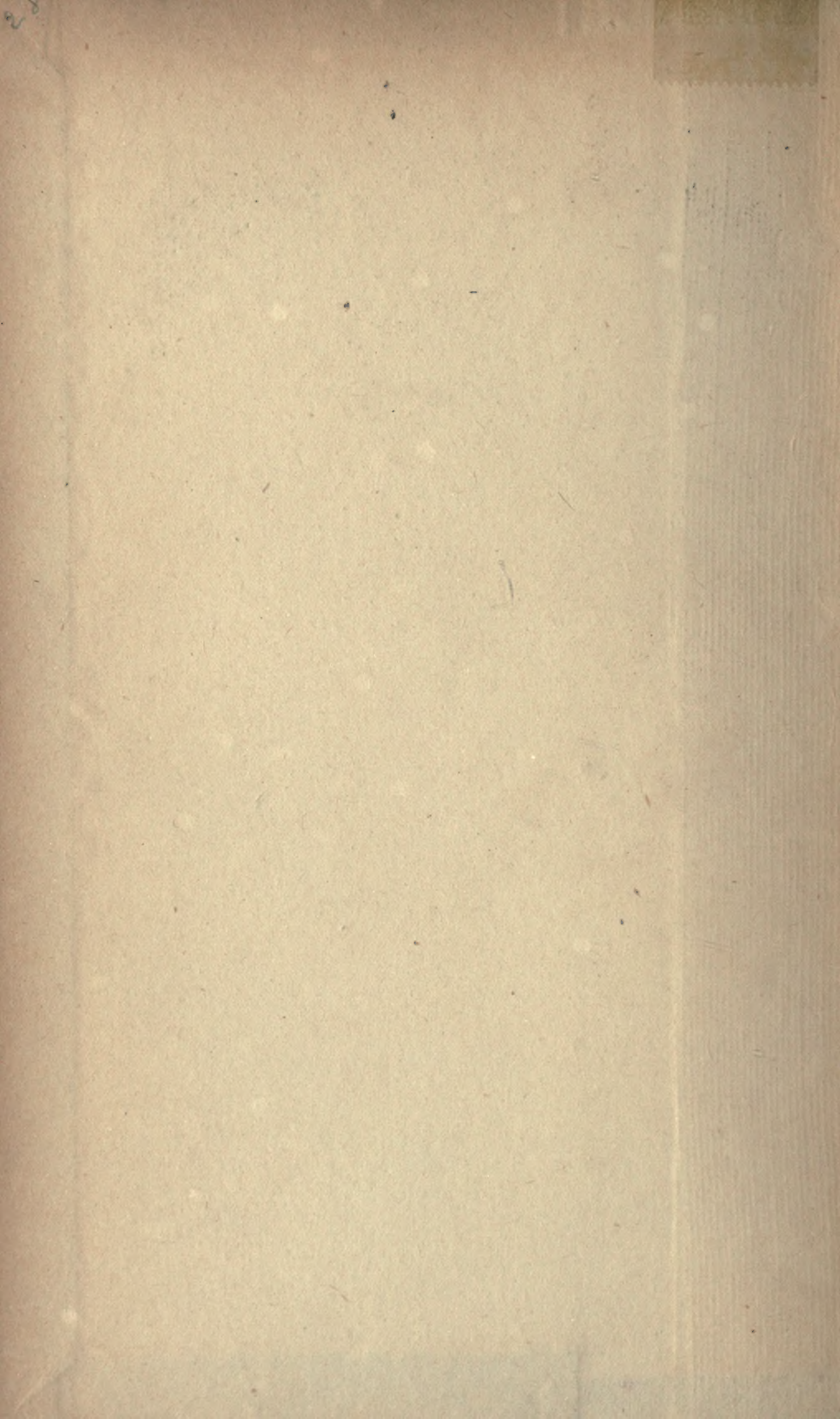

3 1761 06351658 7



BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE
(UNIVERSITÉ DE GRENOBLE)
(**Première série — Tome II**)

MONTESQUIEU E MACHIAVELLI

PAR

E. LEVI-MALVANO

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE, HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912

B

MONTESQUIEU E MACHIAVELLI

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
DE FLORENCE

1re Série :

COLLECTION D'ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET DE LINGUISTIQUE
FRANÇAISES ET ITALIENNES COMPARÉES

VOLUME DEUXIÈME

E. LEVI-MALVANO

MONTESQUIEU E MACHIAVELLI



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE, HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE
(UNIVERSITÉ DE GRENOBLE)
(Première série — Tome II)

MONTESQUIEU E MACHIAVELLI

PAR

E. LEVI-MALVANO

CHARGÉ DE CONFÉRENCES A L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE, HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1912

Bibliothèque de l'Institut français de Florence (*1re série*)

Déjà paru :

Tome I : *Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fenelon en Italia*, par G. Maugain. 1909, in-8, XXI-229 pages. 7 fr. 50

Prochains volumes :

E. Prost. *Lamennais et l'Italie.*
O. Simongiovanni. *Notes sur la Vie intellectuelle de la Corse de 1750 à 1859.*
E. Cathelin. *La Vie intellectuelle en Savoie dans la première moitié du XIXe siècle.*
J. Luchaire. *L'opinion française et l'Italie de 1815 à 1860.*
P. Ronzy. *Les d'Urfé et la littérature italienne.*
B. Crémieux. *L'émigration italienne à Paris sous la monarchie de Juillet.*
Deuxième série. — Collection d'opuscules de critique et d'histoire : n° 1 *L'Italie dans quelques publications de jésuites français*, par G. Maugain. Gr. in-8 jésus, 62 pages . . . . 1 fr. 50
No 2 *Sur la destinée de quelques manuscrits anciens*. Contribution à l'histoire de Fabri de Peiresc, par C. Pitollet, 15 pages à 2 col. 0 fr. 50

Hors série :

La grande inondation de l'Arno en MCCCXXXIII. Anciens poèmes populaires édités et traduits en français par les soins de MM. S. Morpurgo, directeur de la Bibliothèque Nationale de Florence et J. Luchaire, directeur de l'Institut français de Florence. 1911, in-8 . . . . . 1 fr. 50

Cet opuscule est exclusivement vendu au bénéfice des bouquinistes victimes des inondations de la Seine 1910.

CAPITOLO I

STORIA DELLA QUESTIONE

Rapporti fra il pensiero del Machiavelli e quello del Montesquieu furono volta a volta negati o ammessi. Giudizi di Voltaire, Mazères, Macaulay, Artaud, Barthélemy Saint-Hilaire, Sainte-Beuve, Venedey, Mancini, Sclopis, Taine, Nisard, Laboulaye, Koch, Mundt, Janet, Waille, Sorel, Durkheim, Barckhausen, ecc. ecc.

Che fra il pensiero del Machiavelli e quello del Montesquieu corrano certi rapporti è stato notato da chiunque si sia occupato, anche solo superficialmente, del Montesquieu e nello stesso tempo non ignorasse completamente il Machiavelli.

La mia dunque, è bene dirlo fin da principio, non è una trovata peregrina ; però finora nessuno mai si è proposto di studiare di qual natura e di quale importanza siano questi rapporti. In generale non si è fatto che sfiorare di volo la questione, limitandosi a impressioni vaghe, a giudizi indeterminati e spesso anche contradditori; tantochè è stato possibile a studiosi competentissimi dell'opera del Montesquieu affermare che l'importanza di tali rapporti è minima e non val la pena di occuparsene. Credo opportuno quindi e utile alla trattazione stessa prima di entrare veramente in materia, mettere un po' d'ordine, e cercar di veder un po' chiaro nelle opinioni di coloro che, anche brevemente, si sono occupati della questione prima di me.

Già il Voltaire, quando nel suo « Commentaire sur

quelques principales maximes de l'Esprit des lois » si studiava di trovare il pelo nell'uovo nel capolavoro del Montesquieu, accoppiò il nome del Machiavelli a quello del Montesquieu, cercando con molta abilità di coinvolgere quest'ultimo nel disprezzo che suscitava allora la fatidica parola « Machiavellismo » ; quel Machiavellismo contro cui egli aveva scagliato i proprii fulmini pochi anni prima in compagnia del suo grande amico e protettore, Federico II. Ecco le parole del Voltaire[1] :

Au lieu de continuer, je rencontre par hasard le chapitre II du livre X, par lequel j'aurais dû commencer. C'est un singulier cours de droit public. Voyons.

« Entre les sociétés, le droit de la défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu'un peuple voisin prospère, et qu'une plus longue paix mettroit ce peuple voisin en état de le détruire, etc. »

Si c'étoit Machiavel qui adressât ces paroles au bâtard abominable de l'abominable pape Alexandre VI, je ne serois point étonné. C'est l'esprit des lois de Cartouche et de Desrues. Mais que cette maxime soit d'un homme comme Montesquieu, on n'en croit pas ses yeux...

Je vois que vous vous êtes laissé entraîner aux grands principes du machiavélisme : « Ruinez qui pourroit un jour vous ruiner ; assassinez votre voisin qui pourroit devenir assez fort pour vous tuer ; empoisonnez-le au plus vite, si vous craignez qu'il n'emploie contre vous son cuisinier. »

Voltaire non s'era valso del nome del politico italiano che per gettare un po' di lue machiavellica sul Montesquieu ; ma non si tardò molto ad accorgersi che qualche legame

1. Cito da Montesquieu. *Œuvres*. Paris, Dalibon, 1827, t. V, p. 20.

più intimo doveva correre fra le opere di quei due grandi così simili e così dissimili ad un tempo. La cosa era cosí evidente che il Mazères, il primo che si sia occupato storicamente del « Machiavelli in Francia », impostò benissimo il problema delle relazioni fra il Machiavelli e il Montesquieu.

« A peu près à la même époque » egli dice [1] « où les deux hommes les plus célèbres du XVIIIe siècle se décidaient contre Machiavel, Montesquieu, sans entrer dans ces débats, parlant de lui comme d'un *grand homme*, condamnait seulement sa doctrine dans les termes suivants : « La source de ses erreurs est dans son admiration pour le duc de Valentinois son idole. » Ce jugement est d'un grand poids, en ce que Montesquieu avait dû faire une étude particulière de ses œuvres ; tout même autorise à croire que les *Discours sur Tite-Live* ont fourni la première idée *Des causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

La sagacité des aperçus, la profondeur des vues, l'usage lumineux de l'histoire dans des rapprochements brillants d'évidence, l'enchaînement des causes et des effets, la richesse de la matière, les résultats instructifs, semblent rapprocher ces deux productions. Malheureusement, avec tant de points de ressemblance, elles diffèrent sous le rapport le plus essentiel, je veux dire : sous celui de la moralité des vues...

La réserve de Montesquieu me paraît une espèce d'énigme, tout semblait réclamer de lui un jugement plus étendu, plus motivé. Pourquoi s'en est-il dispensé ? pourquoi s'est-il montré si circonspect ? J'en cherche inutilement la cause. Supérieur à Machiavel, plus riche que lui des progrès que trois siècles éclairés avaient fait faire à la science du gouvernement, il n'eut rien à craindre pour sa gloire d'un rapprochement avec l'auteur

1. Mazères. *De Machiavel et de l'influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la Révolution*. A Paris, chez Pillet, 1816, p. 20.

du *Prince.* La direction éminemment morale qu'il donne toujours à ses écrits le plaçait dans l'opinion publique à une distance immense de son prédécesseur... Craignit-il de laisser voir qu'il avait beaucoup médité les ouvrages du secrétaire florentin? Il eut trop de mérite pour céder à ces indignes calculs, et ne pas se dire à lui-même que s'approprier et féconder par son génie l'idée première d'un bel ouvrage, que l'épurer, en quelque sorte, des poisons dont il est infecté, c'était bien mériter de son siècle. »

Si vedrà a suo tempo qual sia la mia opinione intorno all'enigmatico silenzio del Montesquieu riguardo al Machiavelli. Il Mazères, fra tutti coloro che si occuparono del Montesquieu, fu quello che meglio vide e determinò i termini della questione: quale sia l'atteggiamento del pubblicista francese di fronte al segretario fiorentino e in quale misura ed in quali modi il pensiero del Machiavelli abbia influito quello del Montesquieu. Ma si accontentò di accennare al problema, senza risolverlo.

Dopo di lui quasi tutti i critici del Montesquieu sfiorarono la questione, chi affermando l'esistenza di legami, chi negandoli, chi infine accontentandosi di istituire un raffronto tra il pensiero dei due trattatisti, senza precisare quali siano i loro rapporti. Toccherò brevemente dei principali.

Il Macaulay in un articolo sul Machiavelli [1] lo paragona a Montesquieu; ma il confronto è di carattere piuttosto superficiale ed esteriore.

L'Artaud [2] accenna ai giudizi dati dal Montesquieu intorno al Machiavelli, più equanimi degli altri de' suoi contemporanei. Egli nota che, malgrado la riserva conte-

1. *Edimburgh Rewiew*, 1827.
2. *Machiavel, son génie et ses erreurs.* Paris, 1833, vol. II, pag. 418.

nuta in tali giudizi, essi hanno forse contribuito a modificare un po' la opinione corrente intorno al Machiavelli. E aggiunge :

« Que serait-ce si, peut-être plus juste pour l'homme qui avait été son maître en quelques points, il eût fait entendre une voix plus amie ? Mais il suffit de reconnaître le sentiment de justice qui devait animer un talent immense comme celui de Montesquieu. »

Il Barthélemy Saint-Hilaire, nella prefazione alla sua traduzione della politica di Aristotele[1], ammette pienamente e completamente la stretta dipendenza delle *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* dai *Discorsi* del Machiavelli. Il pensiero suo non potrebbe essere più esplicito :

« Les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains sont à la fois un résumé et un développement de Polybe et de Machiavel. Polybe a ouvert la voie : Machiavel l'a beaucoup agrandie en prenant les Décades de Tite Live pour canevas ; Montesquieu n'avait plus qu'à les suivre l'un et l'autre, en appliquant avec plus de méthode et de régularité, à l'histoire tout entière de Rome, les vues que celui-ci avait dû borner à la seconde guerre contre Carthage et celui-là, d'après Tite Live, aux premiers siècles de la République. »

Il Barthélemy Saint-Hilaire va anche troppo oltre su questa via e si capiscono quindi le riserve e le risposte acerbe del Janet, che vedremo più oltre.

Il Sainte-Beuve[2] comincia col rendersi conto che a costituire quella mirabile massa organica che è il pensiero

1. 2ª édiz. Paris, 1848, p. CXXXI.
2. *Causeries du Lundi*. Paris, Garnier 1854, tom. VII.

del Montesquieu devono aver partecipato parecchi elementi, fra cui l'azione del Machiavelli.

« Pour juger du livre des Considérations... il y aurait à examiner ce qui a été dit avant lui sur ce sujet, à rendre à Machiavel, à Saint Evremond, à Saint Réal ce qui leur est dû [1]. »

Poi ci dice quale è l'impressione provata da lui, avvicinando le due opere ; che cioè l'una è quasi la confutazione dell' altra, nel fatto, non nell'intenzione, se ben capisco il pensiero del Sainte-Beuve.

« A côté de Montesquieu j'ai voulu lire du Machiavel, c'en est la vraie réfutation, ou du moins la vraie correction. Avec Machiavel on est toujours plus voisin de la corruption naturelle, de la cupidité première ; Machiavel se méfie et Montesquieu ne se méfie pas [2]. »

Continua così il suo raffronto non molto profondo, nè sempre molto felice, nè esatto, come quando trova una grande differenza tra i due trattatisti nel modo di considerare l'opera del caso nella storia.

« Et pourtant, si l'on ne reporte pas directement, comme fait Bossuet, le conseil et la loi du monde historique au sein de la providence même, il me semble qu'il est fort difficile et fort périlleux d'y trouver cette suite et cet enchaînement que Montesquieu après coup se flatte d'y découvrir, et Machiavel, sur ce point, me paraît plus sage encore et plus dans le vrai que Montesquieu, en nous rappelant toujours, au milieu de ses réflexions mêmes, combien il entre de hasard, c'est à dire de

1. *Op. cit.*, p. 50.
2. *Op. cit.*, p. 53.

causes à nous inconnues dans l'origine et dans l'accomplissement de ces choses de l'histoire et dans la vie des empires [1]. »

È vero che il Machiavelli è proclive ad attribuire una certa importanza al caso, ma non quanta appare dalle parole del Sainte-Beuve; attribuiva per esempio la potenza dei Romani ad una serie di cause generali ben definite che reggono tutta la vita di quel popolo. Ma non anticipiamo. Che cosa ci sia da accogliere o da rifiutare in questi giudizi che vado via via citando risulterà chiaro dalle conclusioni che trarrò dal lavoro che mi propongo di fare e che i miei predecessori non hanno avuto la pazienza di fare.

Nel 1850 un tedesco, Iacob Venedey, riunì in un solo libro [2] la trattazione di Machiavelli, Montesquieu e Rousseau, ma senz'altro scopo che di avvicinare i tre sommi teorici dell' assolutismo, del governo costituzionale e della repubblica. « Machiavel, Montesquieu, und Rousseau umfassen in gewisser Beziehung den ganzen Kreis der Staatswissenschaft; jeder von ihnen ist der Cristallisationspunkt der verschiedenen Regierungsweisen. In Machiavel hat der offene und verkappte Absolutismus, in Montesquieu die constitutionelle Monarchie, in Rousseau die demokratische Republik ihren Führer gefunden [3]. »

Ma due anni dopo il Mancini [4] affermava che « senza Machiavelli, il pubblicista francese non sarebbe stato possibile, nè sarebbe stata tutta quella scuola di politici posteriori che tolse a costume di dettare insegnamenti sul governo degli Stati ». Affermazione questa senza dubbio

1. *Op. cit.*, p. 56.
2. I. Venedey. *Machiavel, Montesquieu und Rousseau.* Berlin, 1850.
3. *Op. cit.*, p. VII.
4. Mancini. *Machiavelli e la sua dottrina politica.* Torino, 1852.

troppo assoluta, ma che è ben atta a dimostrarci come in tutti i tempi vi furono studiosi che, avvicinate le opere dei due grandi scrittori, restarono colpiti dai rapporti intimi, profondi che corrono fra di loro, siano essi fenomeni di azione del primo sul secondo o di reazione del secondo contro il primo.

Così poco dopo, il conte Federico Sclopis, piemontese, pubblicava un articolo intitolato « Montesquieu et Machiavel [1] » che rifuse poi in un lavoro più ampio : « *Recherches historiques et critiques sur l'Esprit des lois de Montesquieu* [2] ».

Lo Sclopis, come già il Mazères, vide giusto nella questione :

« Nous reconnaissons sans difficulté qu'il y a cette ressemblance entre Machiavel et Montesquieu, que l'un et l'autre se sont attachés à l'étude de l'histoire de Rome, et de la puissante organisation du peuple-roi, qu'ils se sont inspirés aux mêmes souvenirs d'énergie et de sagesse, que cet empire nous a laissés... Il est impossible que Montesquieu n'ait pas eu devant les yeux l'exemple de Machiavel, lorsqu'il entreprit d'écrire sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. »

Anche lo Sclopis nota lo strano silenzio del Montesquieu :

« Cependant dans tout le cours de cet ouvrage, le nom de son illustre devancier n'est jamais cité : il y a là plus que de l'oubli. »

E aggiunge giudiziosamente :

« Si dans une nouvelle édition des Considérations de Montesquieu on ajoutait des parallèles entre les opinions des deux

1. Nella *Revue historique du droit français et étranger*, 1856.
2. *Memorie dell' Accademia delle Scienze di Torino*, 1858.

grands écrivains sur différents points, qui ont fourni aux méditations de l'un et de l'autre, on rendrait un grand service à la science. Il y aurait des analogies intéressantes, et des contrastes frappants à saisir... »

Il voto platonico dello scrittore piemontese non è stato accolto dai commentatori del Montesquieu che in assai scarsa misura.

Del 1856 è il famoso saggio del Taine su Tito Livio [1]. Egli paragona fra di loro i nostri due scrittori, trova fra loro diversità di tendenze e quasi li contrappone l'uno all'altro :

« Machiavel, en recueillant des leçons politiques, Tive-Live en cherchant des manières d'éloquence, ne font pas de théorie de l'histoire romaine. Il faut, pour expliquer les faits, vouloir les expliquer. On reçoit de Machiavel des conseils pratiques, on admire dans Tite Live des modèles oratoires, et l'on demande la philosophie de l'histoire à Montesquieu [2]. »

Non posso trattenermi qui, data la eccezionale importanza del critico, dal dipartirmi dalla nuda esposizione storica della questione e dall'entrare anch'io in lizza, magari anticipando un po' le conclusioni che non dovrei portare che a lavoro finito. Ma il negare al Machiavelli di far della filosofia della storia mi par affermazione così falsa da non potersi lasciar passare sotto silenzio. Io dubito purtroppo che anche questa volta il Taine sia stato vittima del suo metodo che, ormai lo si sa, non andava esente da idee preconcette. Non si può spiegare altrimenti che un critico sì acuto e chiaro-

1. Taine. *Essai sur Tite Live.* Paris, 1856.
2. *Op. cit.*, pag. 164.

veggente come il Taine non abbia saputo scorgere che tutta una filosofia della storia romana sta racchiusa nei Discorsi. Il Machiavelli esprime bensì la sua intenzione di voler trarre dalla storia del gran popolo degli insegnamenti per i popoli moderni, ma chi non vede che il libro supera di gran lunga i limiti segnati da questa modesta intenzione? Chi non s'accorge che in Machiavelli, il teorico innamorato delle idee generali prende continuamente la mano al politico attento solo a trar insegnamenti buoni per questa o quella circostanza reale? Chi non vede delinearsi attraverso la trama dei consigli d'attualità quel magnifico disegno in cui la potenza romana, studiata a fondo nelle sue basi psicologiche, è spiegata con una serie ben definita di cause morali e fisiche, così, come ben definite sono le cause della decadenza: quel disegno in cui gli avvenimenti si concatenano logicamen e per una serie di cause e di effetti? Ch non si accorge infine come spesso il Machiavelli dalle considerazioni suggeritegli dalla storia di Roma assurga a considerazioni che, secondo lui, devono servire per tutti i popoli e per tutti i tempi? E che cosa è questo, se non filosofia della storia?

Del resto il Taine stesso in certo modo si contraddice quando ammette che il Montesquieu

« comprend, comme Machiavel, que la République périt par la prolongation des commandements et par l'éloignement des armées qui se donnent à leur général[1]. »

Se il critico francese avesse continuato questo confronto fra Montesquieu e Machiavelli, accorgendosi, come non avrebbe potuto a meno di fare, che essi hanno molti punti

1. *Op. cit.* p. 169.

di contatto appunto nel modo di considerare, di analizzare, di notomizzare, in una parola di fare la filosofia della storia romana, avrebbe dovuto certamente modificare il proprio giudizio troppo schematico ed assoluto.

Un altro raffronto aggiunge il Nisard [1], quando, trattando del Montesquieu, nota che

« quant au rôle prépondérant du Sénat dans la grandeur romaine il s'en faut que Montesquieu l'ait découvert le premier. Machiavel, qu'il a eu le tort de ne pas nommer, et, après Machiavel, Bossuet qui parle de la sagesse de cette assemblée auguste comme d'une chose prédite par le Saint-Esprit dans les livres des Machabées, nous avaient déjà introduits dans l'intérieur de la Curie. »

Il Laboulaye, il benemerito editore delle opere del Montesquieu, non è della stessa opinione del Taine : egli infatti ascrive i nostri due alla medesima famiglia di scrittori, dopo averne notato le analogie.

« Parmi les modernes qui ont servi de modèle à Montesquieu, il faut citer au premier rang Machiavel. Les Discours sur la première décade de Tite Live, l'auteur des Considérations les a lus et relus, il leur a fait plus d'un emprunt. Au fond, malgré de nombreuses différences, les deux écrivains sont de même famille.

Machiavel, qui a vu passer devant lui tant d'hommes et tant d'événements, croit davantage à l'adresse et au calcul : Montesquieu a plus de confiance dans la sagesse du législateur et dans la force des institutions ; mais tous deux sont des esprits politiques qui mesurent l'effet des actions humaines. Pour eux

1. *Histoire de la littérature française.* Paris, 1874, vol. IV, p. 330.

ce n'est pas la fatalité qui gouverne le monde : les peuples sont les artisans de leur destinée [1].

Cosí pure il Koch [2], pur non dedicando che poche righe al nostro argomento, definisce abbastanza bene la posizione del Montesquieu di fronte al Machiavelli « Von den neueren betrachtet er Machiavelli nicht, wie es noch kurze Zeit vorher Friedrich d. Gr. gethan hatte, als eine Art moralisches Ungeheuer, da auch ihm die Mittel, mit denen der Staatszweck erreicht wird, gleichgiltig sind ; er nennt ihn ce grand homme (VI, 5), bekämpft aber seine Meinung, dass das Volk selbst richten müsse... Aber doch versteht er unter Macchiavellismus ein ganzes politiches System, das allmählich jetzt abkomme, da glücklicherweise die Menschen kein Interesse mehr daran hätten, schlecht zu sein. Sonst sind Einwirkungen Macchiavellis auf Montesquieu kaum zu bemerken, dazu sind ihre Ansichten doch zu verschieden... [3]. »

Il Janet [4] s'accorge egli pure che il Machiavelli e il Montesquieu vanno accostati, ma lo fa quasi di malavoglia : quasi gli rincresce di dover avvicinare il Montesquieu a quell' « *esprit corrompu* » di Machiavelli.

« Machiavel avait peut-être autant de profondeur et de sagacité que Montesquieu, mais il connaissait trop peu de faits, et

1. *Œuvres de Montesquieu.* Garnier, 1875. Prefazione dell'editore alle Considérations ecc. vol. III, p. 105.

2. Koch G. *Montesquieu's Verfassungstheorie.* Halle 1883. Un altro tedesco, il Mundt (Niccolò Machiavelli und das System der modernen Politik. Berlin, 1861) aveva perfino accennato (*op. cit.*, p. 175) a germi della teoria costituzionale che, secondo lui, già si troverebbero nel Machiavelli. Ma questo è certo andar troppo oltre.

3. *Op. cit.*, p. 6.

4. Nell'Introduzione all'*Esprit des Lois.* Paris, Delagrave, 1887.

d'ailleurs son esprit corrompu ne lui permettait pas de s'élever jamais bien haut; enfin il n'a pas, au même degré qu'Aristote ou Montesquieu, le don supérieur de la généralisation [1]. »

Poco oltre però ammette che anche Machiavelli fa della filosofia della storia, e vi aggiunge alcune osservazioni precise che sono fra le più giuste che si siano scritte su questo argomento.

« L'ouvrage de Montesquieu peut être rapproché de celui de Machiavel sur Tite Live : c'est de part et d'autre une philosophie de l'histoire romaine. Mais le livre de Montesquieu est beaucoup plus historique ; celui de Machiavel plus politique. Les Discours sur Tite Live sont un manuel de politique pratique ; les Considérations sont une recherche des lois générales de l'histoire. On y trouvera donc nécessairement moins de principes politiques. En outre la politique de Montesquieu différera de celle de Machiavel non seulement par la hauteur morale, mais par l'esprit. La politique de Machiavel est toute empirique : celle de Montesquieu est plus scientifique : l'un et l'autre s'appuient sur l'histoire ; mais l'un pour y trouver des exemples et des moyens d'action, l'autre pour y trouver des lois et des raisons. L'une ressemble plus à la mécanique abstraite, toutes deux étant néanmoins fondées sur l'expérience [2]. »

E' strano però che il Janet citi come

« une des plus belles pensées de Montesquieu, et des plus vérifiées par l'expérience... la nécessité des divisions, c'est-à-dire des partis dans les États libres [3] »,

e non s'accorga, o per lo meno non faccia accorto il lettore, che quella osservazione veramente geniale è presa di peso

1. *Op. cit.*, p. 1.
2. *Op. cit.*, pp. 4-5.
3. *Op. cit.*, p. 7.

dal Machiavelli, come vedremo a suo tempo; mentre invece nota giustamente l'affinità dei due pensatori nel modo di considerare la virtù come base della democrazia [1]. Polemizzando poi col Barthélemy Saint-Hilaire, il Janet esclama [2]:

«Il semblerait, à entendre ces critiques, que Montesquieu fût de l'école de Machiavel, et qu'à l'exemple du politique du xve siècle, il ait élevé un monument à l'utile au détriment de la justice.»

Ciò, secondo lui, è contrario alla verità, perchè Montesquieu ammette

« une raison primitive et que les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces différents êtres entre eux. »

Quindi, questa filosofia

« place le juste primitif et éternel avant le juste légal, et fait dériver celui-ci de celui-là. »

Ma poi finisce per ammettere che nell' esecuzione del suo disegno Montesquieu ha seguito una via diversa, cioè

« renonçant à la méthode rationnelle pour la méthode historique et expérimentale, il n'examine plus que ce qui est, et néglige ce qui devrait être.»

E così il Janet è costretto ad ammettere che, nel fatto, il Montesquieu segue il metodo del Machiavelli.

Un libro in cui ci si aspetterebbe di veder trattata a fondo la questione che ci interessa è quello di Victor

1. *Op. cit.*, p. 30.
2. *Op. cit.*, p. 8.

Waille intorno alla fortuna del Machiavelli in Francia[1]; ma anche qui la nostra aspettazione è delusa. Il libro è per una buona metà un riassunto, una interpetrazione delle idee del Machiavelli. La seconda metà corrisponde meglio al titolo; l'autore vi si occupa realmente della fortuna che le idee del Machiavelli hanno avuto in Francia e dell'azione che hanno esercitato su alcuni grandi spiriti. Il lavoro è condotto con buoni criteri e reca nuova luce su alcuni punti, ma non è che una spigolatura nel campo immenso, ancora in gran parte da mietere, della storia del Machiavelli in Francia. Raffronti interessanti il Waille istituisce fra il Machiavelli e il Lafontaine, fra il Machiavelli e il Bossuet. Per ciò che riguarda il Montesquieu invece egli è troppo superficiale, spicciativo e monco. Se la cava con alcune paginette in cui nota certe affinità fra i due autori e l'azione esercitata dal Machiavelli sul Montesquieu in alcuni passi delle *Lettres Persanes* e dell'*Esprit des Lois*, passi in cui l'azione se c'è, è molto indiretta, e dimentica invece completamente la cosa principale: l'azione dei *Discorsi intorno alla prima Deca di Tito Livio* sulle *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, di cui non fa il menomo cenno.

L'opera del Waille che, ripeto, è utile per alcuni altri punti meglio svolti del suo argomento, non ci sarà invece di quasi nessun aiuto nel trattare del Montesquieu[2].

Notiamo però ciò che più c'importa qui: che anche il

1. Victor Waille, *Machiavel en France*. Paris, Ghio, 1884.

2. Buoni veramente sono solo alcuni periodi intorno al modo con cui i due autori consideravano la religione. Mi faccio un dovere di citarli, perchè dal raffronto minuto di testi che farò più avanti risulteranno conclusioni, se non identiche, affini. « Aussi peu enclin que Machiavel à la dévotion, il en comprend comme lui toute l'im-

Waille ha, naturalmente, ammesso l'influsso del fiorentino sul grande Presidente.

Anche Albert Sorel nel suo *Montesquieu*[1] accenna al Machiavelli come ad un predecessore del Montesquieu, ma non parla di rapporti fra i nostri due autori ; e anche, insiste troppo sull'empirismo del Machiavelli :

« Les causes lui importent peu, les institutions ne l'occupent guère... [2] »

sono frasi che non corrispondono alla esatta verità e tendono ad esagerare una differenza di spirito e di metodo fra il Machiavelli e il Montesquieu.

Le opinioni che abbiamo fin qui passato in rassegna ammettono, sia pure in maggiore o minor misura, per un verso o per l'altro, che, studiando il Montesquieu, non si deve dimenticare di tener presente l'opera del grande segretario fiorentino. E' curioso però notare che altri invece hanno respinto quasi con sdegno questo accostamento.

« Nihil igitur iniquius » dice il Durkheim[3] « nihil igitur ini-

portance. Il ne voit pas seulement dans les idées religieuses l'aliment intellectuel et les jouissances estétiques que tant d'âmes y cherchent, mais une force. Rome était un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête, dit-il, la religion et les mœurs. Selon lui le but de la religion est de former de bons citoyens ; l'intérêt de la religion et celui de la patrie doivent se confondre. Ici l'on voit comme sa manière de comprendre la religion se rapproche de celle de Machiavel. Dès qu'elle lui apparaît comme une force morale, comme un ressort patriotique, cette mission qu'il lui attribue désarme son persiflage, à l'ironie des *Lettres persanes* succède le langage plus respecteux de l'*Esprit des Lois* (p. 138).

1. A. Sorel. *Montesquieu*. Paris, Hachette, 1907.

2. *Op. cit.* p. 52.

3. Émile Durkheim. *Quid Secundatus politicæ instituendae contulerit*, Burdigalæ, 1893, p. 28.

quius sit quam si Secundatum cum Machiavelo compares, quippe qui leges tamquam machinas consideravit quibus principes ad libitum uti possint. Noster contra non minus stabile fundamentum juri subjecit quam Grotius ejusque sectatores, sed nova illa, quam discimus, ratione. »

Infine il Barckhausen, il benemerito cultore degli studi intorno al Montesquieu, editore delle Considérations, delle Lettres persanes, di gran parte delle carte inedite del grande bordelese, autore di un bel volume di sintesi sul Montesquieu stesso[1], ammette bensì qualche rapporto fra il suo autore preferito e il Machiavelli, ma non vi annette la minima importanza :

« Il est très possible que telles lignes assez insignifiantes de Platon ou de Machiavel aient fait naître dans son esprit certaines de ses théories les plus célèbres. Seulement, quand le philosophe d'Athènes ou le publiciste de Florence écrivaient les passages du *Traité des lois* ou des *Discours sur Tite Live* auxquels nous faisons allusion, eux mêmes ne se doutaient guère des vérités fécondes qu'un autre penseur saurait découvrir dans des phrases banales à leurs propres yeux. »

Vedremo, a studio finito, se i rapporti che c'interessano siano veramente così poco importanti. Ad ogni modo credo che la lunga rassegna d'opinioni che abbiam citato [2] valga

1. Barckhausen. *Montesquieu : les idées et les œuvres, d'après les papiers de la Brède.* Paris, Hachette, 1907.

2. La lista degli autori e delle opere avrebbe potuto allungarsi, ma io non volli citare che quelli che portano un vero contributo alla questione. Fra gli altri, vedi, per esempio : Villemain, *Cours de littérature française. Tableau de la littérature au XVIIIe siècle.* T. I, p. 340. — Crussole-Lami. *Éloge de Montesquieu.* Paris, 1829. — E. Caro. *Publications nouvelles sur Montesquieu.* (*Journal des savants*, 1878, p. 440). — Fr. J. Stahl. *Die philosophie des Rechts, nach geschicht-*

a persuaderci che questo argomento così a lungo sfiorato, dibattuto, ma sempre alla leggera, valga la pena di essere approfondito. Se riuscirò a formulare chiaramente alcuni fatti basati su solide fondamenta, mi parrà di aver fatto opera modesta, ma utile.

licher Ausicht. Heidelberg, 1830, p. 200. — S. Brie. *Montesquieu* (*Prüssiche Jahrbücher*, 1867, p. 374). — Vian. *Histoire de Montesquieu*, Paris, p. 147. — Bluntschli. *Geschichte der neueren Statswissenchaft.*Leipzig, 1881, p. 53, ecc.

Nè il Faguet (*Dix-huitième siècle.* Paris, s. d.), nè il Brunetière *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française.* 4e série. Paris, 1907) accennano al nostro argomento.

CAPITOLO II

MONTESQUIEU, LA LINGUA ITALIANA E LE OPERE DEL MACHIAVELLI

Prove dirette della conoscenza delle opere del Machiavelli da parte del Montesquieu. Studi e letture del Montesquieu. Il Montesquieu e la lingua italiana. La biblioteca del Montesquieu: le edizioni delle opere del Machiavelli contenute in essa e nella biblioteca dell'Accademia di Bordeaux. Citazioni di passi e di opinioni del Machiavelli nelle opere del Montesquieu. Perché tali citazioni non sono più numerose.

Se anche le prove dirette della conoscenza del Machiavelli da parte del Montesquieu ci facessero difetto, i rapporti che corrono fra le loro opere sono tali (come si dimostrerà nel corso del presente studio) da non lasciar dubbio alcuno su tale argomento. Ma le prove dirette, se pure non sono numerose, non ci mancano di certo.

Il Montesquieu, tutti lo sanno, era fornito di cultura estesissima, singolare anche in un secolo in cui era così vivo l'amore della cultura. Per prepararsi a scrivere l'*Esprit des lois* egli aveva fatto, con metodo, letture immense. Per ciò che concerne la scienza politica poi la sua dottrina era

quanto mai solida e sicura. Nulla di piú naturale dunque che egli conoscesse le opere del Machiavelli che, fra gli autori italiani, fu forse il più diffuso in Francia [1].

Tra i *Pensées et Fragments*, pubblicati pochi anni sono, tratti dalle carte inedite del Montesquieu [2], si trova una lista di opere che egli si proponeva di leggere, fra cui il Machiavelli:

« Livres originaux que j'ai à lire. Scriptura Sacra, Diogène-Laërce, Mariana (De rege et regis Institutione). Machiavel... »

Che volle significare egli quando parla di « livres originaux » ? Voleva egli conoscere il Machiavelli nell' originale italiano, e non nelle traduzioni, o semplicemente voleva ricorrere direttamente al testo e non ai commenti o alle confutazioni ? Mi par poco probabile che il Montesquieu conoscesse il Machiavelli nell' originale italiano. Senza dubbio il nostro Presidente conobbe un pò la lingua italiana, ma non mai perfettamente; e, ad ogni modo, la studiò sopratuto durante il suo soggiorno in Italia, cioè nel 1728 e 29. Ce ne assicura il giornale de' suoi viaggi pubblicato anch'esso recentemente [3].

In esso troviamo di tanto intanto interi periodi scritti

1. Oltre le opere generali comme il Brunet, il Graesse, il Blanc, vedi il Tommasini, *La vita e gli scritti di Niccoló Machiavelli*. Torino, 1883. Artaud. *Machiavel, son génie, ses erreurs*. Paris, 1833 : la prefazione del Dérome alla traduzione del Principe fatta dal Guiraudet. Paris, Garnier. Mohl. *Die Machiavelli Literatur* nell' opera : *Die Geschichte und Literatur der Staatswissenschtaft*. Erlangen, 1855.

2. Montesquieu, *Pensées et fragments*, publiés par le baron Gaston de Montesquieu. Bordeaux. 1899, vol. I, p. 30.

3. Montesquieu. *Voyages*, publiés par le baron Albert de Montesquieu. Bordeaux, 1894.

in italiano, certo per esercizio e per provare le proprie forze. Da principio l'italiano del Montesquieu è pittoresco, se si vuole, ma non certo corretto : « Il più matto sempre eletto per Principe. La più cattiva protezione, quella del principe, el contraria al oggetto più grande (*sic*). Il credito di un mobile un pò remuant. I ambasciatori là, un fantasma che accompagna un fantasma [1] ». A mano a mano che si procede però, i periodi in italiano diventano più numerosi, più lunghi e più corretti.

Fa anche delle osservazioni intorno alla lingua italiana che dimostrano in lui una conoscenza abbastanza profonda e l'abitudine di leggere libri svariati in italiano [2].

« Ce qu'il y a d'assez singulier pour la langue italienne, c'est qu'il n'y a pas un seul livre que l'on puisse proposer pour modèle : chacun écrit à sa manière. Il n'y a que les seuls dictionnaires qui puissent guider : pourvu que l'on mette les paroles italiennes, les tours sont indifférents. Il y en a pourtant qui proposent le Boccace ; d'autres, Guichardin. »

L'amicizia poi coll'abate Guasco e i lunghi soggiorni fatti da questo al castello della Brède [3], avranno pure servito al Montesquieu per rinfrescare di tanto in tanto le sue nozioni d'italiano.

1. *Op. cit.*, vol. I, p. 31.
2. *Op. cit.*, vol. I, p. 94.
3. Consulta per ciò le *Lettres familières, passim* ediz. Laboulaye, t. VII. Per le citazioni di passi del Montesquieu mi servirò sempre delle *Œuvres complètes* pubblicate dal Laboulaye, Paris, Garnier, 1875. Per le *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* mi son servito però della bella edizione data dal Barckhausen. Paris, 1904. Per le opere postume, vedi le citazioni volta a volta. Per il *Principe* del Machiavelli mi son servito dell' ediz. Lisio, Firenze, 1899 ; e per i *Discorsi* dell' edizione Barbèra, 1879.

Ma, lo ripeto, il viaggio del Montesquieu in Italia è del 1728-29; io credo invece che egli conoscesse le opere del Machiavelli fin da parecchi anni prima. Il suo opuscolo *De la politique des Romains dans la religion* infatti, composto nel 1716 [1], ne è la prova.

Del resto il Montesquieu non aveva certo bisogno di ricorrere al testo italiano per avere conoscenza esatta del Machiavelli. Le traduzioni in francese abbondano nei secoli XVI°, XVII° e XVIII° e pare veramente che il Montesquieu avesse fra mano soprattutto traduzioni francesi.

I libri del Montesquieu esistono ancora in gran parte nel castello della Brède. Io non ebbi la fortuna di poter consultare i libri stessi, ma potei fare anche di meglio. Grazie all' estrema gentilezza del Signor R. Céleste, bibliotecario della Biblioteca Comunale di Bordeaux, potei avere fra le mani il catalogo manoscritto della biblioteca del Montesquieu che il Celeste si propone di pubblicare in avvenire. Si tratta di un grosso volume in folio, rilegato, scritto di mano di un segretario, ma annotato qua e là dal Montesquieu stesso. Fu composto assai probabilmente quando il Montesquieu era già maturo d'anni.

Le opere sono divise per materie : a pagina 396 si trovano i *politici*, e a mò d'epigrafe un motto scritto dalla mano stessa del Montesquieu, che pare riassumere il significato più intimo di tutta l'opera sua come politico :

« ce qui nest *(sic)* pas utile à leissein *(sic)* n'est pas utile à l'abeille...de Marc Antonin. »

Ecco quali sono le opere del Machiavelli possedute dal Montesquieu, secondo tale catalogo.

1. Vedi più oltre, cap. IV.
2. Vedi più su, p. 20, nota 1.

« 2345. Machiavelli (Nic.) princeps, item aliorum contra Machiavellum scripta de potestate et officio principum, contra Tyrannos, quibus accessit ant. possevini Iudicium de Nic. Machiavelli et Io. Bodini scriptis item Junii Bruti vindicia contra Tyrannos, sive de principis in populum populique in principem legitima potestate. Item tractatus de Iure magistratum in subditos et officio subditorum erga magistratus. Ursellis 12, 1 vol. ».

[Si tratta evidentemente di una miscellanea di scritti intorno al Machiavelli fra cui si trovavan quelle Vindiciae contra tyrannos, di attribuzione incerta, di cui dice il Brunet[1]:

« Ces mêmes Vindiciae ont été souvent réimpr., soit avec le Prince de Machiavel, trad. en latin, comme dans l'édit. d'Ursel, Cour. Svetorius, 1600, 2 part., en 1 vol. in-12...»]

« 2346. Machiavelle *(sic)* discours politiques de (*sic*) sur les décades de Tite Live traduit par A. d. l. H.[2]. Amsterdam, 1692, 12, 2 vol. »

« 2347 du même, le prince traduit par Amelot. Amsterdam, 1684, 12. 1 vol. »

« 2348 du même l'Art de la guerre. Paris, 1614, item le prince du même; 1613, 8°, 1 vol. »

« 2349. Ejusd : disputationum de Republica quas discursus nuncupavit libri tres, Monpelgarti, 1589, 8°, 1 vol. »

[Il Graesse[3] indica un' edizione :

1. *Manuel du libraire.* Paris, 1860, vol. I, p. 208.
2. Amelot de la Houssaye.
3. *Trésor des livres rares et précieux.* Dresde, 1863, t. IV, page 326.

« Disputationum de republica LL. III Lug. B.. Lessen in-12 » e continua « il y en a d'autres éd. Monpelgardii 1588, 1599, in-8 ».

Si tratta probabilmente di una di queste due ultime edizioni].

« 2350. Machiavelli (Nic. opere di) continente (*sic*) i cinque primi libri delle Historie fiorentine. Nell' Haya, 1726, 12, 4 vol. »

La biblioteca del Montesquieu dunque era abbastanza ben fornita di opere del Machiavelli, assai meglio fornita che non lo fosse, per esempio, un' altra biblioteca che il Montesquieu avrà certo frequentato qualche volta durante i suoi soggiorni a Bordeaux. Voglio parlare della biblioteca dell'Accademia di Bordeaux, di cui egli era membro. Il catalogo di detta biblioteca ci è pure conservato [1]. Non vi si trovano che due edizioni del Principe e una dei Discorsi [2].



Il Montesquieu adunque aveva conoscenza diretta e abbastanza completa del Machiavelli. E che lo avesse studiato con amore abbiamo anche qualche prova diretta.

Tra i frammenti, già più sopra citati e pubblicati recentemente, ne abbiamo un paio in cui è rimasta traccia di

1. Bibliothèque de la ville de Bordeaux. Mss. 835.

2. Il Céleste, che ha potuto avere fra mano tutti i libri del Montesquieu ancora esistenti, mi ha assicurato che fra essi non si trovano edizioni del Machiavelli annotate in margine dal Montesquieu.

questo suo studio amoroso. Una volta si serve del Machiavelli come fonte storica [1]:

« Le peuple d'Allemagne est un bon peuple. Machiavel [2] nous dit que, de son temps, lorsque les magistrats des villes vouloient faire quelque imposition, chacun mettoit dans un sac la partie de son revenu portée par la taxe. »

Un' altra volta [3] cita un' opinione del Machiavelli per approvarla e aggiungervi qualcosa di suo:

« Machiavel dit qu'il est dangereux de faire dans un état de grands changements, parce qu'on s'attire l'inimitié de tous ceux à qui ils sont nuisibles, et que le bien n'en est pas senti de ceux à qui ils sont utiles.

J'ai encore une autre raison à donner: c'est qu'ils servent d'exemple et autorisent la fantaisie de celui qui voudra bouleverser tout en ôtant le respect que l'on doit avoir pour les choses établies. »

Così pure, anche nelle opere edite in vita del Montesquieu, questi cita qualche volta opinioni del Machiavelli e le discute. Nell' *Esprit des Lois* [4] prende in esame l'opinione del Machiavelli intorno alla necessità in una repubblica di giudizi proclamati dal popolo in massa.

« Machiavel attribue la perte de la liberté de Florence à ce que le peuple ne jugeoit pas en corps, comme à Rome, des crimes de lèse-majesté commis contre lui. Il y avoit pour cela huit juges établis: *Mais*, dit Machiavel, *peu sont corrompus par*

1. *Pensées ecc.*, vol. I, p. 142.
2. Discorsi, lib. I, cap. LV.
3. *Pensées ecc.* vol. II, p. 364.
4. Lib. VI, cap. V.

peu [1]. J'adopterois bien la maxime de ce grand homme ; mais comme dans ces cas l'intérêt politique force, pour ainsi dire, l'intérêt civil (car c'est toujours un inconvénient que le peuple juge lui-même ses offenses), il faut, pour y remédier, que les lois pourvoient, autant qu'il est en elles, à la sûreté des particuliers. »

Si noti che qui il Montesquieu non si perita di dire del Machiavelli « ce grand homme »; ciò che era segno già di una certa libertà di spirito, in un secolo in cui il nome del Machiavelli era ancora sinonimo di perverso e ipocrita.

Ma, anche a proposito del Machiavelli, il Montesquieu non resiste al piacere di pronunciare uno di quei suoi giudizi che, per voler essere troppo sintetici e concisi, non corrispondono sempre alla verità completa. E'nel capitolo intitolato : des législateurs [2]:

« Aristote vouloit satisfaire, tantôt sa jalousie contre Platon, tantôt sa passion pour Alexandre. Platon étoit indigné contre la tyrannie du peuple d'Athènes. Machiavel étoit plein de son idole, le duc Valentinois,... Thomas Moore... Les lois rencontrent toujours les passions et les préjugés du législateur. Quelquefois elles passent au travers, et s'y teignent; quelquefois elles y restent, et s'y incorporent. »

Il fatto ch'egli lo pone in compagnia di Aristotile e di Platone depone in favore dell'alta stima che il Montesquieu aveva di lui.

Un' altra volta accenna non già al Machiavelli, ma al machiavellismo [3].

1. Pochi sempre fanno a modo de' pochi.
2. *Esprit des Lois*, lib. XXIX, cap. XIX.
3. *Esprit des Lois*, lib. XXI, cap. XX. Vedi più avanti al cap. V ; ai « machiavélistes » accenna pure in *Pensées, ecc.* vol. II, pag. 248.

Fra le carte pubblicate recentemente poi esiste un frammento che da principio doveva trovar luogo alla fine d'un capitolo dell' *Esprit des Lois* [1], ma che poi il Montesquieu preferì non pubblicare ; probabilmente, come dice il Barckhausen [2], per rispetto al genio di Machiavelli. In esso oppone una critica fondamentale ai concetti del Machiavelli, ma nello stesso tempo parla « de son grand esprit » Infine, un'ultimo accenno al suo predecessore, accenno assai lusinghiero, troviamo in una lettera a Madame du Deffand [3], in cui le dice :

« Parlez aussi de moi à ce président [Hénault] qui me touche comme les Grâces et m'instruit comme Machiavel. »



È chiaro adunque che gli accenni al Machiavelli, per quanto non numerosi, data l'ampiezza dell'opera e i frequenti punti di contatto fra i due autori, bastano a dimostrare che il Montesquieu aveva meditato a lungo sulle dottrine del Fiorentino e le aveva fatto oggetto di studio speciale.

Abbiamo notato nel capitolo precedente che alcuni studiosi del Machiavelli e del Montesquieu si sono stupiti che quest' ultimo non si sia occupato più largamente del suo predecessore.

1. Il IX° del lib. III.

2. Barckhausen. *Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède.* Bordeaux, 1904, page 29. Vedi citato il frammento in questione, più avanti al cap. v.

3. *Lettres familières.* Lettre CVI.

« La réserve de Montesquieu me paraît une espèce d'énigme, tout semblait réclamer de lui un jugement plus étendu, plus motivé »,

dice il Mazères[1].

« Il y a là plus que de l'oubli »,

dice lo Sclopis[2]. Certo è un pó strano che appunto nell'opera in cui sono più importanti punti di contatto, nelle *Considérations sur la grandeur et la décadence des romains*, il Montesquieu non faccia il minimo accenno a colui che in quello stesso campo aveva già mietuto così larga messe. Ma, se pensiamo che il nome del Machiavelli era ancora a quell' epoca, e specialmente in Francia[3], per la enorme maggioranza degli spiriti colti, un nome coperto d'infamia e d'ignominia, un nome che non si poteva pronunciare senza un senso d'orrore e di disgusto, non ci farà meraviglia che il Montesquieu non abbia voluto citarlo : poichè, per quanto questo sembri impossibile a' nostri giorni di critica serena, Machiavelli allora non era un autore citabile.

Se aggiungiamo poi a ciò quella specie di dissidio che, a proposito del Machiavelli, era nella mente del Montesquieu[4], la sua « réserve » ci parrà completamente spiegata.

1. *Op. cit.*, p. 20.
2. *Op. cit.*
3. Vedi più avanti il cap. V sull' anti-machiavellismo del Montesquieu.
4. Anche per questa questione vedi il capitolo V.

CAPITOLO III

IDEE GENERALI

Il Metodo del Machiavelli e quello del Montesquieu (Bodin, Bossuet, Saint Evremond, Locke). Idee intorno all'uomo. Cause fisiche e cause morali : come queste possano opporsi a quelle. La virtù, « *principe* » della republica. Virtù politiche del popolo. Importanza del « *principe* », base delle diverse forme di governo. Osservazioni intorno alla costituzione e al regime repubblicano : potenze basate sul commercio ; la dittatura, durezza del governo repubblicano in paese di conquista. Definizione della monarchia. Parallelo fra il Cristianesimo e il Paganesimo ; questo favorevole alla libertà, quello al despotimo.

Che l'influsso del pensiero del Machiavelli sul Montesquieu si sia anzitutto esplicato nel modo di considerare la storia e nel metodo da lui adottato, mi par fuor di dubbio.

Qual'è infatti la posizione del Montesquieu di fronte ai fenomeni che egli prende ad esaminare ? Forse quella del teorico assoluto che, forte di una sua convinzione, alla stregua di questa giudica gli avvenimenti della storia, le forme di governo, i destini dei popoli ? No, certo ; risponderó colle parole d'un critico del Montesquieu, Amédée Hennequin (mi piace adunare i giudizi analoghi a' miei e, per quanto posso, farli entrare nel mio discorso a mo' d'argomentazione) :

« D'après la déclaration de principe qui ouvre l'*Esprit des lois* on suppose que Montesquieu va mettre les chartes et les codes en regard de la conscience, afin de les juger selon leurs traits de ressemblance ou de dissemblance avec ce modèle souverain. Mais tel n'est point le dessein de notre publiciste : il abandonne bientôt les spéculations auxquelles il semblait d'abord vouloir s'adonner, pour suivre la méthode expérimentale. Loin de lui la pensée d'assigner un rang aux divers gouvernements, selon leurs défauts ou leurs mérites. Il ne cherche pas s'ils sont vrais ou faux, légitimes ou illégitimes. Caractériser leur nature par leurs effets, distinguer leur principe, mesurer la portée de leur action, les considérer isolément, puis dans leurs relations réciproques, voilà son objet : proportions, ressorts, forces des différentes formes sociales, harmonie ou discordance de leurs fonctions avec le génie et le tempérament des peuples : voilà la base de ses ingénieuses et profondes théories [1]. »

Montesquieu è dunque, e soprattutto, una mente critica che opera sulla storia, smontandola, per così dire, nelle varie parti che ne formano il meccanismo complicato, esaminando, analizzando, classificando queste varie parti, traendone anche, bisogna aggiungere, principi di indole generale e cercando di organizzarli in sistema. Non che egli non abbia delle preferenze ; anzi, son queste che dànno sapore all'opera sua. Noi sentiamo continuamente le sue preferenze, ma sentiamo anche sempre la sua ferma volontà ch'esse non nuocciano al rigore scientifico dell'opera.

E' questa sua ferma volontà che gli faceva dire :

« Je parle des différents peuples d'Europe comme des différents peuples de Madagascar. Du reste, dans tout ceci, je n'ai prétendu louer ni blâmer notre nation. Quand j'agis, je suis

1. Amédée Hennequin. *Étude sur Montesquieu*. Paris, 1840.

citoyen ; mais lorsque j'écris, je suis homme, et je regarde tous les peuples de l'Europe avec la même impartialité que les différents peuples de l'île de Madagascar [1]. »

C'è dunque in Montesquieu il proposito deliberato di essere imparziale e oggettivo, quasi di far tacere le simpatie del *citoyen* di fronte agli scrupoli dello storico e del critico [2]. E non ultima ragione del fascino che l'opera sua esercita sui lettori è appunto quella specie di dissidio che si sente, soprattutto in certe parti, tra la freddezza dell' imparzialità di fronte alle forme di governo più diverse, freddezza impostagli dal suo ufficio di critico, e il calore dell' entusiasmo e

1. Montesquieu. *Pensées et fragments inédits.* Bordeaux, 1899. Vol. I, p. 33, 34.

2. Curiose ed istruttive a questo proposito sono le note che l'Helvetius pose all'*Esprit des Lois*. In esse si scorge chiaro come quello sforzo, quel desiderio di oggettività che è nel Montesquieu non era ben capito dall'amico suo, e, in tutti i casi, non gli andava a genio. Ne citerò alcune che più caratterizzano questo stato di spirito, dall'edizione dell'opere di Montesquieu, Paris, Dalibon, 1827. Nel libro I° il il Montesquieu dice che l'uguaglianza primitiva cessa quando gli uomini si riuniscono in società. E l'Helvetius si ribella : « L'état de société ne fait pas ou du moins *ne devrait* pas faire cesser l'égalité, elle devrait l'assurer et la défendre. C'est à la réflexion à deviner et à prévoir ce que l'homme doit être, et ce que seront un jour les sociétés, quand la raison se perfectionnera. » Il capitolo III del libro III tratta delle leggi relative alla natura dell'aristocrazia ; e l'amico, di rimando « L'aristocratique étant un mauvais gouvernement, à quoi est il bon d'en prescrire les lois ? ». Così nel libro IV°, là ove il Montesquieu prende ad esaminare quali devono essere le leggi sull'educazione, diverse secondo le diverse specie di governo, l'Helvetius annota. « Ilsemble bien ridicule de faire un ouvrage pour enseigner ce qu'il faut qu'on fasse pour maintenir ce qui est mal. En matière de gouvernement et d'éducation, la seule question à examiner, c'est de savoir ce qui est le plus propre à assurer le bonheur des hommes. » Le citazioni di questo genere si potrebbero moltiplicare.

dello sdegno, calore comunicatogli suo malgrado dalle segrete sue preferenze.

Ora, dopo Aristotile, che nella sua Politica diede il massimo esempio del metodo sperimentale applicato ai fenomeni politici della storia, e prima di Montesquieu, Machiavelli solo, e primo nell'evo moderno, cercò nelle sue indagini storico-politiche di attenersi strettamente alla « verità effettuale », come egli dice ; cercò cioè di lasciar da banda la verità quale dovrebbe essere, e di ricercare invece la realtà quale essa è.

Il capitolo xv° del Principe è prezioso per conoscere il pensiero del Machiavelli a questo proposito, e tutta l'opera sua di trattatista politico fa fede di questo suo principio di metodo. E la *verità effettuale* consisteva per lui nello scoprire le leggi delle diverse forme di governo, sia delle nazioni che si reggono liberamente a repubblica, sia di quelle che sono governate da un principe assoluto. Questa sua completa oggettività spiega come egli abbia potuto nei Discorsi trovar le leggi atte al mantenimento di una repubblica e nel Principe invece consigliare i modi con cui un principe assoluto può mantenersi sul trono ; e tessere a un tempo l'elogio di Giunio Bruto e quello di Cesare Borgia.

E' fuor di dubbio dunque che, in gran parte, il valore essenziale del Machiavelli, una delle chiavi di volta del pensiero del rinascimento italiano, sta in questo suo sforzo di portare la politica e la storia dal campo della speculazione teorica e spesso utopistica (ricordate l'Utopia di Tommaso Moro, quasi contemporaneo del Machiavelli) in quello della indagine esatta, oggettiva e rigorosa della realtà [1].

1. E' noto che qualche volta, guidato da un'idea generale, per

Ora, se si pensa allo studio che del Machiavelli aveva fatto il Montesquieu, studio provatoci e da qualche dato di fatto che abbiamo allegato più sopra, e da tutte quelle relazioni che dimostreremo esistere fra il pensiero dei due autori, ci vien fatto di domandarci se, anche per il metodo così simile, non ci sia da notare un'azione dell'uno sull'altro pensatore, specialmente per ciò che riguarda la *Grandeur et Décadence des Romains*, opera in cui già si sente e si preannunzia *l'Esprit des lois*.

Forse che, per ciò che riguarda il metodo, il Montesquieu avrebbe tratto insegnamento da altri grandi modelli che pure, per altri riguardi, esercitarono notevole influsso su di lui, il Bossuet, il Saint Evremond, il Locke, il Bodin ? Non credo.

Il Bossuet nella terza parte del suo *Discours sur l'histoire universelle* (in cui si trovano quei capitoli sulla storia romana da cui il Montesquieu, come è noto, trasse alcuni giudizî) analizza bene qua e là alcuni fenomeni della realtà storica, ma l'intenzione sua, e in ciò sta il suo valore, è però di comprenderli tutti in uno sguardo sintetico per riferirli ad un principio superiore, il divino, da cui tutti li fa dipendere.

Il Saint Evremond pure, nelle sue *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la République*, dimostra un notevole acume nella valutazione della realtà storica, ma la sua è soprattutto l'opera di un moralista, in questo senso che egli si preoccupa principalmente di studiare l'uomo, sia nel carattere del popolo romano

dimostrarne la verità egli si lascia trascinare a forzare un poco la realtà ; ma qualche eccezione non fa che confermare la regola e la posizione del Machiavelli nella storia del metodo sperimentale.

ne' suoi diversi momenti, sia nella condotta dei grandi personaggi romani o nemici dei romani. E' piuttosto l'opera di uno psicologo che di un politico vero e proprio.

Maggiore importanza per lo studio del Montesquieu ha l'opera di Jean Bodin (1530-1596). Nel suo *De Republica* e nel *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* trovansi in germe alcune idee poi sfruttate dal Montesquieu ; per esempio, la famosa teoria del clima. Per ciò che riguarda il metodo è da vedersi soprattutto la seconda delle opere citate [1]. Da essa si rileva certo che il Bodin tendeva all'analisi obiettiva nello studio dei fenomeni politici : su questa via avrà spinto anche lui il Machiavelli, che il Bodin dimostra di conoscere bene, quando nel *De Repubblica*

1. *Bodini advocati Methodus ad facilem historiarum cognitionem.* Parisiis apud Martinum Iuvenem, 1566. Interessa qui citare i titoli de' capitoli :

Summa capita totius methodi.
Proëmium de facilitate, oblectatione et utilitate historiarum.
Quod historia sit et quotuplex.
De ordine historiarum.
De locis historiarum recte instituendis.
De recto historiarum judicio.
De historicorum delectu.
De statu rerumpublicarum.
Confutatio eorum qui quattuor monarchias et aurea saecula statuunt.
De temporis universi ratione.
Qua ratione populorum origines haberi possint ac judicari.
De historicorum ordine et collectione.

Gran parte del libro è dunque destinato ad insegnare a leggere nella storia, a valersi bene della storia ; l'ultima parte tratta delle origini e della costituzione dei governi.

Consulta Henri Baudrillart. *I. Bodin et son temps.* Paris, Guillaumin 1853 ; Gastonnet des Fosses. *Jean Bodin, Sa vie et ses œuvres.* Angers, 1890. Fournol. *Bodin,* prédécesseur de Montesquieu, 1896.

combatte esplicitamente, ampiamente ed aspramente le sue teorie [1]. Ad ogni modo ciò che nel Machiavelli è idea e applicazione chiara, nel Bodin diventa vago e confuso; senza dubbio l'esempio del primo deve essere stato più efficace che quello del secondo.

Il Locke infine, che al Montesquieu ha in parte ispirato la teoria più fortunata dell'opera sua, quella intorno alla divisione dei poteri, il Locke nelle sue argomentazioni parte da assiomi ben netti e definiti, e da essi, per via di deduzioni, trae la dimostrazione dei suoi concetti [2].

E' al Machiavelli dunque che bisogna ritornare. Se si ammette che il Montesquieu, spirito aperto a influssi di molte correnti che egli tutte rinnovò e fuse in una sintesi potente, se si ammette che il Montesquieu subì profondamente l'influsso del grande fiorentino (e ciò deve risultare dai singoli capitoli di questo studio), si deve pure ammettere che questo stesso influsso cominciò dal metodo che il Montesquieu adottò nell'analisi della storia Romana e che continuò poi a seguire nel suo capolavoro. Intendiamoci: l'influsso del Machiavelli contribuì a spingerlo e a mantenerlo rigidamente su quella via a cui già lo traevano l'indole del suo ingegno, la natura de' suoi studi giuridici e scientifici, il lume della sua ragione.

Così il Montesquieu si riallaccia al Machiavelli che, a sua volta, riprende la via tracciata da Aristotile. Aristotile, Machiavelli, Montesquieu: sono le tre grandi pietre miliari nel cammino del metodo positivo applicato alla politica.

1. V. Baudrillard — *Op. cit.* il capitolo sul De Repubblica passim.

2. Vedi p. es. il *Discorso sul Governo Civile.*

***

Se il Montesquieu e il Machiavelli seguivano lo stesso metodo nel considerare la realtà storica e nell'applicarne gli insegnamenti alla realtà presente si è che ambedue erano persuasi di questo concetto, fondamentale per loro : che gli uomini sono uguali in tutti i tempi, che cambiano le circostanze, le forme, ma non le passioni e quindi i moventi che fanno agire gli uomini.

Il Machiavelli aveva detto[1] :

« in diversi populi si veggono spesso i medesimi accidenti. E si conosce facilmente per chi considera le cose *presenti* e le *antiche,* come in tutte le città ed in tutti i popoli sono quelli medesimi desideri e quelli medesimi umori, e come vi furono sempre ».

Il Montesquieu[2], a proposito della caduta dei re di Roma fa la stessa osservazione e, notisi, con la stessa preoccupazione di mettere in rilievo l'importanza della cosa in rapporto con l'idea della storia nelle sue manifestazioni *presenti e antiche.*

« *L'histoire moderne* nous fournit un exemple de ce qui arriva *pour lors à Rome*, et ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes ».

Dunque sì l'uno che l'altro credeva di poter trarre leggi

1. Discorsi lib. I, cap. xxxix.
2. Grandeur, cap. i.

generali intorno alle cause che reggono gli avvenimenti storici per il fatto che gli uomini non mutano, per mutar di tempi. E, anche, ambedue hanno una trista opinione degli uomini : solo, e qui sta una delle differenze fondamentali fra il Machiavelli e il Montesquieu, ne traggono diversa conseguenza.

Per il fatto che gli uomini son cattivi, il Machiavelli, che è un amorale in politica, incita il principe a non aver scrupoli nella scelta dei mezzi di governo :

Perchè un uomo che voglia fare in tutte le parti professione di buono, conviene che rovini in fra *tanti che non sono buoni.* Onde è necessario ad un principe, volendosi mantenere imparare a potere essere non buono, ed usarlo e non usarlo, secondo la necessità [1].

Il Montesquieu invece, che ha delle convinzioni morali, è proclive a trovar l'origine di molte leggi in una supposizione più ottimistica, che egli per conto suo non adotta, che gli uomini siano buoni :

« Parce que les *hommes sont méchants*, la loi est obligée de les supposer meilleurs qu'ils ne sont [2]. »

Questo accenno del Montesquieu alle passioni umane che diventano la causa di avvenimenti storici ci conduce alla grossa questione, se il Montesquieu abbia creduto nell'efficacia delle cause fisiche, piuttosto che in quella delle morali.

E' noto agli studiosi del Montesquieu che la fonte principale di quella sua famosa teoria intorno ai rapporti che

1. Principe, cap. xv.
2. *Esprit des lois*, l. VI, cap. xvii.

corrono fra il clima e le leggi di ciascun paese[1] (teoria che si trova allo stato di embrione in molti scrittori di politica fin dall'antichità) è il quinto libro del trattato De Republica di Jean Bodin, il più originale forse dei trattatisti politici francesi del 500[2]. Da esso certo il Montesquieu è stato ispirato quando dettò quei cinque libri che son tutti retti dall' idea che

« s'il est vrai que le caractère de l'esprit et les passions du cœur soient extrêmement différents dans les divers climats, les lois

1. *Esprit des lois.* Libri XIV, XV, XVI, XVII, XVIII.

2. Jean Bodin. *Des six livres de la république*, à Genève, par Estienne Gamonet, MDCXXIX. Si confronti coi libri citati dell'Esprit des lois il libro V° del Bodin, intitolato: « Du reiglement qu'il faut tenir pour accomoder la forme de république à la diversité des hommes, et le moyen de cognoistre le naturel des peuples » e principalmente il brano seguente (p. 666): « Il faut donc que le sage gouverneur d'un peuple sçache bien l'humeur d'iceluy, et son naturel, auparavent que d'attenter chose quelconque au changement de l'estat ou des loix, car l'un des plus grands, et peut être le principal fondement des Républiques, est d'accomoder l'estat au naturel des citoyens, et les édites et ordonnances à la nature des lieux, des personnes et du temps. Car quoyque die Balde, que la raison et l'équité naturelle n'est point bornée ni attachée aux lieux, cela reçoit distinction, c'est à sçavoir quand la raison est universelle et non pas où la raison particulière des lieux et des personnes reçoit une considération particulière. Qui fait aussi qu'on doit diversifier l'estat de la république à la diversité des lieux; à l'exemple du bon architecte, qui accomode son bastiment à la matière qu'il trouve sur les lieux. » Cf. Flint. *La philosophie de l'histoire en France.* Paris, 1878, p. 15, segg. e Errera. *Un précurseur de Montesquieu, Jean Bodin*, negli *Annales d'Archéologie de Belgique*, 4e série, vol. VIII. — Cf. però anche il Dédieu, *Montesquieu et la tradition politique anglaise.* Paris, 1909, p. 213. Egli sostiene che la principale fonte del Montesquieu per la teoria intorno al clima è l'inglese Arbuthnot col suo *Essai des effets de l'air sur le corps humain.*

doivent être relatives et à la différence de ces passions, et à la différence de ces caractères[1] ».

Leggendo il Montesquieu non troppo attentamente si è tentati di trovare una contraddizione palese fra l'importanza che egli dà alle cause fisiche e fisiologiche e d'altra parte a quella che egli attribuisce alle cause morali. Ma contradizzione non c'è; e ciò ha spiegato col suo solito acume il Faguet[2] il quale trova il punto giusto dove le due tendenze, la materialista e la idealista, s'accordano. Dice il Faguet:

« cette théorie des climats il ne la pousse pas jusqu'à l'exclusion de la raison législative; il l'y subordonne. Ces puissances naturelles il y croit; mais il croit que le législateur peut et doit les combattre. Loin que la loi soit la dernière conséquence fatale du climat, elle est faite pour lutter contre lui, bonne à proportion qu'elle lui est contraire... Il faut opposer les *causes morales* aux *causes physiques,* combattre la paresse, par exemple par l'honneur, l'inertie fataliste des pays chauds par une doctrine d'initiative et d'énergie » ecc. ecc.

Ora, ciò che a noi importa qui è di mettere in chiaro come questo accordo, questo equilibrio il Montesquieu l'abbia trovato in grazia del Machiavelli.

Questa idea che pare cosí giustamente tanto importante al Faguet per la esatta e completa valutazione del Montesquieu, questa idea che le leggi devono correggere i difetti degli uomini derivanti dal clima si trova già *integralmente* nel Machiavelli. Mi si permetta qui di mettere a raffronto puramente e semplicemente alcuni passi dell'uno con alcuni dell'altro:

1. *Esprit des Lois*, l. XIV, c. I.
2. E. Faguet. *Dix-huitième siècle.* Paris, Société d'imprimerie ecc. p. 162 segg.

(*Esprit des lois*, l. XIV, c. v.)

Que les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat, et les bons sont ceux qui s'y sont opposés...

Plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales, les en doivent éloigner.

(*Esprit des lois*, l. XVIII, c. iv.)

On a remarqué que les troupes d'Allemagne levées dans les lieux où les paysans sont riches, comme en Saxe, ne sont pas si bonnes que les autres.

Les lois militaires pourront pourvoir à cet inconvénient par une plus sévère discipline.

(*Discorsi*, l. I, c. I)

E quanto a quell' ozio che le arrecasse il sito, si debbe ordinare che a quelle necessitàdi le leggi la costringhino che l'sito non la costringesse ; ed imitare quelli che sono stati savi, ed hanno abitato in paesi amenissimi e fertilissimi, e atti a produrre uomini oziosi ed inabili ad ogni virtuoso esercizio : chè per ovviare a quelli danni i quali l'amenità del paese, mediante l'ozio, arebbero causati, hanno posto una necessità di esercizio a quelli che avevano a essere soldati.

Mi pare che, senza bisogno di commento, il semplice raffronto basti a provare che la stessa idea del Montesquieu era già, tutta intera, nel Machiavelli ; che già il Machiavelli aveva osservato come il buon legislatore possa intervenire e opporre all' azione dell' ambiente una reazione di carattere morale, dovuta a un atto della volontà umana[1].

1. Il Montesquieu poi svolge sviluppa quest'idea e aggiunge altri esempi : è questa una delle idee intorno a cui si indugiò con maggior amore. Ne è testimone un suo frammento pubblicato pochi anni or sono : (Pensées et fragments inédits de Montesquieu publiés par le baron Gaston de Montesquieu. Bordeaux, G. Gonouilhou, 1899, 1901,



Fra le idee del Montesquieu, una di quelle che menaron maggior rumore e gli suscitarono maggiori opposizioni è la sua ardita affermazione che la virtù sia la molla che regge le nazioni ordinate a repubblica; opponendo questo concetto di virtù a quello dell'onore che regge le monarchie, e a quello del timore che regge i governi dispotici. La virtù,

vol. II, p. 36.) « Je supplie qu'on ne m'accuse pas d'attribuer aux causes morales des choses qui n'appartiennent qu'au climat. Je sais la part que le climat a dans la formation des caractères : mais je vais faire quelques réflexions. Les Romains d'aujourd'hui ont tous les principes du caractère des Romains d'autrefois ; car jamais un spectacle ne leur plaira s'il n'y a des combats sur leurs théâtres. Les Athéniens sont aussi subtils ; les Lacédémoniens, aussi rudes. Mais quel est l'effet que cela produit ?

Je sais bien que si des causes morales n'interrompoient point les physiques, celles-ci sortiroient et agiroient dans toute leur étendue.

Je sais encore que, si les causes physiques avoient la force d'agir par elles-mêmes (comme lorsque les peuples sont habitants de montagnes inaccessibles) elles ne détruisissent *(sic)* bientôt la cause morale car souvent la cause physique a besoin de la cause morale pour agir. »

Il Montesquieu aveva pure composto tutto un saggio su questo argomento : *Essai sur les causes*, che fu pubblicato solo pochi anni fa nei *Mélanges inédits*. Bordeaux, 1892 : In esso la questione è trattata a fondo e il M. spiega chiaramente il suo pensiero : « Les causes morales forment plus le caractère général d'une nation et décident plus de la qualité de son esprit que les causes physiques » (p. 139), et a p. 141. « Voici un autre exemple, qui fait bien voir à quel point la cause morale *force* la cause physique. »

1. Vedi per es. Destutt de Tracy *Commentaires sur l'Esprit des lois*, in Œuvres de Montesquieu. Paris, Dalibon, 1827, vol. VII, p. 41 ; e il *Commentaire sur quelques principales maximes de l'esprit des lois* di Voltaire, in Œuvres de Montesquieu, stessa ediz, vol. V, p. 227.

si affretta a spiegare il Montesquieu, non sarebbe in questo caso che virtù politica, ma, dice il Faguet[1] :

« le lecteur s'est toujours obstiné à prendre, en lisant Montesquieu, le mot vertu dans tout son sens ; et, en vérité, il a raison. L'auteur l'emploie à chaque instant dans sa signification la plus étendue, et quand même il ne le ferait point, l'amour de la patrie poussé jusqu'à lui sacrifier tout et soi-même n'est pas autre chose que la vertu tout entière, parce qu'elle la suppose toute ».

Il Faguet ha ragione. Lo dice il Montesquieu stesso[2].

« L'amour de la patrie conduit à la bonté des mœurs, et la bonté des mœurs mène à l'amour de la patrie ».

Per lui dunque, malgrado le sottili distinzioni che si studia di stabilire per far inghiottire l'amara pillola, la virtù, base necessaria alla repubblica, è purezza, austerità di costumi, è la virtù tutta intera.

A questo concetto l'ha certo condotto la considerazione dei costumi nelle antiche repubbliche, specie nella romana, e la celebrazione della virtù che si trova negli storici antichi, e specie in Tito Livio. L'influsso del Machiavelli però ha avuto parte non piccola nel determinare la forma precisa con cui il Montesquieu formula la teoria che su tal concetto si basa : che cioè la virtù è la caratteristica dei costumi repubblicani e che quindi, dove non c'è virtù, ivi non può esservi repubblica[3].

1. *Op. cit.* p. 158.
2. E. L. l. V., c. II.
3. Cf. E. L., l. III. IV, e specie l. III. cap. V « que la vertu n'est point le principe du gouvernement monarchique ».

Nel Machiavelli infatti tale concetto esiste, e c'è anche di più: c'è un vero e proprio antagonismo tra virtù e repubblica da una parte e corruzione e principato dall'altra. Si puo dire che tutti i *Discorsi* sono inspirati a questo concetto. Il Machiavelli è pieno di ammirazione per le virtù dei Romani ed alla base di tutto quel complesso di regole ch'egli trae dall'esame dell'ordinamento politico e delle azioni dei Romani, regole atte a mantenere in libertà un popolo, c'è questo postulato: che tale popolo non sia corrotto, chè altrimenti le regole ch'egli dà perdono ogni valore. Nel *Principe* invece dove egli, per dirla colla vieta frase, dà leggi alla tirannide c'è il postulato perfettamente opposto, che gli uomini cioè sono tristi e corrotti.

Si potrebbe, ma non credo sia qui necessario alla dimostrazione, fare un esame dei Discorsi al lume di tale concetto: chi lo facesse s'accorgerebbe con quanto amore il Machiavelli analizzi gli ordinamenti di un popolo libero e incorrotto e con quanta cura egli cerchi di trarne degli utili insegnamenti; s'accorgerebbe che se nel *Principe* egli ha idealizzato Cesare Borgia, nei *Discorsi* ha idealizzato la Repubblica Romana, la Repubblica per eccellenza. E dal confronto s'accorgerebbe pure che il Principe in fondo è un libro d'occasione che risponde ad uno speciale momento storico: libro scritto dal Machiavelli per gli italiani suoi contemporanei, che sono a parer suo corrottissimi e non più capaci di vivere liberi, ma hanno bisogno invece di un principe assoluto che li riunisca e ne faccia un tutto omogeneo e forte.

I *Discorsi* invece hanno una portata molto più larga e lasciano scorgere sotto l'analisi oggettiva dell' implacable notomizzatore, la sua segreta preferenza per un ideale di

vita libera e adorna di tutte quelle virtù repubblicane ch'egli ammirava nei Romani. Ma tale compito ci porterebbe fuori della nostra traccia. Mi basti qui dire che il concetto a cui accennavo poco su, e che maggiormente c'interessa (antagonismo tra virtù e repubblica da una parte e corruzione e principato dall' altra) si precisa maggiormente nel l. I, cap. XVI, XVII, XVIII, del quale ultimo ci basterà citare questo periodo:

« Io credo che non sia fuori di proposito, nè disforme dal soprascritto discorso, considerare se in una città corrotta si può mantenere lo stato libero, sendovi; o quando e' non vi fusse, se vi si può ordinare. Sopra la qual cosa dirò come gli è molto difficile fare o l'uno o l'altro ».

Da questo e da altri passi dei Discorsi risulta quasi una formula: la virtù sta alla repubblica, come la corruzione sta al principato.

E si badi. Spesso nel Machiavelli *virtù* ha il significato di *virtus*, valore, un significato cioè in cui non entra nessun elemento morale. Ma qui appunto egli non adopera quasi mai la parola virtù che potrebbe ingenerar confusione; parla invece di « buoni costumi », di « uomini buoni » che sono contrapposti agli uomini « cattivi » « tristi » e alla « corruzione ». Si tratta adunque di qualche cosa che si contrappone nettamente alla corruzione, quindi di purezza, di austerità di costumi pubblici e privati: precisamente come nel Montesquieu.

I nostri due autori hanno dunque quasi lo stesso modo di determinare, di precisare questo concetto diffusissimo tra gli scrittori politici e gli storici in una forma molto più vaga. E che anche qui non sia estraneo l'influsso del Machiavelli, mi convince tanto più il fatto che certi esempi atti a

corroborare la sua tesi, il Montesquien li prende di peso dal Machiavelli, come questo:

Discorsi, l. I, c. XVII.

E debbesi presupporre per cosa verissima, che una città corrotta che vive sotto un principe, ancora che quel principe con tutta la sua stirpe si spenga, mai non si può ridurre libera... Ma non si vede il più forte esempio che quello di Roma; la quale cacciati i Tarquini, potette subito prendere e mantenere quella libertà, ma morto Cesare, morto Caligula, morto Nerone, spenta tutta la stirpe Cesarea, non potette mai, non solamente mantenere, ma pure dare principio alla libertà. Nè tanta diversità di evento in una medesima città nacque da altro, se non da non essere ne' tempi de' Tarquini il popolo romano ancora corrotto, ed in questi ultimi tempi essere corrottissimo.

E. L., l. III, c. III.

Quand Sylla voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir; elle n'avoit plus qu'un foible reste de vertu: et, comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave.

E ancora. Questa virtù, molla del regime democratico, come cerca di definirla il Montesquieu?

« La vertu, dans une république, est une chose très simple: c'est l'amour de la république... L'amour de la république, dans une

démocratie, est celui de la démocratie ; l'amour de la démocratie est celui de l'égalité [1]. »

In altri termini fra virtù, eguaglianza, regime repubblicano c'è un legame così stretto che si sottintendono l'un l'altro e non possono esistere l'uno senza l'altro. Ciò si ricava anche da altri passi, vedi per esempio Grandeur, capo III.

Ora questo stesso identico legame esiste già nel pensiero del Machiavelli, tantochè egli scrisse il capo IV dei Discorsi per dimostrare

« quanto facilmente si conduchino le cose in quella città dove la moltitudine non è corrotta ; e che dove è egualità non si può fare principato ; e dove la non è non si può fare republica ».

E se il Machiavelli dimostra che la

« corruzione e poca attitudine alla vita libera nasce da una inegualità che è in quella città [2] »,

il Montesquieu, invertendo i termini, afferma che

« les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres. Cela seul faisait un peuple puissant, c'est à dire une société bien réglée [3] ».

Insomma, senza aggiungere altre inutili citazioni, mi pare di poter fondatamente affermare che questa teoria del Montesquieu, così brillante e precisa e che tanto contribuì a procurare all'opera sua quell' enorme ascendente che ebbe sugli uomini e le idee della rivoluzione francese, come

1. E. L., l. V., c. II, III.
2. Discorsi, l. I, c. XVII.
3. Grandeur, cap. III.

quella che permetteva loro di stabilire in modo netto e assoluto che la virtù è patrimonio esclusivo della democrazia, questa teoria, ripeto, si trova già nel Machiavelli, allo stato di abbozzo disordinato sì, ma pure già ben precisato nelle sue varie determinazioni, ne' vari rapporti de' suoi termini. Cosicchè, confrontato il pensiero dei due autori e stabilite anche certe relazioni precise di testi, non è dubbio che, se l'idea di una virtù repubblicana esiste vagamente in molti scrittori, il modo con cui questa idea si formula e si sviluppa, nel pensiero del nobile magistrato bordelese è dovuto all'influsso dell'irrequieto segretario fiorentino.

Data questa sua teoria, si capisce come il Montesquieu attribuisse al popolo, preso come collettività, virtù politiche non comuni, e lo credesse quindi atto ad esercitare con profitto poteri politici assai larghi. Si può dire anzi che sia questa teoria che prepara e rende possibile quell'altra, così famosa, intorno alla divisione dei poteri. Il Montesquieu infatti sostiene che

« le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. Il n'a à se déterminer que par des choses qu'il ne peut ignorer, et des faits qui tombent sous les sens[1] ».

Il Machiavelli però, il tanto calunniato legislatore della tirannide, aveva già a' suoi tempi sostenuto la stessa cosa, opponendosi, lo si noti, all'opinione di Tito Livio e di altri storici[2]; poichè è sua opinione questa, che concorda mira-

1. E. L., l. II, c. II.
2. Vedi Discorsi l. I, c. LVIII intitolato « la moltitudine è più savia e più costante che un principe ».

bilmente anche nelle parole stesse con quella del Montesquieu :

« vedesi ancora (il popolo) nelle sue elezioni ai magistrati, fare di lunga migliore elezione che uno principe[1]. »

E quale ne è la ragione?

« Mai si persuaderà ad un popolo, che sia bene tirare alla degnità un uomo infame e di *corrotti costumi*[2]. »

Lo dice pure il Montesquieu

« Il sait (le peuple) qu'un juge est assidu ; que beaucoup de gens se retirent de son tribunal contents de lui, qu'on ne l'a pas convaincu de *corruption :* en voilà assez pour qu'il élise un préteur [3]».

E tutti e due, naturalmente, citano come testimone il popolo romano :

Si l'on pouvoit douter de la capacité naturelle qu'a le peuple pour discerner le mérite, il n'y auroit qu'à jeter les yeux *sur cette suite continuelle* de choix étonnants que firent les Athéniens et les Romains (E. L., l. II., c. II).

E dell' una e dell'altra di queste due cose voglio mi basti per testimone il Popolo romano ; il quale in tante *centinaia d'anni*, *in tante elezioni* di consoli e di tribuni, non fece quattro elezioni di che quello si avesse a pentire (Discorsi, c. L, c. LVIII).

Ancora una volta dunque c'è concordanza e relazione diretta fra il pensiero dei nostri due autori.

1. Vedi Discorsi l, I, c. LVIII intitolato « la molitudine é più savia e più costante che un principe ».
2. *Ibid.*
3. E. L., l. II, c. II.

Dove invece non vanno più perfettamente d'accordo è nel seguito che dànno a tale idea. Ambedue ammettono che in altre cose il principe è superiore al popolo: ma, mentre il Machiavelli sostiene che

« i principi sono superiori a' popoli nello ordinare leggi, formare vite civili, ordinare statuti ed ordini nuovi [1] »,

il rigido precursore della teoria su cui si fondano le moderne monarchie costituzionali, limita questa loro superiorità a saper

« conduire une affaire, connaître les lieux, les occasions, les moments, en profiter » [2].

Abbiamo veduto poco sopra come la virtù sia tanto pel Montesquieu che pel Machiavelli la molla, il principio che regge le repubbliche. E' noto che il Montesquieu ha dato una grande importanza, nell'analisi delle diverse forme di governo, a quelli che egli chiamava appunto « *les principes des trois gouvernements* », e che egli li distingue nettamente dalla *natura* dei governi; poichè dice

« il y a cette différence entre la nature du gouvernement et son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel, et son principe ce qui le fait agir. L'une est sa structure particulière, et l'autre les passions humaines qui le font mouvoir [3]. »

In altre parole « *le principe* » è quello spirito generale, che, basato su alcune speciali virtù e difetti, su alcune qualità umane e su certe tendenze, deve dominare nella vita privata

1. Discordi, l. I, c. LVIII.
2. E. L, l. II, c. II.
3. E. S. L., l. III, c. I.

e civile di un popolo, secondo che esso si regge a repubblica o è governato da un monarca o da un despota. I libri III, IV, V, VI, VII, VIII dell' *Esprit des lois* trattano tutti delle conseguenze che derivano dalle differenze dei tre principî che sono, secondo il Montesquieu, la virtù, l'onore, il timore.

Il Machiavelli intitola così il capitolo primo del libro III dei Discorsi: « a volere che una setta o una repubblica viva lungamente, è necessario ritirarla spesso verso il suo principio ». Ora, qui, non bisogna confondere il significato letterale della parola *principio* con quello di *principe* nel Montesquieu: nel Machiavelli principio non vuol dir altro che il primo, il primitivo ordinamento di una repubblica o di una setta. Però, se il significato letterale della parola è diverso, il pensiero dei due autori si accosta di molto e, certo, c'è anche qui qualche relazione diretta. Vediamo.

Il Machiavelli afferma che

« tutti i principi delle sette o delle repubbliche e dei regni, conviene, che abbino in sè qualche bontà mediante la quale ripiglino la prima reputazione ed il primo augumento loro. E perché nel processo di tempo quella bontà si corrompe, se non interviene cosa che la riduca al segno, ammazza di necessità quel corpo ».

E cita l'esempio di Roma in cui

« si vide come egli era necessario che... fusse presa dai Francesi a volere che la rinascesse, e rinascendo, ripigliasse nuova vita e nuova virtù; e ripigliasse la osservanza della religione e della giustizia; le quali in lei cominciavano a macularsi ».

Senza citare più oltre, è chiaro che il Machiavelli quando parla del principio di una repubblica vuol parlare di quella

bontà, di quella *virtù* che in tale primo ordinamento son racchiuse. E, benchè egli consideri quella bontà, quella virtù piuttosto nelle leggi, mentre il Montesquieu le considera piuttosto negli uomini, pure da tutto il resto del capitolo in cui egli dice continuamente, a proposito di Roma « essere necessario mantenere la religione e la giustizia » « stimare i buoni cittadini, e far più conto della loro virtù che di quelli comodi ch' e' paresse loro mancare mediante le opere loro ecc. », si ricava che per lui, come pel Montesquieu, ciò che forma la vitalità, l'anima, la forza motrice di una repubblica o di un regno, è quello spirito generale che bisogna cercar di mantenere ad ogni costo.

Dunque, se *principe* e *principio* nei due autori hanno significato letterale diverso, contengono però press'a poco lo stesso pensiero. Infatti, se il Machiavelli scrive parecchie pagine per dimostrare, come già abbiamo detto che « a volere che una setta o una repubblica viva lungamente, è necessario ritirarla spesso verso il suo principio », cioè, insisto, verso quella bontà, quella virtù in esso contenute, il Montesquieu afferma [1] che

« quand une République est corrompue on ne peut remédier à aucun des maux qui naissent qu'en ôtant la corruption, et en rappelant les principes [2] ».

1. E. L., lib. VIII, cap. XII.

2. Il Dedieu (*Montesquieu e la tradition politique anglaise et française*. Paris, 1909, p. 278) stabilisce un rapporto di dipendenza fra il passo citato del Montesquieu e un passo del Bolingbroke, uno degli inglesi che esercitarono maggiore azione sul pensiero del Montesquieu : ed il rapporto esiste certamente. Da questo e da alcuni altri casi simili si deve dedurre che l'influsso del Machiavelli sul Montesquieu si fa sentire non solo direttamente, ma anche indirettamente attraverso gli scrittori inglesi. I limiti e la misura di

E ancora, quando il Montesquieu dice che

« la corruption de chaque gouvernement commence toujours par celle des principes [1] ».

non vi pare che il suo pensiero si accosti di molto a quello del Machiavelli quando parla di quella certa *bontà*, contenuta nel principio di ogni repubblica, bontà « che nel processo del tempo... si corrompe » e « se non interviene cosa che la riduca al segno ammazza di necessità quel corpo » ?

E di più. Non vi pare che il pensiero di Montesquieu quando sostiene che

« un gouvernement libre, c'est à dire toujours agité, ne saurait

questi influssi indiretti non potranno essere precisati se non da chi scriverà la storia della fortuna del Machiavelli in Inghilterra e in Francia. E' certo intanto che il Bolingbroke conosceva bene il Machiavelli. In quella sua stessa opera citata dal Dedieu, poche pagine prima del brano da lui riportato, così il Bolingbroke parla del Machiavelli : « Machiavel est un auteur d'un grand poids pour ceux qui veulent me combattre. Il propose aux princes l'augmentation de leur pouvoir, l'agrandissement de leurs domaines, et la soumission de leurs peuples comme devant être les seuls objets de leur ambition. Il recommande d'employer tous les moyens qui tendent à ce but, sans avoir égard à la moralité ou à l'immoralité des actions : l'affectation de la vertu est même, à son sens, chose très utile aux princes ; en cela il appuie mon système. La seule différence qui se trouve entre Machiavel et moi, c'est que je veux la vertu réelle, et qu'il n'en exige que l'apparence » (*Des devoirs d'un roi patriote et portrait des ministres de tous les temps*. ouvrage traduit de l'anglais de Bolingbroke. Paris, 1790, p. 149). Su Bolingbroke e Montesquieu vedi anche il recente libro del Collins *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*. Paris, Hachette, 1911, p. 151.

1. Ed. L., lib. VIII, cap. I.

se maintenir s'il n'est *par ses propres lois capable* de correction [1] »

sia proprio lo stesso del Machiavelli che dice

« e però quelle (repubbliche) sono meglio ordinate, ed hanno più lunga vita, *che mediante gli ordini suoi* si possono spesso rinnuovare? »

E naturalmente anche l'esempio è lo stesso

« Le gouvernement de Rome fut admirable en ce que depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus de pouvoirs y put toujours être corrigé [2]. »

« Gli ordini che ritirarono la Repubblica romana verso il suo principio, furono i Tribuni della Plebe, i Censori, e tutte le altre leggi che venivano contra all'ambizione ed alla insolenza degli uomini. »

Dunque il procedimento qui è chiaro. Un' idea del Machiavelli ha esercitato un'azione reale e diretta sul pensiero del Montesquieu : il confronto dei due testi ne è la prova lampante. Il Montesquieu ha accolto questa idea e partendo da essa, vi ha edificato su una intera teoria, modificando leggermente il pensiero, sopratutto svolgendolo, precisandolo nei suoi contorni e traendone tutte le conseguenze. Ciò che nel Machiavelli era frammentario e embrionale, nel Montesquieu diventa ordinato, preciso e sistematico, trova il suo posto importante in una teoria più larga e più comprensiva : quella dei tre principii che sono alla base

1. Grandeur, cap. VIII.
2. Grandeur, cap. VIII.

delle tre forme di governo analizzate nell'Esprit des Lois.

Alcune altre osservazioni del Montesquieu intorno alla costituzione e al regime repubblicano si trovano già nel Machiavelli e da questo gli sono state in tutto o in parte ispirate.

Quando, a proposito di Cartagine [1], il Montesquieu nota che

« les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité : mais leur grandeur est de peu de durée. Elles *s'élèvent peu à peu, et sans que personne s'en aperçoive*, car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance ; mais lorque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris pour ainsi dire *que par surprise* ».

è impossible che egli non pensi all'esempio classico di Venezia abbattuta dalla lega di Cambrai ; di Venezia, di cui il Machiavelli che egli conosceva così bene, aveva già detto che

« avendo occupato gran parte d'Italia, e la maggior parte non con guerra *ma con danari e con astuzia,* come la ebbe a fare prova delle forze sue, perdette in una giornata ogni cosa [2] ».

L'analisi del fenomeno della dittatura in regime repubblicano è fatta dal Montesquieu su quella del Machiavelli ; ambedue scorgon al modo stesso qual'è il carattere peculiare

1. Grandeur, cap. IV.
2. Discor., lib. I, c. VI.

di quella magistratura e la sua legittimità e necessità [1].

Così pure l'osservazione che il Montesquieu fa intorno alla durezza con cui le repubbliche trattano i paesi di conquista, è certamente ispirata dalla lettura del Machiavelli. Al solito egli, notato lo stesso fatto, aggiunge altri motivi e modifica quelli dati dal Machiavelli [2].

1. *Discorsi,* lib. I, cap. XXXIV...

Perchè, e' non fu il nome nè il grado del Dittatore che facesse serva Roma, ma fu l'autorità presa dai cittadini per la diuturnità dell'imperio...

Oltra di questo il dittatore era fatto a tempo, e non in perpetuo e per ovviare solamente a quella cagione mediante la quale era creata; e la sua autorità si estendeva in potere deliberare per sè stesso circa i modi di quello urgente pericolo, e fare ogni cosa senza consulta, e punire ciascuno senza appellagione: ma non poteva far cosa che fosse in diminuzione dello Stato.

Esprit des Lois, lib. II cap. III.

L'exception à cette règle est lorsque la constitution de l'État est telle qu'il a besoin d'une magistrature qui ait un pouvoir exorbitant. Telle étoit Rome avec ses dictateurs...

De là il suivoit qu'à Rome la dictature ne devoit durer que peu de temps... il falloit que cette magistrature s'exerçât avec éclat, parce qu'il s'agissoit d'intimider le peuple, et non pas de le punir; que le dictateur ne fut créé que pour une seule affaire, et n'eût une autorité sans borne, qu'à raison de cette affaire parce qu'il était toujours créé pour un cas imprévu.

Il Montesquieu svolge questo concetto, distinguendo due tipi di dittature: il romano e il veneziano.

2. *Discorsi,* lib, II. cap. II. E

Di tutte le servitù *dure,* quella è *durissima* che ti sottomette ad una republica: l'una, perchè la è più durabile, e manco si può sperare di uscirne; l'altra perchè il fine della repubblica è enervare e indebolire, per accrescere il corpo

Esprit des lois, lib. X, cap. VII.

Il y a encore un inconvénient aux conquêtes faites par les démocraties. Leur gouvernement est toujours odieux aux états assujettis. Il est monarchique par la fiction, mais dans la vérité, il est *plus dur* que le monarchique,

Il Montesquieu in un frammento a cui avrò occasione di accennare anche più oltre a proposito dell' anti-machiavellismo del Montesquieu stesso, rimprovera al Machiavelli di non averesaputo distinguere tra monarchia e dispotismo [1]. Il rimprovero non è proprio interamente giusto. E' vero che il Machiavelli nella pratica de' suoi consigli mostra di confondere continuamente quelle due forme di governo, ma c'è un passo dei Discorsi [2], in cui chiaramente si vede che egli, per lo meno in teoria, sapeva ben scorgere qual'è il principio che caratterizza la monarchia. Se lo cito qui è perchè la definizione della monarchia corrisponde in sostanza a quella del Montesquieu.

Qual'è per il Montesquieu il governo monarchico? Quello

« où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies [3] ».

Orbene, c'è un passo del Machiavelli [4], in cui questi dimostra di aver intravisto quale sia il carattere peculiare del governo monarchico

« E quando un principe faccia questo (ordini e leggi dove

suo, tutti gli altri corpi. Il che non fa un principe che ti sottometta, quando quel principe non sia qualche principe barbaro...

comme l'expérience de tous les temps et de tous les pays l'a fait voir. Les peuples conquis y sont dans un état triste; ils ne jouissent ni des avantages de la république, ni de ceux de la monarchie.

1. Barckhausen. *Montesquieu, L'Esprit des lois et les archives de la Brède*. Bordeaux, 1904, p. 29.
2. Lib. I. cap. XVI.
3. *Esprit des Lois*, lib. II. cap. I.
4. Discorsi, lib. I, cap. XVI.

insieme con la potenza sua si comprende la sicurtà universale) e che il popolo vegga che per accidente alcuno ei non rompa tali leggi, comincerà in breve tempo a vivere securo e contento. In esempio c'è il regno di Francia, il quale non vive securo per altro, che per essersi quelli Re obligati ad infinite leggi, nelle quali si comprende la sicurtà di tutti i suoi popoli, e chi ordinò quello stato, volle che quelli re, dell'arme e del denaio facessino a loro modo, ma che d'ogni altra cosa non ne potessino altrimenti disporre che le leggi si ordinassino ».

E' evidente adunque che già il Machiavelli nello stesso modo che il Montesquieu, aveva visto chiaro su che cosa si basa il governo monarchico, per quanto sotto il nome di principato confonda poi continuamente il governo dispotico e quello monarchico.

Chiuderò questo capitolo sulle idee generali che al Montesquieu sono state più o meno direttamente ispirate e suggerite dallo studio del Machiavelli con un ultimo raffronto in cui è facile notare che sì l'uno che l'altro dei nostri autori considera la religione pagana, come uno dei più importanti fattori di quell' amore per la libertà che caratterizza il mondo greco-romano mentre invece ritiene il cristianesimo più favorevole e propizio al dispotismo. Ambedue istituiscono un parallelo fra le due religioni considerate da questo punto di vista. Il Montesquieu però, come sempre, per via di quell'enorme curiosità intellettuale che gli è propria, per via della sua cultura e della sua predilezione per il metodo comparativo, allarga il campo della sua osservazione, e al Cristianesimo aggiunge la religione maomettana [1].

Pensées et fragments, vol. I, pag. 310.

Le monde n'a plus cet air riant

1. *Discorsi*, lib. II, cap. II.

Pensando dunque donde possa nascere, che in quelli tempi an-

qu'il avait du temps des Grecs et des Romains. La religion était douce et toujours d'accord avec la nature. Une grande gaieté dans le culte était jointe à une indépendance entière dans le dogme.

Les jeux, les danses, les fêtes, les théâtres, tout ce qui peut émouvoir, tout ce qui fait sentir, étoit du culte religieux... Tout le monde entrait en foule dans cette école des passions... Aujourd'hui le mahométisme et le Christianisme, uniquement faits pour l'autre vie, anéantissent toute celle-ci. Et pendant que la Religion nous afflige, le Despotisme, partout répandu nous accable.

Esprit des Lois, lib. XXIV, cap. XI.

Les hommes étant faits pour se conserver, pour se nourrir, pour se vêtir et faire toutes les actions de la société, la religion ne doit pas leur donner une vie trop contemplative. Les Mahométans deviennent spéculatifs par habitude.... La religion des guèbres rendit autrefois le royaume des Perses florissant ; elle corrigea les mauvais effets du Despotisme : La religion mahométane détruit aujourd'hui ce même empire.

tichi, i popoli fussero più amatori della libertà che in questo ; credo nasca da quella medesima cagione che fa ora gli uomini manco forti ; la quale credo sia la diversità della educazione nostra dalla antica, fondata nella diversità della religione nostra dalla antica. Perchè avendoci la nostra religione mostra la verità e la vera via, ci fa stimare meno l'onore del mondo ; onde i Gentili, stimandolo assai, ed avendo posto in quello il sommo bene, erano nelle azioni loro più feroci. Il che si può considerare da molte loro constituzioni, cominciandosi dalla magnificenza de' sacrifici loro, alle umilità de' nostri ; dove è qualche pompa più dilicata che magnifica, ma nessuna azione feroce e gagliarda... Questo modo di vivere, adunque, pare che abbi renduto il mondo debole, e datolo in preda agli uomini scellerati ; i quali sicuramente lo possono maneggiare, veggendo come la università degli uomini, per andare in paradiso, pensa più a sopportare le sue battiture, che a vendicarle.

Si noti la circospezione del Machiavelli nel parlare della religione cristiana nei Discorsi, destinati alla publicazione. Il Montesquieu, mentre nel brano citato de' suoi Pensieri accoppia, per le loro conseguenze, la religione cristiana e la maomettana, nell' *Esprit des Lois* invece mantiene il suo guidizio solo per la maomettana e sostiene che il cristianesimo rendendo i costumi più civili, si oppone naturalmente al dispotismo. Anche qui abbiamo un esempio di un' opinione dovuta all'azione del Machiavelli e modificata poi dalla riflessione.

CAPITOLO IV

I ROMANI

Somiglianze e differenze fra il disegno dei *Discorsi intorno alla prima Deca di Tito Livio* e le *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* — L'idea centrale dell'opera. — La politica dei Romani applicata alla religione. — Osservazioni intorno ai Re di Roma. — La cacciata dei Re. — Inizii della Repubblica. — Cause per cui la Repubblica diede grande impulso alla potenza romana: ambizione dei consoli, breve durata del loro ufficio; lotte fra patrizi e plebei. — Gli ordinamenti militari: esercizi fisici, disciplina, eserciti poco numerosi, superiorità della fanteria sulla cavalleria, inutilità delle fortezze. — L'uguaglianza per le classi sociali, base della potenza romana. — Modo tenuto dai Romani nel trattare i popoli sottomessi: impero larvato dalla concessione di alcuni diritti, progressivo indebolimento e assorbimento dei vinti, prestigio militare ecc. — La prolungazione degli imperi, causa principale della decadenza dei Romani. — Se la fortuna ebbe parte al formarsi della potenza romana.

Il titolo che il Machiavelli e il Montesquieu hanno dato rispettivamente all'opera da ciascuno di essi composta intorno ai Romani ci dice subito quale è la differenza che corre fra le *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* e i *Discorsi intorno alla prima Deca di Tito Livio.*

Il Machiavelli, prendendo a pretesto la storia di Tito Livio, analizza minutamente la costituzione politica di Roma, ne distingue pazientemente i vari fattori e i vari elementi ; di ciascuno di questi cerca l'origine, il valore, la portata ; stabilisce continui raffronti fra le istituzioni romane, le greche e le moderne; da tutto ciò trae regole che debbon servire d'insegnamento alle repubbliche che voglian esser forti e bene ordinate. L'opera sua quindi, quasi commento geniale di un testo classico in cui il commento supera d'importanza il testo, ha carattere piuttosto analitico che sintetico e vuole avere valore storico-critico e didattico insieme.

Il Montesquieu invece racchiude in un disegno nettamente tracciato la visione di Roma nel suo ascendere e nel suo decadere, quale è apparsa al suo occhio di filosofo della storia. L'opera sua è una grande sintesi di fatti, in cui le cause degli avvenimenti son con sapienza collegate e gli avvenimenti stessi con arte raggruppati a formare un quadro vasto e complessivo.

Il disegno delle due opere quindi è diverso : e perciò non affermerei con tanta sicurezza, come fece il Mazères[1] che

« tout..... autorise à croire que les *Discours sur Tite Live* ont fourni la première idée des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ».

Ad ogni modo però se non glie ne ha dato l'idea, gli ha fornito o suggerito molte delle idee che vi si trovano.

E anzitutto, lo scopo del libro. Sì l'uno che l'altro si propongono di scoprire quali sono le cause reali della potenza romana e della sua decadenza[2] ; senza preoccupazioni

1. Ved., *op. cit.*, page 20.

2. Il Machiavelli non giunge col suo racconto fino alla decadenza, ma già ne indica le cause principali.

metafisiche, come era successo al Bossuet, e con più larghezza di vedute storiche che nel Saint Evremond.

Le basi su cui fondano tale esame sono le stesse : fiducia nell'efficacia delle buone leggi a mantenere le buone qualità del popolo, e reciprocamente, fiducia nelle qualità del popolo a formare e a mantenere le buone leggi.

Dice il Machiavelli : [1]

« così come gli buoni costumi, per mantenersi, hanno bisogno delle leggi ; così le leggi per osservarsi hanno bisogno dei buoni costumi ».

E tutto il libro del Montesquieu si direbbe una dimostrazione di tale assioma. Roma, secondo lui, crebbe a incredibile potenza fin che durò questo accordo completo delle qualità di tutto un popolo colla costituzione politica che egli si era data [2]. Quando questo accordo, per varie ragioni, fu rotto, cominciò la decadenza.

L'idea centrale dei *Discorsi* e delle *Considérations*, quella su cui s'impernia tutto il ragionamento sí del Machiavelli che del Montesquieu, quella a cui tutte le altre osservazioni si ricollegano e che tutte le illumina, l'idea infine che dà unità a tutta l'opera è questa : Roma è ammirevole perchè in essa tutto era ordinato allo scopo supremo che era la ragione stessa della sua esistenza ; questo scopo

1. *Discorsi*. lib. I, cap. XVIII.

2. Vedi come questo concetto è chiaro nel capitolo IV° che tratta delle guerre puniche. Dopo Canne, per lo appunto, « Rome fut sauvée par la force de son institution ». Ed è lo spettacolo mirabile della città di Roma contro Cartagine che lo trae ad esclamare : « Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion' comme furent Rome et Lacédémone. »

era uno e duplice al tempo stesso; duplice perchè consisteva nel mantenimento della propria libertà e nell'espansione della propria potenza; unico però perchè l'una cosa non poteva assolutamente andar disgiunta dall'altra e l'ampliamento del dominio, il conseguimento di quel sogno di grandezza che domina tutta la storia di Roma non si ebbe se non ordinando e mantenendo quelle libere istituzioni che noi ammiriamo così profondamente.

Questa è l'idea fondamentale che esprime chiaramente il Machiavelli nel cap. VI del libro primo quando confronta le repubbliche aristocratiche come Sparta e Venezia colla democratica Roma e dimostra che quelle eran fatte per vivere a lungo e in pace ma non per ampliar di molto il loro dominio (e infatti, quando vollero allargar di molto i loro confini, bastò « un minimo accidente » a Sparta e « una giornata » a Venezia per rovinar dalla loro effimera grandezza); mentre Roma invece, che si fondava su una plebe libera e armata, acquistava e manteneva durevolmente le proprie conquiste[1]. Enunciata esplicitamente in principio dell'opera, quest'idea è poi sempre presente, espressa o sottintesa, durante tutti e tre i libri dei Discorsi. Basta scorrere superficialmente anche solo i titoli dei capitoli per accorgersi che l'autore non si scosta mai da questo suo proponimento,

1. Vedi pure per es. il cap. II, del libro II « ...perchè si vede per esperienza le cittadi non aver mai ampliato nè di dominio, nè di ricchezza, se non mentre sono state in libertà. E veramente maravigliosa cosa è a considerare a quanta grandezza venne Atene, per ispazio di cento anni, poichè la si liberò dalla tirannide di Pisistrato. *Ma sopra tutto maravigliosissima cosa è a considerare a quanta grandezza venne Roma, poichè la si liberò dà, suoi re.* La cagione è facile ad intendere; perchè non il bene particolare, ma il bene comune è quello che fa grandi le città. E senza dubbio questo bene comune non è osservato se non nelle repubbliche ».

di spiegare cioè come Roma ordinò e mantenne le proprie libere istituzioni, perchè e in qual modo acquistò il dominio del mondo.

Lo stesso concetto, ripeto, è alla base di ogni ragionamento, di ogni dimostrazione delle *Considérations*. Se non è trattato di proposito, a parte, come nel Machiavelli, questo concetto è costantemente sottinteso, si manifesta nel modo con cui la trattazione è condotta fino al cadere della repubblica[1], essendo i vari capitoli divisi in modo da mettere in rilievo che i fatti importanti da studiarsi son quelli che concernono l'ingrandimento della potenza romana da una parte e le lotte per ordinare e conservare le libere istituzioni dall' altra, ed infine tale concetto spunta qua e là ad ogni occasione anche in forma chiara ed esplicita.

« On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome, dépendait de sa liberté. L'état sembla avoir perdu l'âme qui le faisait mouvoir [2]. »

1. È noto come nella seconda parte delle *Considérations*, il Montesquieu metta in luce i pericoli che portano con sé le grandi conquiste. Ciò non toglie, secondo me, che l'idea principale del libro sia quella da me indicata. Al cap. XVIII, egli dice : « Voici en un mot l'histoire des Romains : ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes ; mais lorsqu'ils y furent parvenus, leur République ne put subsister, il fallut changer de gouvernement, et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur. »

2. Cap. I ; vedi pure cap. IV « ... comme elle (Roma) n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas... ». Cap. IX. « Rome était faite pour s'agrandir, et les lois étaient admirables pour cela ». Cap. XI « Rome, faite pour s'agrandir », ecc. infine *Esprit des lois*, lib. XI, al cap. V, intitolato « De l'objet des états divers » si dice « l'agrandissement étoit l'objet de Rome ».

Il concetto fondamentale dunque, quello che è come la spina dorsale del libro è identico e nelle Considérations e nei Discorsi ; quindi, data la conoscenza che noi sappiamo avere avuto il Montesquieu dell' opera del Machiavelli, è impossibile non ammettere che alla formazione e formulazione di tal concetto principale nel Montesquieu non abbia contribuito la lettura e lo studio ch' egli aveva fatto del suo predecessore[1].

***

A tale concetto, abbiamo detto, si ricollegano tutti gli altri. E anzitutto, l'idea del Montesquieu intorno alla parte che la religione aveva nella politica e negli ordinamenti romani. Il Montesquieu tratta di questo argomento in una memoria a parte, letta nel 1716 all' Accademia di Bor-

1. Aggiungi che anche qui ci son brani dei due autori che corrispondono mirabilmente fra di loro.

Montesquieu, *Considérations*, cap. I	*Discorsi*, libro II, cap. II
On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'État sembla avoir perdu l'âme qui le faisoit mouvoir.	..... dimodochè subito che nasce una tirannide sopra un viver libero, il manco male che ne resulti a quelle città, è non andare più innanzi nè crescere più in potenza o in ricchezze ; ma il più delle volte, anzi sempre, interviene che le tornano indietro.

E quel tornare più volte sul fatto che Roma era fatta per « s'agrandir » (vedi nota preced.) mi pare che concordi assai bene col concetto ripetuto più volte dal Machiavelli (*Disc.* lib. I, cap. VI) che Roma era fatta per *ampliare*, perchè *ampliasse.*

deaux[1], e intitolata *Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion*. E' dunque uno dei primi scritti del Montesquieu. Egli aveva allora ventisette anni ed è curioso il notare quanto forte fosse allora l'influsso del pensiero del Machiavelli sul suo. Questa dissertazione infatti non è nella prima sua parte che una ripetizione di ciò che il Machiavelli aveva detto intorno a tale argomento nei cap. XI, XII, XIII, XIV del libro I° dei Discorsi.

Il Machiavelli vi esprime tre idee principali, dal Montesquieu trasportate di peso nella sua *Dissertation*. Il semplice raffronto di alcuni brani lo dimostra ; ne darò uno per ognuno dei tre concetti :

I. La religione dei Romani non è stata fatta che per servire alla politica di coloro che ordinarono la repubblica :

Discorsi, lib. I, cap. XI

... Il quale (Numa) trovando un popolo ferocissimo, e volendolo ridurre nelle ubidienze civili con le arti della pace, si volse alla religione, come cosa al tutto necessaria a volere mantenere una civiltà ; e la costituì in modo che per più secoli non fu mai tanto timore di Dio quanto in quella repubblica ; il che facilitò qualunque impresa che il Senato o quelli

Dissertation, ecc.

Ce ne fut ni la crainte, ni la piété qui établit la religion chez les Romains, mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte et les cérémonies qu'à donner des lois et bâtir des murailles.

Je trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des autres peuples, que

1. Vedi Louis Vian. *Histoire de Montesquieu*, Paris, 1879, p. 145 ; e R. Celeste. *Montesquieu à Bordeaux* (in appendice a *Deux opuscules de Montesquieu*, Bordeaux, 1891, p. 72).

grandi uomini romani disegnassero fare.

les premiers firent la religion pour l'état, et les autres l'état pour la religion. Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique ; le culte et les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages, que lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

II. Per raggiungere tale scopo (far servire la religione alla politica) i legislatori romani si servirono della grande credulità del popolo ch' essi intrattennero con la superstizione degli auspici, ogni sorta di sacrifici ecc.

Discorsi, lib. I, cap. XI

Ben è vero che l'essere quelli tempi pieni di religione, e quelli uomini con i quali egli aveva a travagliare, grossi, gli (a Numa) dettono facilità grande a conseguire i disegni suoi, potendo imprimere in loro facilmente qualunque nuova forma.

Dissertation, ecc.

... Si on fait réflexion que, dans une religion toute populaire comme celle-là, rien ne paraissait extravagant ; la crédulité du peuple réparait tout chez les Romains ; plus une chose était contraire à la raison humaine, plus elle leur paraissait divine.

III. La credulità era si grande che gli interessati non si peritavano di interpretare gli auspici secondo la necessità del momento :

Discorsi, lib. I, cap. XIV

I Romani interpretavano gli auspici secondo la necessità, e con la prudenza mostravano di osservare la religione, quando forzati non l'osservavano; e se alcuno temerariamente la dispregiava, lo punivano...

Nondimeno, quando la ragione mostrava loro una cosa doversi fare, nonostante che gli auspici fossero avversi, la facevano in ogni modo; ma rivoltavanla con termini e modi tanto attamente, che non paresse che la facessino con dispregio della religione.

Dissertation, ecc.

... il fallait donc des cérémonies qui pussent entretenir la superstition des uns, et entrer dans la politique des autres... Cicéron nous apprend que la foudre tombée du côté gauche était d'un bon augure, excepté dans les assemblées du peuple, *praeterquam ad comitia*. Les règles de l'art cessaient dans cette occasion ; les magistrats y jugeaient à leur fantaisie de la bonté des auspices, et ces auspices étaient une bride avec laquelle ils menaient le peuple.

Dalla fedeltà con cui il Montesquieu segue il suo modello in questa prima parte della *Dissertation*[1] ci accorgiamo che egli doveva in quell'epoca (ricordiamo che egli aveva ven-

1. *La Dissertation sur la politique des Romains dans la religion* si compie con l'esposizione di altri due concetti in cui il Machiavelli non ha nulla a che vedere: 1° per raggiungere il loro scopo i legislatori della repubblica avevan fatto della religione una vera religione di stato e quindi spesso i magistrati eran sacerdoti e viceversa; 2° I Romani spesso accolsero divinità straniere introdotte dai popoli vinti e alleati. Ecco poi come il Carayon (*Essai sur les rapports du pouvoir politique et du pouvoir religieux chez Montesquieu*, Montbéliard 1903, p. 29) formula le idee del Montesquieu intorno all'origine della religione. « Un vague instinct religieux dont se sont emparés les législateurs, qu'ils ont amplifié, développé, transformé en institution, pour mieux gouverner les hommes. Telle est donc l'origine et le but de la religion. Chacune des religions existantes, comme nous le verrons, le prouve abondamment. Mais dans le fond, cet instinct religieux est tellement vague, tellement peu

tisette anni) subire passivamente, in certi argomenti, l'influsso del Machiavelli. Egli infatti accetta ad occhi chiusi l'opinione del fiorentino, senza sottoporla a quella rielaborazione personale a cui più tardi, nella maturità del suo ingegno, non mancherà mai di sottoporre ognuno di quei concetti, anche assai più importanti di questi, che il suo intuito gli farà trarre da questo o da quel pensatore.

E qui infatti, nella prima parte di questa *dissertation*, non abbiamo ancora il vero Montesquieu; abbiamo un Montesquieu che aderisce a quel semplicismo professato dal Machiavelli in materia di religione, semplicismo naturale nel Machiavelli che non aveva mai posto mente ai problemi della fede in quanto interessano l'uomo, ma solo in quanto interessano lo stato, non naturale però nel Montesquieu che anche al problema della religione in se stessa rivolgerà la sua curiosità e la sua simpatia[1]. Qui invece di quella simpatia attenta e sollecita che caratterizza più tardi le sue teorie, i suoi giudizi, notiamo quello scetticismo che è tutto proprio dell'indole del Machiavelli.

Abbiamo adunque di fronte un Montesquieu che non ha ancora trovato se stesso e quell'equilibrio che lo rende attento nello stesso tempo ai diritti dello stato e ai bisogni

précis, que, si les législateurs ne s'en étaient pas emparés, la religion n'existerait pas. On peut donc avancer ceci; la religion est une invention de certains hommes pour gouverner d'autres hommes. » Come si vede, l'interpretazione del Carayon, che non si occupa menomamente di fonti, concorda esattamente con la mia che risulta dal confronto col Machiavelli.

1. Vedi per es. *Lettres Persanes*, lett. XLVI e tutta la parte dedicata alla Religione nei *Pensées et fragments inédits*, vol. II, p. 497, segg.; e anche nell'*Esprit des Lois*, benchè si proponga di parlar della religione solo in quanto ha attinenza colle leggi, più d'una volta entra nella via del problema religioso puro e simplice.

dell'individuo, lo spinge a considerare con simpatia non solo le qualità del cittadino, ma anche quelle dell'uomo tutto intero.

Più tardi il Montesquieu deve essersi accorto della superficialità di que' suoi giudizi. Nelle *Considérations* infatti egli evita di parlare della parte dovuta alla religione ed alla superstizione nei primordi e nella grandezza di Roma, mentre invece vi si prolunga assai quando si tratterà della decadenza dell'impero d'Oriente. Forse, avendone già trattato a parte, stimò inutile ripetersi? Ma in un'opera di sintesi quale le *Considérations* avrebbe potuto farvi per lo meno un fugace accenno e rimandare il lettore alla sua operetta giovanile. Invece, silenzio assoluto. É vero che la *dissertation* non fu pubblicata se non dopo la morte del Montesquieu [1], ma poteva esser ricordata da qualcuno, essendo stata letta all'Accademia di Bordeaux; è probabile dunque che, avendo modificato le proprie idee, e ridotto assai la parte che la religione e la superstizione avevan avuto nella politica deí romani [2], piuttosto che contraddirsi così apertamente, abbia preferito non parlarne [3].

1. Vedi Laboulaye. *Œuvres de Montesquieu*, vol. II, p. 359.

2. Nell'*Esprit des Lois* infatti (lib. XIX, cap. IV) là dove parla dell'*esprit général* che domina ciascun popolo e che risulta da diversi elementi; « le climat, *la religion*, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières », dice che « à mesure que, dans chaque nation, une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cèdent d'autant... les maximes du gouvernement et les mœurs anciennes le donnoient [l'esprit général] dans Rome ». E non fa parola della religione. Nelle *Considérations* il Montesquieu accenna di volo a un'opinione espressa nella *Dissertation* ma si tratta appunto di un concetto che non deriva dal Machiavelli « comme les anciens Romains fortifièrent leur empire en y laissant toute sorte de culte » (cap. XX).

3. Anche il Carayon (*op. cit.*, p. 33) nota e si stupisce che il Mon-

***

Poche osservazioni fa il Montesquieu intorno ai sette re di Roma; in buona parte gli sono suggerite dal Machiavelli. Questi, a proposito di Numa, aveva scritto un intero capitolo per dimostrare che

« dopo un eccellente principe si può mantenere un principe debole; ma dopo un debole non si può con un altro debole mantenere alcun regno[1] ».

Egli era persuaso che il pacifico Numa era stato necessario a Roma

« perchè in Roma era necessario che surgesse ne' primi principii suoi un ordinatore del vivere civile » ;

ma, esaurito questo compito, Roma doveva di nuovo esser guidata da capi bellicosi, pena l'arresto di sviluppo e la rinunzia a quella che per Machiavelli, è la ragione di essere di Roma.

Egli vede insomma che allora, in quei primordi oscuri, nella piccola rozza città così lontana ancora dalla futura grandezza, si decide per sempre dell'avvenire fulgido di Roma e

tesquieu nelle *Considérations* non faccia il minimo accenno alle sue opinioni enunciate nella *Dissertation* nè per accettarle, nè per ripudiarle. La ragione è probabilmente quella da me data. Il Montesquieu aveva coscienza della esagerazione a cui l'influsso del Machiavelli l'aveva trascinato; perciò il Carayon a parer mio non avrebbe dovuto, per spiegare le idee del Montesquieu intorno alla religione, fondarsi troppo su quell'operetta giovanile.

1. *Discorsi*, lib. I, cap. XIX.

« se Roma sortiva per terzo suo Re un uomo che non sapesse con le armi renderle la sua reputazione, non arebbe mai poi, o con grandissima difficultà, potuto pigliare piede, nè fare quelli effetti che ella fece. »

Anche il Montesquieu è dello stesso parere e riassume in poche frasi il capitolo del Machiavelli.

« Le règne de Numa, long et pacifique, était très propre à laisser Rome dans sa médiocrité et si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais [1] ».

Fatta questa osservazione, egli passa senz'altro al secondo momento essenziale nella storia delle origini di Roma : il regno di Tarquinio il Superbo e la sua cacciata. Ed anche qui egli segue l'opinione del Machiavelli. La segue, quando giudica che il celebre affronto fatto a Lucrezia non fu se non l'occasione immediata della cacciata dei re, ma che la ragione vera e propria è che il popolo romano non poteva sopportar la tirannia di Tarquinio che aveva reso assoluto il potere monarchico [2]: la segue ancora

1. *Considérations*, c. I.

. *Discorsi*, lib. III, cap. V

Non fu, adunque, costui (Tarquinio) cacciato per aver Sesto suo figliolo stuprata Lucrezia, ma per aver rotte le leggi del regno e governatolo tirannicamente; avendo tolto al senato ogni autorità, e ridottola a sè proprio; e quelle faccende che nei luoghi pubblici con satisfatione del Senato romano si face-

Considérations, cap. I

Tarquin prit la couronne sans être élu ni par le Sénat, ni par le peuple. Le pouvoir devenait héréditaire, il le rendit absolu...

...Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva.

quando giudica che per la seconda volta si decise allora dell'avvenire di Roma, poichè egli crede con Machiavelli (l'abbiamo anche visto più su) che l'ingrandimento e la potenza di Roma sono intimamente collegati alle sue libere istituzioni che minacciavano di perire per sempre sotto la monarchia divenuta assoluta e tirannica[1].



Cacciati i re, fu istituita la repubblica coi due consoli, annuali. Mentre il Machiavelli si dilunga intorno a questo fatto capitale, poichè a lui importa analizzare il meccanismo politico della repubblica e pesare il valore di ogni istituzione repubblicana per trarne un insegnamento, il Montesquieu invece, nella sua rapida sintesi preoccupato sopratutto di collegare logicamente i fatti fra di loro e di accennare senza insistere troppo alle cause principali dei

vano, le ridusse a fare nel palazzo suo con carico ed invidia sua; talchè in breve tempo egli spogliò Roma di tutta quella libertà ch'ella aveva sotto gli altri re mantenuta... e se lo accidente di Lucrezia non fusse venuto, come prima ne fosse nato un altro, arebbe partorito il medesimo effetto.

1. *Discorsi*, lib. I, cap. XVII

Io giudico che gli era necessario o che i re si estinguessino in Roma, o che Roma in brevissimo tempo divenisse debole, e di nessun valore.

Considérations, cap. I

Il devoit arriver de deux choses l'une, ou que Rome changerait son gouvernement ; ou qu'elle resterait une pauvre et petite monarchie.

fatti stessi, si limita a notare che la creazione di due consoli annuali diede un nuovo impulso all'ardore guerresco dei romani.

Poichè, egli dice,

« Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres passions et l'oisiveté même, succèdent: mais, la République ayant des chefs qui changeaient tous les ans et qui cherchaient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avait pas un moment de perdu pour l'ambition [1] ».

E vede giustamente nell'istituzione del trionfo concesso ai consoli vincitori la causa della impetuosità e della relativa brevità delle guerre romane : infatti i consoli

« ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême : on allait droit à l'ennemi, et la force décidait d'abord [2] ».

Anche questa osservazione pare gli sia stata suggerita dal Machiavelli che nel desiderio del trionfo aveva trovato la causa della brevità delle guerre romane, malgrado che dopo l'assedio di Veio si fosse introdotta l'abitudine di pagare i soldati, cosa che avrebbe potuto causare una tendenza a prolungare le campagne guerresche. Ma ciò non accadde appunto perchè

« nel primo ordine gli tenne, circa il fare le guerre brevi, oltre il loro naturale uso, l'ambizione dei consoli ; i quali avendo a stare un anno, e di quello anno sei mesi alle stanze, volevano finire la guerra per trionfare [3] ».

1. *Considérations*, cap. I.
2. *Considérations*, cap. I
3. *Discorsi*, lib. II, cap. VI

Se il Montesquieu non si occupa lungamente e dettagliatamente delle istituzioni repubblicane, parla invece abbastanza distesamente delle divisioni fra i patrizi ei plebei, intorno a cui s'aggira tutta la storia interna di Roma repubblicana.

Non è il caso di notare in questa breve storia delle lotte che condussero la repubblica, dapprima aristocratica, sempre più avanti sulla via della democrazia, somiglianze col Machiavelli che certo sono dovute alle fonti classiche comuni ai due autori.

Ciò che importa invece di notare è che il Montesquieu è qui pienamente d'accordo col Machiavelli nella funzione che egli assegna nella storia romana a quelle lotte e a quelle divisioni.

Lungi dal trovare, come altri storici, che i dissensi continui tra le classi sociali abbiano nociuto alla grandezza e al prestigio di Roma, egli crede fermamente che furono esse anzi una delle principali cause di quella grandezza e di quel prestigio.

Fin che i tumulti popolari si contennero entro certi limiti che impedivano loro di diventare vere e proprie guerre civili, furono una conseguenza naturale dello spirito libero e ardito di tutte le classi sociali, anche del popolo; erano quindi una conseguenza di ciò che era la forza stessa di Roma. Per Montesquieu quindi lo spettacolo di quelle continue competizioni dove ciascuna classe difendeva aspramente i propri diritti e cercava di acquistarne dei nuovi erano uno spettacolo di forza, di fierezza, quelle lotte erano una palestra dove si esercitavano e si mantenevano le forze morali del popolo, ove tutte le classi s'agguerrivano, erano quindi una garanzia di libertà, di quella libertà che, l'abbiam veduto più sopra, era collegata intimamente allo scopo supremo di Roma; l'ampliar della sua potenza. Erano dunque, per la repubblica, un bene.

Questo pensava Montesquieu, e non a torto, e si opponeva in ciò alla tradizione degli storici che in quelle divisioni avevan sempre visto un male per la repubblica romana.

Sempre ? No. Già il Machiavelli s'era opposto a quella tradizione, già il Machiavelli aveva assegnato alle lotte fra patrizi e plebei quella stessa benefica funzione che loro assegnava il Montesquieu. Mi si permetta anche qui di mettere a fronte i testi dei due autori : si vedrà che è innegabile l'azione dell'uno sull'altro.

Discorsi, lib. cap. IV

Che la disunione della Plebe e del Senato fece libera e poente quella repubblica.

Io non voglio mancare di discorrere sopra questi tumulti che furono in Roma dalla morte dei Tarquini alla creazione dei Tribuni ; e di poi alcune cose contro la oppinione di molti che dicono, Roma esser stata una repubblica tumultuaria, e piena di tanta confusione, che se la buona fortuna e la virtù militare non avesse supplito a'loro diffetti, sarebbe stata inferiore ad ogni altra republica... Io dico che coloro che dannano i tumulti intra i Nobili e la Plebe, mi pare che biasimino *quelle cose che furono prima cagione di tenere libera Roma*, e che considerino di più a'romori ed alle

Considération, cap. IX

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander dans un état libre des gens hardis dans la guerre, et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles, et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état

grida che di tali tumulti nascevano, che a' buoni effetti che quelli partorivano, e che non considerino come ei sono in ogni repubblica duoi umori diversi, quello del popolo e quello de' grandi, e come tutte le leggi che si fanno in favore della libertà, nascono dalla disunione loro, come facilmente si può vedere esser seguito in Roma...

Nè si può chiamare in alcun modo, con ragione, una republica inordinata dove siano tanti esempi di virtù, perchè li buoni esempi nascono dalla buona educazione, la buona educazione dalle buone leggi; e le buone leggi da quelli tumulti che molti inconsideratamente dannano, perchè chi esaminerà bene il fine di essi, non troverà ch'eglino abbino partorito alcuno esilio o violenza in disfavore del comune bene, ma leggi ed ordini in benefizio della publica libertà[1].

qui se donne le nom de *république*, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle *union* dans un corps politique, est une chose très équivoque; la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble, c'est à dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

1. Nel cap. xi, il Montesquieu fa giustamente osservare che anche le vere e proprie guerre civili, possono a volte concorrere a render forte e bene armato lo stato e lo rendono temibile all'estero. « Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat, et lorsque

Confrontando i due testi si vede che non si tratta, come altre volte, di un'idea che, semplice spunto nel Machiavelli, è completata dal Montesquieu. L'opinione del fiorentino è esposta molto nettamente e corredata di ampie dimostrazioni; il Montesquieu che di quel fenomeno politico, faceva lo stesso giudizio, non ebbe che da riferire tale e quale il pensiero del Machiavelli.



In una nazione il cui scopo era « l'ampliare » l' « agrandissement », l'arte militare e l'ordinamento degli eserciti dovevano avere una grande importanza. E' naturale quindi che tanto il Machiavelli che il Montesquieu ne facciano oggetto del loro studio.

par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang... » Qui abbiamo quasi una anticipata descrizione dello Stato della Francia all'epoca della rivoluzione e dell'epopea napoleonica. L'utilità delle agitazioni popolari egli ricorda anche nell'*Esprit des Lois* (lib. II, cap. II). « La brigue est dangereuse dans un sénat, elle est dangereuse dans un corps de nobles; elle ne l'est pas dans le peuple, dont la nature est d'agir par passion. Dans les états où il n'a point de part au gouvernement, il s'échauffera pour un acteur comme il auroit fait pour les affaires. Le malheur d'une république c'est lorsqu'il n'y a plus de brigues, et cela arrive lorsqu'on a corrompu le peuple à prix d'argent: il devient de sang-froid, il s'affectionne à l'argent, mais il ne s'affectionne plus aux affaires: sans souci du gouvernement et ce qu'on y propose; il attend tranquillement son salaire. » Vedi anche *Esprit des Lois*, lib. XI, cap. XIII. Questa del benefico effetto delle agitazioni politiche nel popolo è dunque un'idea ben radicata nel Montesquieu e che torna spesso nelle sue argomentazioni.

E' noto quanto al Machiavelli stessero a cuore le cose guerresche e come tutta la sua vita egli se ne sia occupato teoricamente e praticamente. Si sa che *l'Arte della Guerra* è considerato il primo libro classico moderno di arte militare; si sa quante cure il segretario della repubblica fiorentina abbia speso intorno alla creazione delle milizie nazionali.

Egli aveva intorno agli eserciti ed alla guerra alcuni concetti ben definiti che cercò di dimostrare nelle sue opere e di attuare nella pratica. La base di un esercito su cui lo Stato possa contare deve essere il popolo armato, che combatte per l'interesse proprio; si deve dunque dare il bando alle milizie mercenarie. Se il popolo è la base dell'esercito, conseguenza naturale sarà che la fanteria ne è la parte di gran lunga più importante. In un esercito così formato è necessario istituire una disciplina di ferro.

Tali concetti egli aveva tratto (occorre ricordarlo?) dalla *esperienza delle cose presenti* e, sopratutto, *dallo studio delle antiche*: dallo studio degli ordinamenti militari presso i Romani. L'esercito romano infatti corrisponde in tutto e per tutto a quell'ideale di esercito che il Machiavelli persegue.

Il Montesquieu è ben lungi dall' avere quella conoscenza di cose militari che aveva il suo predecessore; di tanto gli è superiore nella cultura giuridica, altrettanto gli è inferiore nella guerresca.

Egli tuttavia è conscio dell'importanza che nel complesso delle istituzioni romane bisogna attribuire agli ordinamenti militari e vi dedica un breve capitolo: il secondo.

In esso il Montesquieu vi fa una rapida esposizione del modo con cui era ordinato l'esercito romano e delle regole che vi avevano vigore. Le notizie sono naturalmente tratte

dalle fonti antiche, specialmente da Vegezio. Ma dalla scelta che egli fa di tali notizie, dal modo con cui le espone e mette in evidenza questa piuttosto che quella, dalle osservazioni infine che egli vi aggiunge è chiaro che anche in questo argomento egli ha subito, coscientemente o incoscientemente, l'influsso del Machiavelli.

Benchè, trattandosi dell' esercito romano, non sia il caso di parlare di milizie mercenarie, pure da parecchi passi si può capire quanto il Montesquieu ritenesse militarmente superiore un esercito che combatte per interessi propri e che è mosso da proprii ideali ad uno privo di interessi profondi e di veri ideali[1].

Il Montesquieu segue il Machiavelli, quando trae dalle fonti storiche e mette in evidenza tutte quelle notizie atte a dimostrare che la forza e la resistenza fisica, che permisero alle legioni romane di compiere quei prodigi che ancora ammiriamo, erano la conseguenza dei continui e straordinari esercizi a cui i soldati venivano sottoposti allo scopo

1. « Parmi nous, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étaient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvait guère s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains. » (*Considérations*, cap. II.)

« Or, ces sortes de gens n'étaient guère propres à la guerre : ils étaient lâches et déjà corrompus par le luxe des villes et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avaient point proprement de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie partout, ils avaient peu à perdre ou à conserver. » (*Considérations*, cap. III.)

Si possono avvicinare tali opinioni a quella espressa dal Machiavelli in varii luoghi : per es. il cap. XLIII del lib. I, dei *Discorsi*, intitolato : « Quelli che combattono per la gloria propria sono buoni e fedeli soldati. »

di renderli più robusti e più forti della media comune degli altri uomini [1].

Così pure si deve riconoscere una reminiscenza dell' *Arte della Guerra* là dove il Montesquieu nota che la caratteristica degli eserciti romani è di esser poco numerosi:

Considérations, cap. II

Comme leurs armées n'étaient pas nombreuses, il était aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvait mieux les connaître, et voyait plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

Arte della Guerra, lib. VI

... Ed aiuta a notare, che i Romani ed i Greci hanno fatto la guerra con i pochi, affortificati dall'ordine e dall'arte...

1. *Considérations*, cap. II

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes, c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentait leur force

. . . .

ils prenaient dans leurs exercices des épées, des javelots, des flèches, d'une pesanteur double des armes ordinaires. . . . . .
Il y avoit dans la Ville un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'était le champ de Mars). Après le travail, ils se jetaient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager et nettoyer la poussière et la sueur.

Dell'arte della guerra, lib. II

..... Volevano pertanto gli antichi che i loro cittadini si esercitassero in ogni bellica azione, e facevano loro trarre contro a quel palo dardi più gravi che i veri..... farli affaticare sotto armi più gravi che le ordinarie..... I Romani non per altro avevano ordinato che i giovani si esercitassero in Campo Marzio, se non perchè avendo propinquo il Tevere, potessero affaticati nell'esercizio di terra ristorarsi nell'acqua, e parte nel nuotare esercitarsi.

Tali notizie, ripeto, sono tratte da Vegezio, ma ciò che importa notare è la coincidenza della scelta e l'importanza che è loro data.

E notiamo ancora un altro rapporto fra il pensiero de' nostri due autori intorno a questo argomento (per non attenerci che ai casi in cui l'affermazione si può rigorosamente provare col confronto dei testi) nell' importanza che ambedue attribuivano alla disciplina neil' esercito romano, come fattore principale della vittoria anche contro nemici in numero di gran lunga superiore.

Arte della Guerra, VI

... In Grecia ed in Italia non essendo il furore naturale, nè la naturale riverenza verso i loro re, è stato necessario voltarsi alla disciplina, la quale è di tanta forza, ch'ella ha fatto che i pochi hanno potuto vincere il furore e la naturale ostinazione degli assai.

Considérations, cap. II

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il était difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

E il *nombre* e l'*ardeur* dei nemici, contrapposti alla forza vincitrice della disciplina mi pare un'eco di ciò che dice il Machiavelli alcune linee prima del passo citato or ora, quando alla forza vincitrice della disciplina dei Greci e dei Romani contrappone la *moltitudine,* caratteristica degli eserciti dei popoli orientali, e il *furor naturale,* caratteristica dei popoli occidentali, di cui pure i disciplinati romani riuscirono vincitori.

Il Machiavelli dimostra compiutamente nel cap. XVIII

del libro II dei Discorsi, fondandosi sugli esempi dei romani

« come per l'autorità dei Romani e per lo esempio della antica milizia, si debba stimare più la fanterie che i cavagli ».

E' questo uno de' principii fondamentali dell'arte guerresca per il Machiavelli : egli vi insiste e vi si appassiona e non è chi non sappia che l'avvenire gli dette ampiamente ragione.

Alla sua opinione corrisponde quella del Montesquieu[1] il quale dopo aver notato che

« la cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains »

aggiunge che

« quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie ».

Pare a lui che

« plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie, et moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie ».

E ciò che ravvicina anche più l'opinione dei due autori si è che tanto nell'uno che nell'altro l'istituzione della fanteria va unita ad una salda disciplina che le dà la superiorità sopra la tumultuosa e disordinata cavalleria[2].

1. *Considérations*, cap. XVIII.

2. « ...., puossi insegnarli (all'uomo a piedi) servare l'ordine, e turbato che fusse, come e' l'abbia a riassumere ; ai cavalli è difficile fare servare l'ordine, ed impossibile, turbati che sono, riordinargli » (*Discorsi*. l. II, cap. XVIII) ; « ..... c'est que sans la discipline, l'infanterie, pesante ou légère n'est rien..... la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus longtemps, mais il faut de la discipline..... » *Considérations*, cap. XVIII.

Finalmente possiamo osservare, intorno a questo argomento, che assai probabilmente il Montesquieu aveva imparato dal Machiavelli a tenere in poco conto le fortezze in uno stato libero e che fonda la sua forza su milizie proprie.

Il Machiavelli, esperto in tal materia, vi dedica un lunghissimo capitolo intitolato :

« Le fortezze generalmente sono molto più dannose che utili [1]. »

In esso analizza minutamente tutti i vari casi per concludere infine che

« per tenere la patria propria la fortezza è dannosa, e per tenere le terre che si acquistano, le fortezze sono inutili ».

E, naturalmente, cita l'autorità dei Romani che

« nelle terre che volevano tenere con violenza smuravano e non muravano ».

Non mi pare infondato il ritenere che a quel lunghissimo e importante capitolo pensasse il Montesquieu quando scrive che

« d'abord les Romains n'avaient point de places : ils mettaient toute leur confiance dans leurs armées..... mais lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées..... la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier, et alors on eut plus de places, et moins de forces ; plus de retraites, et moins de sûreté [2] ».

E nella mia opinione mi conforta un frammento del Mon-

1. *Discorsi*, l. II, cap. XXIV.
2. *Considérations*, cap. XX.

tesquieu, pubblicato recentemente[1], in cui, trattando della maggiore o minore utilità delle fortezze, dice:

« quand je parle ainsi des forteresses, je ne parle pas d'un petit tyran qui, maître d'une ville y bâtit une forteresse, qui le rend plus cruel encore ».

Les petits tyrans cruels non possono essere che i signorotti italiani di cui parla a lungo il Machiavelli nel citato capitolo.



Se per studiare le cause della grandezza romana, importa studiare gli ordinamenti militari, non meno importante è l'esaminare come Roma potesse avere fin da principio una tal base di potenza militare, indispensabile alla sua ragion d'essere: « ampliare », « l'agrandissement ». Il Montesquieu ne scorge la ragione nella ripartizione uguale della terra, per cui si aveva un popolo di lavoratori liberi, ugualmente e fortemente interessati a combattere per difendere la patria, cioè le proprie terre, e a conquistarne delle altre. Egli confronta gli stati del tempo suo, con la Roma dei primi tempi e trova che questa poteva metter su piede di guerra un esercito relativamente molto superiore in quantità e in qualità a quelle. La ragione è appunto che

« les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres: cela seul faisait un peuple puissant, c'est-à-dire une société bien réglée, cela faisait une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie[2] ».

1. Montesquieu. *Pensées et fragments inédits*. Bordeaux, 1899, vol. I, p. 131.
2. *Considérations*, cap. III.

Tale concetto è intimamente collegato a quello di cui abbiamo trattato nel capitolo precedente, che cioè virtù e repubblica vanno sempre uniti, come vanno uniti corruzione e principato : è intimamente collegato, ripeto, perchè abbiam dimostrato che la virtù si basa sopra un certo amore dell'uguaglianza.

Abbiam visto che nel Machiavelli si trova in germe quel principio generale : è naturale quindi che si trovi anche questa applicazione del principio al caso particolare della repubblica romana. Egli non ne parla di proposito, ma si può dire che questo concetto è diffuso, da un capo all'altro dei Discorsi ; appare, per esempio, là dove egli dice che, perchè una repubblica sia atta « ad ampliare » è necessario ordinarla come Roma, cioè con gran numero di uomini armati ; che per avere gran numero di armati è necessario dare alla plebe « forza ed augumento[1] », occorre cioè un insieme di vita libera ; che per avere questo occorre uguaglianza fra i cittadini, perchè la poca attitudine alla vita libera, nasce da una inegualità che è in quella città[2].

Occorre però aggiungere che se tale concetto vago di eguaglianza, base della potenza Romana, è diffuso in tutta l'opera del Machiavelli, non vi è però espresso nella forma precisa ed esatta che troviamo nel Montesquieu.

Nel primo si tratta di eguaglianza vaga che può essere tanto dei diritti civili e politici come delle fortune ; nel secondo invece è proprio la ripartizione uguale delle terre su cui poggia tutta la potenza romana.

Nel Montesquieu c'è la tendenza a spiegare i fenomeni politici coi fenomeni sociali. Il Machiavelli invece è un puro

1. *Discorsi*, l. I, cap. II.
2. *Discorsi*, l. I, cap. XVII.

politico e i fenomeni sociali per lui restano indeterminati e privi di interesse.



Chiarite le cause per cui Roma dispose fin da principio di una potenza militare considerevole, era necessario mettere in luce come Roma potesse continuamente aumentarla e come essa si comportasse coi popoli vinti e sottomessi : le due questioni, lo si vedrà, sono collegate nei nostri autori.

Che Roma, piccolo Stato di poche migliaia di chilometri quadrati, potesse a poco a poco vincere e tenere sottomessi alla propria volontà tutti i popoli d'Italia e poi tutti quelli del mondo conosciuto, è un fatto cosi mirabile che ha sempre riempito di ammirazione e di stupore gli storici. Il Machiavelli e il Montesquieu, per cui la funzione stessa di Roma è di ampliare la propria potenza, non poterono non por mente a quel fenomeno e cercar di spiegarlo.

Il Machiavelli se ne occupa principalmente nel cap. IV del libro II, intitolato

« Le Repubbliche hanno tenuti tre modi circa lo ampliare » ;

il Montesquieu ne tratta un po' qua un po' là, ma soprattutto nel capitolo sesto, intitolato

« De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples ».

I tre modi che, secondo il Machiavelli, le repubbliche tennero per ampliare sono : 1° Il formare delle confederazioni con parità di diritti ; 2° Il concedere ai popoli sottomessi una parte de' propri diritti, ma non tanto che il po-

polo vincitore non sia sempre in grado di dettar legge; 3° Mantenere i vinti nello stato di completa sudditanza.

Di questi tre modi i Romani, è l'opinione del Machiavelli, tennero il secondo, e fu questa la ragione per cui poterono conquistare il mondo intero. Della stessa opinione è il Montesquieu: vediamo di provarlo coi testi alla mano.

Quando il Montesquieu spiega come i Romani potessero armare così gran numero di uomini, facendo notare che essi

« n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs » quindi « ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis : et plus ils eurent de peine à les convaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république [1] », e che « on se servait des alliés pour faire la guerre à un ennemi [2] »

non si scosta dal pensiero del Machiavelli che aveva affermato che i Romani « circa lo ampliare » avevano tenuto il secondo dei tre modi che egli enumera, cioè

« farsi compagni, non tanto però che non ti rimanga il grado del comandare, la sedia dell'imperio ed il titolo dell'imprese [3] »

in altre parole, incorporarli nella repubblica e servirsene per le imprese future. Il Montesquieu entra in maggiori dettagli e segue Roma in quel suo abile e quasi invisible modo di trarre nella rete tutti i popoli che la circondavano:

« Il fallait attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, commes libres et comme alliées, avant de leur com-

1. *Considérations*, cap. IV.
2. *Considérations*, cap, VI.
3. *Discorsi*, l. II, cap. IV.

mander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine. Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins après la victoire du Lac Régille : il fut un des principaux fondement de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire. C'était une manière lente de conquérir. On vainquait un peuple, et on se contentait de l'affaiblir, on lui imposait des conditions qui le minaient insensiblement ; s'il se relevait, on l'abaissait encore davantage, et il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion [1]. »

Orbene, il Machiavelli aveva espresso lo stesso concetto e in termini tali che fan supporre lo stesso svolgimento di pensiero nei due autori.

« E perchè la (Roma) è stata sola a vivere così, è stata ancora sola a diventare tanto potente : perchè avendosi ella fatti molti compagni per tutta Italia, i quali in di molte cose con eguali leggi vivevano seco (sono les *nations alliées* del Montesquieu) ; e dall'altro canto, come di sopra è detto, sendosi riservato sempre la sedia dell'imperio ed il titolo del comandare (dice il Montesquieu che « dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir était dans la main des vassaux ; le droit seulement dans la main du prince ; *c'était tout le contraire chez les Romains* [2] »). questi suoi compagni venivano, che non se ne avvedevano, con le fatiche e con il sangue loro a soggiogar sè stessi (cioè, *à se perdre peu à peu dans la république romaine*). Perchè, come cominciarono a uscire con gli eserciti d'Italia (i vinti erano *des instruments pour des triomphes futurs*)... Di modo che quelli compagni di Roma che erano in Italia, si trovarono in un tratto cinti di sudditi romani, ed oppressi da una grossissima città com'era Roma (cioè *il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion*). »

1. *Considérations*. cap. VI.
2. *Considérations*, cap. VI.

Si potrebbe continuare ancora questo minuto raffronto di testi, ma mi par che basti ciò che si è detto a provare che il Machiavelli e il Montesquieu consideravano dallo stesso punto di vista e spiegavan con le stesse cause il meraviglioso progredire della potenza romana.

Così pure, il Machiavelli guida il Montesquieu a scorgere quali sono gli effetti sorprendenti della politica e dell'azione militare dei romani. Egli nota come, una volta acquistato il primato e il prestigio militare, questo stesso prestigio, incutendo paura negli avversari era un elemento di superiorità e di vittoria.

Discorsi, lib. II, cap. I	*Considérations*, cap. VI
... perchè gli è cosa certissima, che come un principe e un popolo viene in tanta riputazione, che ciascuno principe e popolo vicino abbia di per sè paura ad assaltarlo, e ne tema, sempre interverrà che ciascuno di essi mai lo assalterà, se non necessitato...	Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides...

Da ciò ne veniva un enorme vantaggio: quello di poter scegliere il momento e l'occasione della guerra.

... in modo ch'è sarà quasi come nella elezione di quel potente, far guerra con quale di quelli suoi vicini gli parrà.	... Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenait.

In parecchi altri casi ancora si potrebbero notare fra i

nostri due autori identità di opinioni e di osservazioni intorno alla condotta e alla politica militare dei Romani. Ma trattandosi di osservazioni che possono essere state facilmente suggerite ad ambedue dai fatti stessi, nella loro evidenza [1], preferisco non tenerne conto.

Per la stessa ragione non voglio insistere sopra l'ammirazione comune che i nostri due hanno per la costanza e il coraggio dei Romani e sopra il valore che a queste virtù attribuiscono come elementi di vittoria, benchè in alcun casi si possano stabilire rapporti fra i due testi, come, per esempio, in questo:

Considérations, cap. IV

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tesin, de Trèbie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix... le Sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée..., faire la guerre en Sicile...

Discorsi, lib. III, cap. XXXI

... perchè per quella rotta (Canne), ancora che gravissima... non invilirono mai; e mandarono fuori eserciti, non volleno riscattare i loro prigionieri contra agli ordini loro; non mandarono ad Annibale o a Cartagine a chiedere pace, ma lasciate stare tutte queste cose abiette indietro, pensarono sempre alla guerra.

1. Per esempio là ove ambedue notano come facilmente il Senato dopo una pace dannosa, fatta da un console per salvare l'esercito, si rifiutava di ratificarla, e in tal modo, non osservando le promesse del console, approfittava della pace e continuava la guerra. Vedi *Discorsi*, l. III, cap. XLII e *Considérations*, cap. VI.

Così pure, là ove sì il Machiavelli che il Montesquieu notano che le guerre non impoverivano i Romani, anzi li arricchivano, perchè a un console non pareva di trionfare se non portava in patria una gran quantità d'oro e d'argento. Vedi *Discorsi*, l. II, cap. VI e *Considérations*, cap. VI.

Passiamo ora a cosa più importante.

***

Fra le cause che il Montesquieu assegna alla decadenza della repubblica romana ve n'è una a cui egli attribuisce grande importanza, la prolungazione dei consolati, derivata dalla necessità di mantenere alla testa degli eserciti lo stesso capitano quando le imprese cominciarono a farsi lontane e lunghe; per tal mezzo gli eserciti si abituarono ad obbedire non più alla repubblica, ma al loro capitano e furon possibili le guerre civili che a poco a poco ridussero Roma nella servitù.

Il Machiavelli, come è noto, non giunge con la sua trattazione fino alla decadenza della repubblica: pure egli indica già chiaramente quale causa della perdita della libertà « la prolungazione degli imperi » e le attribuisce la massima importanza. Basta avvicinare i due testi per accorgersi che l'uno ha certo influito sull'altro:

Discorsi, lib. III, cap. XXIV

La prolungazione degli imperi fece serva Roma.

Se si considera bene il procedere della Republica Romana, si vedrà due cose essere state cagione della resoluzione si quella republica, l'una..., l'altra la prolungazione degli imperi...

Perchè quanto più i Romani si discostarono con le armi, tanto più pareva loro tale pro-

Considérations, cap. IX

... Le Sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir. Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyen, et les généraux, qui disposèrent des ar-

rogazione necessaria, e più l'usarono. La qual cosa fece due inconvenienti: l'uno che meno numero di uomini si esercitarono negli imperi, e si venne per questo a ristringere la reputazione in pochi: l'altro che stando un cittadino assai tempo comandatore di un esercito, se lo guadagnava, e facevaselo partigiano, perchè quello esercito col tempo dimenticava il Senato, riconosceva quello capo. Per questo Silla e Mario poterono trovare soldati che contro al bene pubblico gli seguitassino, per questo Cesare potette occupare la patria.

mées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée, dans une province, était son général ou son ennemi.

Altre cause della decadenza romana (comuni nei due autori) si potrebbero trovare; e specialmente ci si potrebbe diffondere intorno alla corruzione derivata dall'aumentare delle fortune private. Parecchie volte, sì l'uno che l'altro celebran la primitiva povertà romana come fonte di forza e la cresciuta ricchezza come causa di debolezza: ma questo della corruzione è tema così comune negli storici tutti che facilmente le stesse osservazioni possono essere state fatte dal Montesquieu e dal Machiavelli, senza che di necessità esistano veri e propri rapporti fra i due testi, se non quello di una stretta affinità di pensiero.



Dai raffronti che abbiamo fatto fra le idee espresse dai

nostri due autori intorno ai Romani, risulta che essi professavano presso a poco la stessa opinione intorno a molti argomenti concernenti le cause della grandezza della repubblica romana. E' naturale quindi che si l'uno che l'altro cerchi volontìeri di negare al caso, alla fortuna il merito di aver contribuito a quella grandezza, per attribuirlo invece tutto alle qualità e agli ordinamenti dei Romani stessi. Di qui deriva l'affermazione, comune a tutti e due, che non fu la fortuna la causa della grandezza romana [1].

Il Machiavelli ammette a più riprese, e specialmente nel cap. xxv del Principe, che la fortuna possa contribuire in parte alle vicende dei popoli e dei principi ; ma cerca sempre di attribuirle la minor parte e, fin che può, vuol che il successo e l'insuccesso vengan spiegati col merito e col demerito degli uomini :

« ... iudico potere esser vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che etiam lei ne lasci governare l'altra metà, o presso, a noi. »

Ma, quando si tratta de' Romani, egli nega assolutamente ogni azione alla fortuna, e afferma che la potenza di Roma è dovuta agli ordinamenti romani. Egli ne è così convinto che dedica a ciò un suo capitolo intitolato

« quale fu più cagione dello imperio che acquistarono i Romani, o la virtù, o la fortuna [2] »,

in cui dopo aver notato che

« molti hanno avuta opinione, intra i quali è Plutarco, grandis-

1. Cfr. a questo proposito anche il Bossuet (*Discours sur l'histoire universelle*, terza parte, cap. vi).

2. *Discorsi*, l. II, cap. i.

simo scrittore, che 'l popolo romano nello acquistare lo imperio fusse più favorito dalla fortuna che dalla virtù, »

sostiene che ciò non è conforme a verità,

« perchè, se non si è trovato mai republica che abbi fatto i progressi che Roma, è noto che non si è trovata mai republica che sia stata ordinata a potere acquistare come Roma ».

E si dilunga parecchie pagine in tale dimostrazione.

Il Montesquieu accetta tale opinione e l'allarga a principio generale, affermando che

« ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre [1] ».

Il principio generale nel Montesquieu si allarga anche di più e prende forma di una vera e propria teoria, che abbraccia uno de' più importanti problemi della filosofia della storia :

« Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidents sont soumis à ces causes, et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr par une seule bataille ».

Il pensiero che il Montesquieu esprime qui in una formula così lucida ed evidente noi lo indoviniamo confusamente nel capitolo citato dal Machiavelli ; ma in questo il concetto

1. *Considérations*, cap. XVIII.

non riesce a districarsi fuori dalle osservazioni di indole pratica, in quello invece si completa, acquista tutto il suo sviluppo logico, si afferma, e viene formulato con tal chiarezza ed efficacia che veramente porta lo stampo del suo autore, e non può più venir staccato da lui.

Da questa verità d'indole generale che il Montesquieu ha stabilito nelle *Considérations* egli passa nell' *Esprit des Lois* alla sua teoria delle leggi

« dans le rapport qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit général, les mœurs, et les manières d'une nation [1] ».

Il principio già formulato nelle *Considérations* acquista così importanza grandissima, poichè con esso il Montesquieu trova la spiegazione di molte leggi e vuole che ad esso ponga sempre mente il legislatore [2]. Ed ecco come esso principio s'allarga ancora in questa sua nuova forma :

« plusieurs choses gouvernent les hommes : le climat, la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières ; d'où il se forme un esprit général qui en résulte. A mesure que, dans chaque nation, une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cèdent d'autant. La nature et le climat dominent presque seuls sur les sauvages, les manières gouvernent les Chinois ; les lois

1. Libro XIX.

2. Per il Flint (*La philosophie de l'histoire en France*, trad. Carrau, Paris, 1878, p. 64), questo principio : « à savoir que le cours de l'histoire est dans son ensemble déterminé par des causes générales, par de larges et durables tendances, par de grands et profonds courants, tandis que les événements isolés, les motifs et les actions particulières, tout ce qui est accidentel, isolé, individuel, n'exercent sur lui qu'une influence faible, secondaire, et subordonnée » è un principio « dont l'événement fait époque dans la science ».

tyrannissent le Japon, les mœurs donnaient autrefois le ton dans Lacédémone ; *les maximes du gouvernement et les mœurs anciennes* le donnaient dans Rome[1].

Dopo aver fatto tanto cammino quest' ultima frase ci riconduce al Machiavelli. Questi infatti non ha percorso il brillante cammino che ha compiuto il Montesquieu, ma tutti i suoi Discorsi sono la dimostrazione che « les maximes du gouvernement » et « les mœurs anciennes » sono stati i due supremi regolatori della potenza romana.

« Perchè la virtù degli eserciti (che era una conseguenza *des mœurs anciennes,* e in questo stesso capitolo l'abbiamo dimostrato) gli feciono acquistare l'imperio ; e l'ordine del procedere e il modo suo proprio, e trovato dal suo primo legislatore *(les maximes du gouvernement)* gli fece mantenere l'acquisto, come di sotto largamente in più discorsi si narrerà. »

E infatti gran parte dei Discorsi sono a ciò dedicati.

Il Machiavelli adunque non generalizza e non costruisce sistemi, ma in lui c' è già la base solida da cui è partito il Montesquieu (e mi pare d'averlo dimostrato coi testi alla mano) per arrivare alle sue generalizzazioni e ai suoi sistemi.

E' un bell' esempio del cammino che può fare un' idea passando dall' uno all' altro pensatore.

1. *Esprit des Lois,* l. XIX, cap. IV.

CAPITOLO V

L' « ANTIMACHIAVELLISMO » DEL MONTESQUIEU

Critica del Montesquieu al Machiavelli. — Avversione al despotismo. — Tradizione dell' « antimachiavellismo » in Francia. Machiavellismo, sinonimo di despotismo e di antipatriottismo. Gentillet, Bodin, Federico II, Voltaire. — Per il Montesquieu non c'è differenza tra morale pubblica e privata. — La fede e la parola del principe. — L'Umanitarismo e la solidarietà umana — La superstizione come mezzo di governo. — Abbozzo di un'opera intitolata *Les Princes*. — Scopo di tale opera : l'interesse de' sudditi. — Il contenuto dell'opera in relazione colle massime del Machiavelli : il principe e la morale, i confini dell'autorità del sovrano; la clemenza, la giustizia, i principi « politici » e i « conquistatori », l'astuzia e la forza; gli opuscoli *De la politique* e l' *Éloge de la sincérité*. Conclusione.

Nei capitoli precedenti abbiamo cercato di analizzare quali sono, nell' opera del Montesquieu, gli effetti, diremo, positivi prodotti dall' influsso del pensiero del Machiavelli. Ora invece ci bisogna esaminare l' altro lato della questione : gli effetti negativi. Poichè non è dubbio che se il Montesquieu accolse nell' opera sua parecchi concetti derivati dal suo grande predecessore, spesso pure si oppone più o meno velatamente ad altri suoi concetti; anzi, chi ben figga

lo sguardo dentro all' opera del francese, vi scorgerà diffusa qua e là una vaga e mal dissimulata ostilità contro il fiorentino. Come spiegare questa apparente contraddizione?

Esiste fra i manoscritti del Montesquieu conservati alla Brède un frammento, recentemente pubblicato, che ci porge la chiave del problema. Si tratta di un periodo che doveva da principio chiudere il capitolo IX del libro III dell' *Esprit des Lois* e che poi l'autore preferì omettere: nel capitolo si parla del principio del governo dispotico. Ed ecco il periodo[1]:

« Mais c'est le délire de Machiavel d'avoir donné aux Princes pour le maintien de leur grandeur des principes qui ne sont nécessaires que dans le gouvernement despotique, et qui sont inutiles, dangereux et même impraticables dans le monarchique. Cela vient de ce qu'il n'en a pas bien connu la nature et les distinctions : ce qui n'est pas digne de son grand esprit. »

Abbiamo qui, ripeto, la chiave del problema. Il Machiavelli è per il Montesquieu un *grand esprit* : c' è in queste parole tutto il rispetto che egli ha per la mente del Machiavelli e tutta l' attrazione che egli prova per alcune sue concezioni. Ma c' è in questo passo anche una critica fondamentale a tutta l'opera del Machiavelli. Egli ne trova e ne denuncia il punto debole, quello che, secondo lui, ne infirma il valore complessivo : mancanza di distinzione fra monarchia e despotismo. Infine, e sopratutto, c' è qui il grido del cuore del Montesquieu, quello che doveva sgor-

1. Barckhausen. *Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède*. Bordeaux, 1904, p. 29. Dice giustamente il Barckhausen : « c'est par respect pour le génie, même quand il s'égare, que l'auteur a dû biffer la protestation généreuse qui terminait le chapitre IX du livre III. »

gargli fuori irresistibile ogniqualvolta rileggeva il Principe: la protesta contro il despotismo ed i suoi metodi.

L'avversione all' autorità assoluta, al despotismo è l'idea che regge tutta l'opera del Montesquieu, e le dà unità e significato. Per quanto egli voglia di proposito essere oggettivo (e in questo proposito abbiam veduto come abbia potuto affermarlo il Machiavelli), per quanto si sforzi di trovare le leggi della realtà quale essa è in ogni sua forma, la sua oggettività non è così grande che l'opera sua acquisti ogni suo valore da essa e da essa sola, come succede pel Machiavelli che ci riempie di stupore e di ammirazione per la freddezza con cui spesso sa maneggiare il coltello dell'anatomo senza che il minimo tremito della mano rifletta ciò che prova in quel momento l'animo dell' operatore.

Nel Montesquieu invece insieme collo sforzo di rimanere sempre oggettivo, noi sentiamo e ammiriamo le preferenze e le avversioni che non si smentiscono mai dal principio alla fine dell' opera e ne costituiscono il sapore personale, e il valore sociale. La preferenza è per il governo costituzionalmente libero, per la divisione dei poteri, l'avversione per la concentrazione dei poteri, per il potere assoluto, il despotismo. Quando egli del despotismo dice che

« tout y doit rouler sur deux ou trois idées[1],

lui il più fervente innamorato d'idee del secolo decimottavo, lui per cui le idee furono forse l'unico vero amore, sentiamo quale disprezzo egli dovesse avere per tale forma di governo; quando egli dice che nel governo dispotico

« tout se réduit à concilier le gouvernement politique et civil

1. *Esprit des Lois*, l. V, cap. XIV.

avec le gouvernement domestique, les officiers de l'État avec ceux du sérail[1] »,

lui, l'apostolo della divisione e dell'equilibrio dei poteri; quando egli afferma che[2]

« comme le principe du gouvernement despotique est la crainte, le but en est la tranquillité, mais ce n'est point une paix, c'est le silence de ces villes que l'ennemi est près d'occuper »,

lui, l'ammiratore delle continue lotte fra le classi sociali della repubblica romana; quando assegna il governo dispotico

« à des peuples timides, ignorants, abattus[3] »,

lui, il celebratore dell'ardire, della sapienza, del coraggio degli antichi romani, noi comprendiamo quanto grande sia la sua passione per la libertà, quanto grande la sua avversione per la servitù, per il despotismo.

Ora non bisogna dimenticare che, per quanto chiaroveggente, il Montesquieu non può sottrarsi interamente alla tradizione che, riguardo al Machiavelli, sta dietro di lui e lo preme intorno d'ogni parte: quella tradizione che del Machiavelli fa appunto il massimo legiferatore e sostenitore della tirannia.

Ancora sono lontani i tempi in cui prevarrà l'idea del Rousseau e poi dell'Alfieri e del Foscolo che vedono nel Machiavelli « colui che temprando lo scettro ai regnator » mostra « di che lagrime grandi e di che sangue », ancora più sono lontani i tempi in cui del Machiavelli si scorgerà

1. *Esprit des Lois*, l. V, cap. XIV.
2. *Ibidem*.
3. *Ibidem*.

finalmente l'esatta comprensione storica de' tempi suoi, la incredibile oggettività del suo metodo e si comprenderà il completo distacco che egli pone fra morale e politica.

I tempi del Montesquieu son quelli in cui facilmente si dimenticava che il segretario fiorentino aveva scritto nei Discorsi un lungo ed entusiastico capitolo [1] per dire che

« quanto sono laudabili i fondatori di una repubblica o di un regno, tanto quelli di una tirannide sono vituperabili »,

per ricordarsi solo ch'egli aveva scritto il Principe ; i tempi in cui si dimenticava ch'egli giudicò che

« tanto è più detestabile Cesare, quanto più è da biasimare quello che ha fatto, che quello che ha voluto fare è un male [2] »,

per ricordare solo ch'egli celebrò anche un altro Cesare, il Valentino ; i tempi in cui si dimenticava l'entusiastica descrizione del regno del principe buono [3], in cui si vede

« un principe sicuro in mezzo de'suoi sicuri cittadini ; ripieno di pace e di giustizia il mondo ;... il senato con la sua autorità, i magistrati con i suoi onori ; godersi i cittadini ricchi le loro ricchezze ; la nobiltà e la virtù esaltata ; ... ogni quiete ed ogni bene ; e dall'altra parte, ogni rancore, ogni licenza, corruzione e ambizione spenta ; ... i tempi aurei, dove ciascuno può tenere e difendere quella oppinione che vuole »,

per non ricordare che i consigli di durezza di crudeltà dati al Principe e tratti dall'esempio del Borgia.

Il Montesquieu non poteva sfuggire completamente al

1. Il X del lib. I dei *Discorsi*.
2. *Ibidem*.
3. *Ibidem*.

giudizio tradizionale che intorno al Machiavelli s'era formato specialmente in Francia.

Ricordiamo che la Francia è il paese degli Anti-machiavelli, il paese in cui nella seconda metà del secolo decimosesto il nome del Machiavelli e la teoria del cosidetto Machiavellismo diventarono strumento di lotta per uno de' grandi partiti in cui la Francia era divisa. I protestanti presero di mira il Machiavelli come colui che aveva fornito le teorie assolutiste a Caterina de' Medici e ad Enrico III°, come l'autore preferito dai maggiorenti della *Ligue*.

Leggasi la dedica al Duca d'Alençon dell'Anti-machiavelli di Innocenzo Gentillet[1], e si vedrà che fin d'allora il Machiavelli era odiato come colui che aveva dettato le leggi della tirannia:

« Monseigneur, estant sur le poinct d'exposer en lumière ces Discours contre Machiavel, pour descouvrir aux gens d'entendement de notre nation Françoise la source et les autheurs de la tyrannie qui est exercée en France... mon but est seulement de monstrer que Nicolas Machiavel Florentin.... n'a rien entendu, ou peu, en ceste science politique dont nous parlons, et qu'il a pris des maximes toutes meschantes, et basty sur icelles non une science politique, mais tyrannique... auquel but j'ay esperance (Dieu aidant) de parvenir à si bon vent et si pleines voiles, que tous ceux qui liront mes escrits, en feront bon jugement, et conoistront que Machiavel a esté du tout ignorant en ceste science, et que son but n'a tendu et ne tend par ses escrits qu'à former une vraie tyrannie. »

Si continui la lettura di tale libello e si vedrà che nei

1. Innocent Gentillet. *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un Royaume ou autre Principauté... contre Nicolas Machiavel Florentin*, 1576.

Machiavellisti si scorgevano non solo i sostenitori della tirannia, ma anche i promotori di una politica straniera, importata in Francia da stranieri e (dimenticando volentieri Luigi XI°) contraria alla buona tradizione nazionale. Di modo che *machiavellismo* era diventato anche sinonimo di *antipatriottismo* e *machiavellista* di *antipatriotta*. C'è tutto un capitolo intitolato :

« Depuis quel temps et pourquoi Machiavel est reçu en France. »

Il suo ingresso trionfale in Francia segue alla morte di Enrico II...

« ... car de son règne et auparavant on s'estoit tousiours gouverné à la Françoise, c'est à dire en suyvant les traces et enseignements de nos ancestres françois ; mais depuis on s'est gouverné à l'italienne ou à la florentine, c'est à dire en suyvant les enseignements de Machiavel Florentin... Tellement que depuis ce temps là jusqu'à present le nom de Machiavel a esté et est célébré comme du plus sage personnage du monde, et mieux entendu en affaires d'estat, et ses livres tenus chers et précieux par les Courtisans *italiens* et *italianisez* ».

Dei cortigiani di quella odiata corte ripiena d'italiani in cui Machiavelli era nientemeno che il

« grand docteur... les livres duquel l'on peut à bon droit appeler l'Alcoran des courtisans [1] ».

Ai sentimenti del Gentillet corrispondevano quelli di altri suoi contemporanei [2], tutti concordi nel detestare le massime

1. Intorno al Gentillet vedi Rochas, *Biographies du Dauphiné*. Paris, 1866, vol. I, p. 419.

2. Vedi Tommasini. *La vita e gli scritti di N. M.* Torino, 1883, vol. I, cap. I, *passim*. Mohl, Die Machiavelli Litteratur, nel terzo vol. dell'opera *Geschichte und Litteratur der Staatswissenschaft*.

del Principe, come perniciose alla libertà e alla Francia.

Non solo i protestanti si scagliarono contro il Machiavelli, ma anche alcuni dei cattolici, alieni dallo spirito della *Ligue*, si schierarono dalla loro parte. Erano quelli che appartenevano al partito dei cosidetti « politiques », il cui trionfo segnò il trionfo della conciliazione e il ritorno della pace in Francia. Una delle personalità più notevoli di tal partito era Jean Bodin che fu (già l'abbiam notato) uno dei precursori del Montesquieu. Orbene nel suo *De Republica*[1] egli attacca violentemente

« Machiavel qui a eu la vogue entre les couratiers des tyrans »

e quel libro del Principe

« où Machiavel rehausse jusqu'au ciel et met pour un parangon de tous les rois le plus déloyal fils de prêtre qui fut onceques, lequel néanmoins, avec toutes ses finesses, fut honteusement précipité de la roche de tyrannie haute et glissante, où il s'était niché, et enfin exposé comme un belître à la merci et risée de ses ennemis ».

La storia della fortuna del Machiavelli in Francia nel secolo decimosesto non è ancora stata scritta[2]; tuttavia dai pochi passi degli autori che ho citato si può dedurre che, se il Ma-

1. J. Bodin. *Les six livres de la république.* Paris, 1579.

2. Non altro che una troppo lacunosa traccia del lavoro da farsi si può considerare il libro di Victor Waille *Machiavel en France*, Paris, 1884 ; una abbondante bibliografia sull'argomento si trova nel primo capitolo dell'opera citata del Tommasini ; buone osservazioni nel Baudrillard, *Jean Bodin et son temps.* Paris, 1853 ; un eccellente contributo è l'opuscolo del Barrère : *Estienne de la Boëtie contre Nicolas Machiavel.* Bordeaux, 1908 ; lo stesso Barrère sta preparando un'opera intorno agli scrittori politici francesi del cinquecento che certo recherà molta luce sull'argomento.

chiavelli ebbe immensa voga in certi ambienti politici del cinquecento, anzi appunto per questo, egli suscitò le ire di altri ambienti che finirono per trionfare. Si creò dunque una forte tradizione di antimachiavellismo che si protrasse fino alla fine del secolo decimottavo. Ricordiamo infatti che, se ebbe pure qualche sostenitore[1], il Machiavelli ancora nel 1740 dovette subire gli attacchi dell'umanitarismo di Federico II, il principe di cultura prettamente francese.

Se vogliamo farci un'idea esatta intorno alla persistenza della tradizione che reputava il Machiavelli un autore infame, tradizione che forse trovò nuova forza nell'umanitarismo del settecento, non abbiamo che a sfogliare la corrispondenza fra l'autore dell' « antimachiavel », Federico II, e il grande amico suo Voltaire, che l' « antimachiavel » corresse e pubblicò.

Il principe sta lavorando intorno al suo libro e il Voltaire si scusa di parlargli di frivolezze, mentre egli invece sta combattendo

« sérieusement Machiavel pour le bonheur des hommes[2] » ;

in un'altra lettera egli pregusta già « la défaite de Machiavel ».[3] Il principe prende sul serio la sua parte di distruttore (in teoria) della tirannide e comunica all'amico che

« c'est sur les grands sentiments de Henri IV que se forge la foudre qui écrasera César Borgia[4] ».

1. Per esempio il Machon nel sec XVII ; vedi Celeste, *Louis Machon, apologiste de Machiavel et de la politique du cardinal de Richelieu*. Bordeaux, 1882.
2. Voltaire. *Œuvres*. Garnier, 1883, vol. XXXV, p. 314.
3. *Op. cit.*, vol. XXXV, p. 302.
4. *Op. cit.*, vol. XXXV, p. 292.

Il Voltaire non si stanca di incitare il principe all'opera generosa

« c'est à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu [1] »,

e già lo paragona a « Apollon qui écrasera Python [2]. » Al serpente Pitone dunque il Machiavelli è paragonato dallo spirito più spregiudicato del secolo decimottavo!

Non è meraviglia pertanto se anche il Montesquieu, per quanto chiaroveggente, per quanto ammiratore del Machiavelli sotto altri rispetti, non potesse esimersi dal considerarlo come il trattatista della tirannia da lui odiata. Da questo suo giudizio deriva quel senso d'ostilità verso il Machiavelli che appare qua e là nella sua opera e che si tradisce in parecchi punti.

Il Montesquieu che pone alla base del suo sistema questo principio, che

« les diverses nations doivent se faire dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal qu'il est possible, sans nuire à leurs véritables intérêts [3] »,

non poteva certo non trovarsi in opposizione col Machiavelli che non tiene e non vuole tenere alcun conto dei principi di morale in politica.

In tutta l'opera del Montesquieu è evidente la preoccupazione di mirare ad un'ideale di giustizia, di quella giustizia assoluta che egli credeva preesistere anche alla legge positiva [4]. Ma c'è un passo delle *Lettres Persanes*, di quelle *Lettres Persanes* in cui si trovano in germe quasi tutte le

1. *Op. cit.*, vol. XXXV, p. 261.
2. *Op. cit.*, vol. XXXV, p. 278.
3. *Esprit des Lois*, lib. I, cap. III.
4. *Esprit des Lois*, lib. I, cap. I.

idee del Montesquieu, in cui egli esprime chiaramente il suo pensiero.

« Ce droit (il diritto pubblico), tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des règles d'en former des principes, et d'en tirer des conséquences !

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règne dans le droit civil : l'autre qui règle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde...

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première [1] ».

Non si potrebbe essere più chiari di così nell'affermare che di morale ce n'è una sola e che la politica deve adottare la morale individuale[2]. Anche non si potrebbe essere più lontani da Machiavelli ; tanto che alcune frasi

(mettre l'iniquité en système, en donner des règles).

1. *Lettres persanes*, lettera XCIV e XCV.

2. Più tardi però nell'*Esprit des Lois* (lib. XIX, cap. x-xi) dopo aver notato che la buona fede degli spagnuoli è loro di danno, mentre invece i cinesi traggono utile dalla loro malafede, il Montesquieu esclama : « Je n'ai point dit ceci pour diminuer rien de la distance infinie qu'il y a entre les vices et les vertus : à Dieu ne plaise ! J'ai seulement voulu faire comprendre que tous les vices politiques ne sont pas des vices moraux, et que tous les vices moraux

benchè si tratti qui del diritto pubblico del sec. XVIII, paiono quasi dirette contro le massime del Principe.

Ma contro le massime del Principe sono certamente diretti altri passi del Montesquieu.

Ognuno ricorda il capitolo XVIII del Principe in cui si afferma

« quelli principi avere fatto gran cose che della fede hanno tenuto poco conto, e che hanno saputo con l'astuzia aggirare e'cervelli delli uomini, et alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in su la lealtà ».

Il Machiavelli non esita a trarne la conseguenza ben chiara che

« non può pertanto un signore prudente, nè debbe osservare la ede, quando tale osservanzia li torni contro ».

Il tornaconto (vale a dire la salvezza dello stato) è qui il grande principio del Machiavelli.

Ma il Montesquieu che non ammette distinzione fra morale individuale e pubblica non ammette nemmeno, naturalmente, che un principe possa esser mancator di parola.

ne sont pas des vices politiques, et c'est ce que ne doivent point ignorer ceux qui font des lois qui choquent l'esprit général. »

E' difficile conciliare queste parole, che veramente s'accostano di molto ad alcune massime del Machiavelli, con quelle su citate delle *Lettres persanes*. Io credo però che il vero pensiero del Montesquieu sia racchiuso nel passo delle *Lettres persanes* : in questa opinione mi conforta lo spirito generale, sempre favorevole alla morale nella politica, che domina in tutta l'opera del Montesquieu ; e in particolare l'esame dei frammenti intorno ai *Princes* che analizzeremo tra poco. Questa riflessione del Montesquieu, di tinta piuttosto machiavellica, è dovuta al riconoscimento ch'egli fa di alcune qualità non sempre utili e di alcuni dietti non sempre nocivi ai popoli in cu si trovano; ma non tocca la politica vera e propria.

Egli cerca anche un'altra ragione in sostegno della sua tesi e la trova nei principî stessi del diritto pubblico che devono regolare i rapporti da nazione a nazione. In un frammento intitolato « de l'obligation par la simple parole[1] » egli fa notare che

« il y a une raison particulière pour que les princes gardent leur parole ; c'est que leurs traités n'étant pas soumis à la force d'aucune puissance civile, ils ne sont pas plus forts que leur parole. Ainsi un prince qui ne tient pas sa parole déclare qu'il renonce au commerce des conventions ; ce qui est pourtant le seul lien par lequel il tient avec les hommes. J'ajoute qu'en ne tenant point sa parole, il montre sa petitesse ; il fait voir qu'il dépend des circonstances, et qu'il ne relève pas uniquement de lui-même ».

Non è dubbio che questo passo risponda esattamente al capitolo citato del Principe : il Montesquieu si sforza di sostenere con motivi tratti dalla ragione umana ciò che il suo sentimento gli detta.

Nello stesso modo procede quando risponde a quell'altro capitolo del Machiavelli[2]

« che le promesse fatte per forza non si debbono osservare »,

dove egli sostiene

« che non è vergognoso non osservare quelle promesse che si sono fatte promettere per forza, e sempre le promesse forzate, che riguardano il publico, quando e' manchi la forza, si romperanno, e fia senza vergogna di chi le rompe ».

Al che il Montesquieu risponde, e si noti la corrispondenza dei termini, che

1. In Barckhausen, *Montesquieu, l'Esprit des Lois et les manuscrits de la Brède.*, p. 64.
2. *Discorsi*, lib. III, cap. XLII.

« les princes, qui ne vivent point entre eux sous des lois civiles, ne sont point libres ; ils sont gouvernés par la force ; ils peuvent continuellement forcer ou être forcés. De là il suit que les traités qu'ils ont faits par force sont aussi obligatoires que ceux qu'ils auroient faits de bon gré [1]. »

Qui cogliamo bene la differenza essenziale fra i nostri due autori : il Machiavelli parla sempre in nome della salvezza dello stato, che si deve salvare con tutti i mezzi, leciti od illeciti ; il Montesquieu invece parla in nome di principî di diritto e di morale da cui logicamente devono scaturire le regole di condotta.

Il Machiavelli parla in nome dello Stato, il Montesquieu invece in nome degli uomini. La solidarietà umana, questo sentimento che tanta forza acquista nel settecento e che ha tanta parte nel preparare gli avvenimenti che in quel secolo maturano, la solidarietà umana, che il Machiavelli ignora, è la preoccupazione costante del Montesquieu, quella che determina ogni suo giudizio, ogni sua affermazione. Lo dice egli stesso :

« Si je savois une chose utile à ma nation qui fût ruineuse à une autre, je ne la proposerois pas à mon prince, parce que je suis homme avant d'être François (ou bien) parce que je suis homme et que je ne suis François que par hasard ».

È' l'umanitarismo del secolo decimottavo che si oppone allo scettico materialismo del rinascimento italiano.

Abbiam visto nel capitolo precedente che in gioventù il Montesquieu segue alla lettera il Machiavelli nell'attribuire una grande importanza alla religione e alla credulità nella politica interna di Roma. Egli si oppose però recisamente

1. *Esprit des Lois*, lib. XXVI, cap. xx.

al Machiavelli più tardi quando, nell'*Esprit des Lois* si tratta di assegnare alla religione, e più ancora al culto, la parte che devono avere in uno stato ben regolato.

Il Machiavelli [1], col suo solito scetticismo per tutto ciò che non spetta alla conservazione dello stato, consiglia esplicitamente al principe di favorire tutte quelle superstizioni che possono mantenere il popolo nella credulità :

« E debbono (i principi), tutte le cose che nascono in favore di quella (religione), come che le giudicassero false, favorirle ed accrescerle ; e tanto più lo debbono fare, quanto più prudenti sono, e quanto più conoscitori delle cose naturali. E perchè questo modo è stato osservato dagli uomini savi ne è nata l'opinione dei miracoli, che si celebrano nelle religioni eziandio false : perchè i prudenti gli aumentano da qualunche principio essi nascano ».

Il Montesquieu invece nel capitolo intitolato

« du luxe de la superstition [2] ».

sostiene che la superstizione va repressa.

« Dans les bonnes républiques, on n'a pas seulement réprimé le luxe de la vanité, mais encore celui de la superstition ».

E pare anzi che abbia anche un po' modificato le proprie idee intorno alla politica dei Romani nella religione poichè dice che

« on a fait dans la religion des lois d'épargne. De ce nombre sont plusieurs lois... enfin quelques lois de Rome sur les sacrifices. »

1. *Discorsi*, lib. I, cap. XII.
2. *Esprit des Lois*, lib. XXV, cap. VII.

Nell' *Esprit des Lois* pure c'è un passo in cui il Montesquieu attacca direttamente ciò che egli chiama « Machiavélisme [1] ». Parla del commercio e delle lettere di cambio che han costretto i principi ad abolire i loro atti di crudeltà e di tirannia contro gli ebrei e, in generale, il loro sfruttamento dei sudditi.

« Il a fallu, depuis ce temps, que les princes se gouvernassent avec plus de sagesse qu'ils n'auroient eux-mêmes pensé : car, par l'événement, les grands coups d'autorité se sont trouvés si maladroits, que c'est une expérience reconnue, qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui donne de la prospérité. *On a commencé à se guérir du machiavélisme et on s'en guérira tous les jours*. Il faut plus de modération dans les conseils. Ce qu'on appelloit autrefois des coups d'État ne seroit aujourd'hui, indépendamment de l'horreur, que des imprudences. »

In questo passo riconosciamo agevolmente che cos'era l'antimachiavellismo del Montesquieu : poichè il machiavellismo era per lui il complesso delle massime che ispirano un governo cattivo, dispotico e crudele, lontano da quella *modération* che è uno dei capisaldi della politica del Montesquieu.



Fra i frammenti delle opere ideate e appena abbozzate dal Montesquieu ve n'ha una serie che va sotto il nome : « Les Princes [2] ». Il Montesquieu aveva ideato di comporre un'operetta intorno a tale argomento e di pubblicarla in

1. Lib. XXI, cap. xx.
2. Montesquieu. *Pensées et fragments inédits*. Bordeaux, 1899, vol. I, pp. 417-441.

compagnia di altre in una raccolta, intitolata « Bibliothèque Espagnole » sotto il finto nome di Zamega [1]. Non ne fece poi nulla perchè gliene mancò il tempo e il modo, o perchè s'accorse che buona parte delle sue idee sull'argomento in questione erano già entrate nell'opera sua capitale [2].

Si tratta di una quarantina di pensieri che si succedono senza ordine e senza seguire nessun piano prestabilito : materiale grezzo che avrebbe dovuto servire alla costruzione dell'opera. Si potrebbe intitolare : consigli ad un principe.

Sorge naturale la domanda, se l'idea di scrivere un trattato intorno al principe sia stato suggerito al Montesquieu dall'opera omonima del Machiavelli e se per avventura egli non abbia voluto opporre al ritratto del principe machiavellico quello, mi si passi l'espressione, antimachiavellico. Esaminiamo il contenuto di questi frammenti : potremo in seguito rispondere a tale domanda. Cominciamo col dire che il principe è un titolo e un argomento tradizio-

1. Ciò si desume chiaramente da alcune didascalie che accompagnano questi frammenti. « Quelques morceaux qui n'ont pu entrer dans l'article de la *Bibliothèque Espagnole* sur les Princes » (p. 417). « J'avois mis cet ouvrage sous le nom de M. Zamega, et je l'avois mis sous la forme d'un extrait d'un livre de M. Zamega, et je le finissois ainsi : C'est l'ouvrage que je m'imagine qu'auroit fait M. Zamega, s'il étoit jamais venu au monde, et dont je donne ici l'extrait » (p. 438). Secondo il Barckhausen (*Montesquieu, l'Esprit des Lois et les Archives de la Brède*. Bordeaux, 1907, p. 39), ancora nel 1748 il Montesquieu pensava a riprendere il suo trattato intorno al Principe.

2. « Voir s'il n'y auroit pas là quelque chose que j'ai mis dans l'*Esprit des lois*; j'ai retranché de l'original « dont que j'ai cru y avoir mis. » *Ibid.*, p. 438.

nale nella letteratura politica ; quindi la scelta dell'argomento in se stessa non può fornirci un motivo per credere all'influenza (sia essa sotto forma positiva o negativa) del Machiavelli.

Le questioni trattate dal Montesquieu in questi frammenti sono molto varie ; vi si parla della morale del principe, della clemenza che egli deve spiegare, della giustizia che deve informare i suoi atti, della parte che egli deve assegnare alla religione nel suo regno, dello spirito di conquista, dei limiti che son posti all'obbedienza dei sudditi ; vi si parla d'amministrazione, di adulatori, di pompa principesca, di onori e di pensioni da largire ai cortigiani, delle amicizie del sovrano, delle sue spese, ecc., ecc.

Come si vede, il Montesquieu in breve spazio accenna ad una quantità di problemi importantissimi che, se l'opera fosse stata compiuta, avrebbero dovuto essere svolti con più ampiezza e avrebbero formato un trattato completo intorno all'arte di esercitare la sovranità.

In tanta varietà di argomenti appena accennati è difficile trovare quale sarebbe stata l'idea direttrice. Però evidente, chiarissimo appare lo scopo dell'opera : ed è uno scopo che è di per se stesso anti-machiavellico.

Il Machiavelli aveva scritto il suo trattato nell'interesse del principe ; il Montesquieu scrive nell'interesse de' sudditi. Ciò che gli sta a cuore maggiormente non è già la potenza, la grandezza, la solidità del principato ; ma il benessere dei sudditi, la salvaguardia de' loro diritti, la retta amministrazione della giustizia. Cosicchè l'interesse del principe viene ad essere curato sì, ma indirettamente : come conseguenza dell'interesse de' sudditi.

Questo atteggiamento dell' autore di fronte al proprio argomento fa sì che questo abbozzo di trattato sul Principe

ha dal principio alla fine un'intonazione curiosissima, che ne avrebbe fatto, se l'opera fosse stata compiuta, uno degli scritti forse più originali del settecento.

Chi scrive qui non è già un servitore del monarca o un devoto della monarchia, che considera le cose dal punto di vista della monarchia stessa ; no, è invece un difensore del popolo, una specie di tribuno popolare che difende i diritti dei sudditi contro l'autorità assoluta del sovrano.

Il tono quindi è quello dell'ammonimento continuo e severo.

« Il est bon que vous sachiez, o Princes... Quant aux conquérants, je leur dirai... »

« Je dirai aux princes : Pourquoi vous fatiguez-vous tant à étendre votre autorité... » « A l'égard de la dévotion des princes je les avertis... » « A l'égard de la flatterie, on peut avertir tous les princes... »

E così di seguito.

Da quel po' che ho detto è facile scorgere dunque come l'intonazione generale di quest'opera frammentaria sia in perfetta opposizione al Principe del Machiavelli. Mentre il segretario fiorentino indica al principe tutti i mezzi per tenere più sottomessi i sudditi e, pieno di scetticismo e di dispregio verso il comune degli uomini di cui non ha gran stima, tratta i sudditi stessi come materia vile su cui deve esercitarsi la potenza del sovrano, il Montesquieu invece, pieno d'amore e di sollecitudine verso i sudditi, di severità e di diffidenza verso il principe, indica a questi tutti i mezzi per mantenere ed accrescere nel principato il rispetto ai diritti de' sudditi.

Ma, se lo scopo e l'intonazione generale dell'opera sono in perfetta antitesi collo scopo e l'intonazione del Machia-

velli, ciò non basta a dimostrare che « les Princes » del Montesquieu sarebbe stato un trattato scritto in odio al « Principe ». Bisogna analizzare un po' minutamente il contenuto e vedere, se esso comprenda delle opinioni sorte direttamente in opposizione alle opinioni del Machiavelli, se vi siano de' passi che mirino direttamente a altri passi del Principe.

Poichè nei frammenti che possediamo non possiamo scorgere nè il disegno dell'opera, nè l'idea direttrice, dobbiamo accontentarci di classificarli secondo l'argomento che trattano.

Ne abbiamo alcuni [1] in cui il Montesquieu si esprime con parole violente contro i principi che non tengono conto delle leggi della morale :

« Un particulier qui craindra les lois qui le menacent peut, sans morale et comme malgré lui, être un bon citoyen ; mais un prince sans morale est toujours un monstre. »

E' certo che quando scriveva queste parole, egli pensava al Machiavelli, il solo che abbia osato apertamente sostenere che

« è necessario ad un Principe, volendosi mantenere, imparare a potere essere non buono, e usarlo e non usare secondo la necessità [2] ».

E' la necessità imprescindibile della legge morale che il Montesquieu proclama, come l'aveva già proclamata nelle *Lettres Persanes* ; necessità che, lo si noti, non solo egli trae dall'assolutezza e universalità della morale, ma anche dal biso-

1. N. 634, 635, 636.
2. Il Principe, cap. xv.

gno pratico di una legge che domini il sovrano, il quale, libero dalla coazione della legge positiva, sarebbe, senza quella della morale, affrancato da ogni regola. Dunque, non solo la legge morale è necessaria al principe, come a tutti gli altri uomini, ma anzi è più necessaria al principe che a tutti gli altri uomini. Si scorge subito qui (come notavo poco sopra) la diffidenza che il Montesquieu nutre verso il principe e la sua parzialità invece per il suddito contrapposto al sovrano.

« Un particulier criminel a cet avantage sur un prince qui a fait une mauvaise action, qu'il lui a fallu une sorte de courage pour s'exposer à violer des lois qui le menaçoient. » « Il faut bien..., qu'un tel prince espère que ses sujets seront plus honnêtes gens que lui : car si cela n'étoit pas, son état seroit bouleversé... [1] »

In parecchi altri pensieri il Montesquieu non ha altra cura che di stabilire dei confini all'autorità del sovrano e far valere invece i diritti dei sudditi (638, 685, 656, 557).

Nel capitolo xvii° del Principe, il Machiavelli aveva trattato la questione

« della crudeltà e clemenza, e se egli è meglio essere amato che temuto ».

Dopo aver lungamente pesato il pro e il contro, egli conclude che

1. Del resto, i frammenti citati, che sono stati certamente scritti contro le massime amorali (pel Montesquieu erano immorali) del Machiavelli, trovano pure nel Machiavelli stesso non solo la fonte negativa, ma anche quella positiva. Sono contraddizioni che non riesce a spiegare chi non tenga sempre presente la oggettività del Machiavelli. Si legge infatti nei *Discorsi* (l. III, cap. xxix) che « gli peccati dei popoli nascono dai principi » « non si dolgano i principi d'alcuno peccato che facciano i popoli, ch'egli abbiano in governo, perchè tali peccati conviene che nascano o per sua negligenza o per essere lui macchiato di simili errori ».

« si vorrebbe essere l'uno e l'altro ; ma perchè elli è difficile accozzarli insieme, è molto più sicuro essere temuto che amato, quando si abbia a mancare dell'uno de' dua ».

Naturalmente il Montesquieu è di parere contrario e sostiene invece la necessità della clemenza e dell'umanità. Anche nell' *Esprit des Lois*[1] egli scrisse che

« les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie par tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir l'occasion de l'exercer. »

Elle est suivie par tant d'amour : qui è il punto in cui si oppone al Machiavelli. L'amore che ne sorge è pel Montesquieu una valida ragione per esercitare la clemenza : sullo scettico Machiavelli quest'argomento non fa presa. Per lui l'amore non è un vincolo sufficente :

« l'amor è tenuto da un vincolo di obbligo, il quale, per essere gli uomini tristi, da ogni occasione di propria utilità è rotto : ma il timore è tenuto da una paura di pena che non ti abbandona mai ».

Nei « Princes » il Montesquieu contraddice in parte a ciò che' egli afferma nell'*Esprit des Lois* : o per lo meno non si accontenta della ragione che ivi ha dato in pro della clemenza e ne aggiunge altre. Non basta il desiderio d'amore per spingere i principi alla clemenza, perchè spesso ad un principe può succedere di disprezzare tanto un uomo, da non desiderarne l'amore.

« Il faut donc les ramener, en même temps, aux grands prin-

1. L. VI, cap. XXI.

cipes de la religion, de la société, de l'égalité naturelle, de l'accident de la grandeur, de l'engagement où ils sont de rendre les hommes heureux [1]. »

Sono i grandi principî appunto che mancano nel Machiavelli ; mancanza che doveva riuscire antipatica al Montesquieu.

Così pure un ammonimento ad essere clementi sono certi pensieri, come il numero 649, in cui egli vuole che il principe sia clemente anche verso i nemici ; pensava egli forse ai mezzi crudeli che il Machiavelli consiglia d'adoperare in certi casi contro i nemici ?

Così poco più oltre (pensiero n. 651) egli insiste sullo stesso concetto di clemenza e sempre più mette in guardia i principi contro il pericolo di esser crudeli.

« Souvent, lorsque vous pardonnez, vous croyez faire un acte de clémence, et vous en faites un de justice. Souvent, lorsque vous punissez, vous croyez faire un acte de justice, et vous en faites un de cruauté. »

E' sempre il tribuno del popolo che parla e che lo difende contro l'arbitrio del sovrano.

In tutti i passi citati dunque abbiamo un pensiero nettamente opposto a quello del Machiavelli. Questi avea preferito, messo nella necessità di scegliere, la crudeltà alla clemenza ; il Montesquieu vuole a tutti i costi la clemenza.

Un altro concetto diffuso in tutte queste considerazioni intorno al principe, è il concetto di giustizia : fa capolino ad ogni poco (per es. n. 640, 641, 651, 671), è una delle preoccupazioni costanti dell'autore. E' anche questo un punto in cui il pensiero del Montesquieu si oppone a quello

1. N. 637.

del Machiavelli, in quanto quest'ultimo, trattando del principe, non pensa affatto a consigliargli d'esser giusto. Ma allusioni vere e proprie al Machiavelli non ne troviamo.

Al contrario non è dubbio che il Montesquieu miri direttamente al Machiavelli quando parla dei principi « politiques » e di quelli « conquérants » e oppone la « finesse » alla « force[1] ». Egli dice :

« La finesse est une arme défensive ; c'est la ressource des gens faibles, et on ne peut pas souffrir qu'un prince emploie cette ressource dans le même temps qu'il use de sa puissance : ce sont trop d'avantages dans une main. La force peut être utile aux hommes mêmes qu'elle soumet ; elle peut être utile au vaincu comme au vainqueur. Il s'est évertué par la résistance même et s'est rendu par là semblable au conquérant ou digne de lui. Mais la ruse n'est point utile aux hommes : il ne leur est point utile d'être trompés, ni de tromper ; mais la ruse avilit la Nature humaine : elle fait le vainqueur le sujet du mépris, et le vaincu l'objet de la pitié. »

E' impossibile non scorgere in queste parole una carica a fondo contro il machiavellismo nel senso classico e tradizionale del vocabolo : contro l'astuzia elevata a principio di governo, contro la frode lodata come mezzo lecito ed onorevole di vittoria, contro la celebrazione degli inganni del Valentino.

Il modo stesso di contrapporre la « finesse » alla « force » si riferisce certo a un celebre passo del Principe[2].

« Dovete dunque sapere come sono dua generazioni di combattere : l'una con le leggi, l'altra con la forza : quel primo modo è proprio dell'uomo, quel secondo delle bestie... sendo adunque

1. N. 669.
2. Cap. XVIII.

uno principe necessitato sapere bene usare la bestia, debba di quella pigliare la golpe et il lione; perchè il lione non si difende dai lacci; la golpe non si defende da'lupi. Bisogna adunque essere golpe a conoscere i lacci, e lione a sbigottire i lupi. Coloro che stanno semplicemente in sul lione non se n'intendono... e quello che ha saputo meglio usare la golbe, è meglio capitato. Ma è necessario queste nature saperle bene colorire, ed essere gran simulatore e dissimulatore... »

Sì l'uno che l'altro oppongono dunque la forza all'astuzia. Il Machiavelli preferisce l'astuzia; il Montesquieu la disprezza e preferisce la forza. E in questo disprezzo per la « ruse » si sente vibrare tutta l'ostilità che da secoli fermenta, in Francia specialmente, contro le male arti machiavelliche.

E a quelle stesse arti certo il Montesquieu pensava quando in un'operetta giovanile e da poco pubblicata[1] « *De la Politique* » contrappone i principi bellicosi ai principi *politici*: e per *politiques* intende quelli che predilessero gli intrighi diplomatici. Già allora preferiva la forza all'astuzia.

« Les princes les moins belliqueux ont été les plus politiques. Je trouve que nous avons perdu de ce que les princes ne vont plus à la guerre. Il s'est formé de là un autre talent pour les princes, qu'ils ont mis en usage, chacun voulant se signaler dans son état; c'est une politique raffinée qui consiste à se tromper les uns les autres. »

Così pure allo stesso ordine di' idee appartiene un' altra operetta, pure da poco pubblicata[2] ed intitolata « *Éloge de*

1. Nei *Mélanges inédits*, pubblicati dal Barckhausen, p. 157; il Barckhausen la dice composta nel 1722-23.

2. Negli stessi *Mélanges*, p. 22; composta, secondo il Barckhausen, nel 1717.

la sincérité », in cui, trattando della sincerità « par rapport au commerce des grands » la esalta quando è praticata alla corte e in faccia al principe.

Se il Montesquieu però preferisce la forza all'astuzia, non per ciò sperino i principi conquistatori di trovar grazia dinanzi a lui. Egli si pronuncia chiaramente contro la mania di conquistare che egli chiama « maladie étrange[1] »; e, del resto, è noto che il Montesquieu credeva nocive ad uno stato le grandi conquiste. Anche in ciò egli si oppone, pur senza allusioni speciali, al Machiavelli che è, nel Principe, il celebratore del principe conquistatore. La virtù che il Presidente oppone al vizio del conquistare è la moderazione[2]; e anche a tal proposito non si può far a meno di accostare tal incitamento alla moderazione a quel modo di essere risoluto e noncurante de' mezzi e degli ostacoli che vediamo continuamente descritti dal Machiavelli[3], il quale si doleva che

« sanno rarissime volte gli uomini essere al tutto tristi o al tutto buoni ».

Qui sono di fronte due diverse concezioni della vita: quella del Rinascimento italiano in cui l'individuo, libero da ogni vincolo legale morale religioso sociale, vuol spiegare tutte le facoltà della sua natura, e quella del settecento francese, ispirata e dominata dai grandi principi di eguaglianza, di umanità, di fratellanza.

Intorno alla religione del principe il Montesquieu si diffonde abbastanza a lungo (num. 643, 646, 658). Egli considera la religione come un freno alla volontà del principe,

1. N. 653.
2. N. 654.
3. *Discorsi*, l. I, cap. XXVII.

mentre il Machiavelli la considera come uno strumento di dominio e un freno per il popolo, ma anche qui non c'è allusione diretta all'opinione del suo grande predecessore. Come pure non trovo nè allusioni al Machiavelli, nè altre notevoli opinioni da contrapporsi a quelle del Machiavelli nei rimanenti pensieri intorno alla liberalità, magnificenza, amicizie ecc. del principe.

Avendo analizzato dunque pensiero per pensiero questa serie di frammenti intorno ai « principi » dobbiamo concludere che in essi vi sono parecchie allusioni ad opinioni del Machiavelli che il Montesquieu combatte ed a cui oppone opinioni diverse. Lo spirito generale anche dell'opera, se il Montesquieu l'avesse condotta a termine, sarebbe stato l'opposto dello spirito che domina nel Principe. L'opera però non sarebbe stata fatta solo collo scopo di combattere il Machiavelli, poichè nei frammenti che possediamo entrano in abbondanza considerazioni che nulla hanno a che fare col segretario fiorentino. Sarebbe strano inoltre che il Montesquieu componesse un trattato diretto contro il Machiavelli, senza nominarlo nemmeno una volta. Il trattato dei « Princes » dunque avrebbe racchiuso una certa dose di antimachiavellismo, ma non sarebbe stato un vero e proprio Antimachiavelli.

CAPITOLO VI

CONCLUSIONE

Risultati del presente lavoro. — Rapporti fra le opere del Machiavelli e del Montesquieu. — Il duplice atteggiamento del Montesquieu di fronte al Machiavelli. — Azione del Machiavelli sul Montesquieu: idee generali, i Romani. — L'originalità del Montesquieu. — Reazione del Montesquieu contro il Machiavelli. — Conclusione.

Giunti al termine dell'analisi a cui abbiamo sottoposto i testi da noi presi in considerazione, è opportuno tirare le somme e farci un idea chiara dei risultati ottenuti.

Che il Montesquieu avesse conoscenza diretta del Machiavelli abbiamo dato prove sicure anche prima di mettere a fronte le opere stesse dei nostri due autori. Fatto poi questo raffronto, ci siamo accorti che fra le opere dei due autori corre tutta una serie di rapporti diretti che palesano un evidente influsso del pensiero del Machiavelli su quello del Montesquieu. Questo è il fatto inoppugnabile che scaturisce dalla nostra analisi e che dovrebbe chiudere per sempre la serie di incertezze, di limitazioni, di negazioni che abbiamo notato nel capitolo sulla storia delle opinioni intorno al nostro argomento.

Ma in che cosa consiste veramente questo influsso? Quali

limiti esso ha? Quale importanza nella formazione del pensiero del Montesquieu? quale nella storia del pensiero politico?

L'atteggiamento del Montesquieu di fronte al Machiavelli è duplice, perchè nel Machiavelli egli vede due uomini diversi. L'uno è il Machiavelli profondo analizzatore degli ordinamenti repubblicani, sottile ricercatore delle miglior leggi repubblicane, e di queste leggi e di questi ordinamenti, impersonati in Roma antica, ammiratore e propagatore. Questo Machiavelli, il Montesquieu l'ammira; sente delle affinità di metodo e di pensiero con lui, con lui ha certe comunanze di simpatie e di antipatie, ne accetta parecchie idee, altre ne elabora, di altre si serve per completare concetti più complessi. L' altro Machiavelli è il trattatista della tirannide, è il Machiavelli che nega alla politica ogni principio di morale, che ignora ogni principio superiore alla politica stessa. Per questo, il Montesquieu ha una decisa avversione, le sue idee lo urtano, lo scandalizzano, sono precisamente al polo opposto di quelle idee che egli vuol far trionfare, in cui consiste appunto il valore sociale dell'opera sua.

Da questo duplice aspetto con cui il Machiavelli si presenta al Montesquieu, da questo duplice atteggiamento che il Montesquieu assume di fronte al Machiavelli, un leggero dissidio nasce nella mente del Montesquieu, volta a volta tratto ad ammirare o ad aborrire il suo grande predecessore, ad accettarne delle idee che lo persuadono e lo trascinano all'approvazione, a rifiutarne altre che eccitano il suo sdegno e la sua riprovazione. È un dissidio leggero, ma continuo, ma insanabile; e non mai composto. Esso è nella mente del Montesquieu e affiora qua e là alla superficie dell'opera sua: si rivela nell'uso che dell'idee del

Machiavelli egli fa, ne' giudizî che esprime su di esso [1], qualche volta ne'suoi stessi silenzi. Alcune parole del Montesquieu già più sopra citate [2], ci palesano bene questo suo dualistico stato di spirito, che è insieme simpatia ed antipatia, comunione e diversità di vedute, assentimento e dissentimento.

Abbiamo così un'azione esercitata dal Machiavelli sul Montesquieu, abbiamo pure una reazione opposta dal Montesquieu al Machiavelli. Più forte l'azione che la reazione negli anni giovanili, quest' ultima coll'andar del tempo si precisa e s'afforza: il dissidio accompagna così il Montesquieu attraverso tutta l'opera sua. Episodio modesto nel grande *quadro* del pensiero suo, interessante tuttavia per chi studi la storia delle idee e sia curioso dei rapporti che legano fra di loro i grandi spiriti.

Da questo duplice atteggiamento del Montesquieu scaturì naturalmente il disegno dello studio presente. Mi occupai prima dell' azione del Machiavelli sul Montesquieu, ricercai cioè su quali concetti del Montesquieu abbia influito il Machiavelli e in qual misura; poi della reazione del Montesquieu contro il Machiavelli, mettendo in luce l'antimachiavellismo del Montesquieu.

Notammo da principio la stretta affinità del metodo adottato da' nostri autori: il metodo storico e oggettivo, il metodo positivo.

1. Vedi capitolo II.

2. Vedi capitolo V. « Mais c'est le délire de Machiavel d'avoir donné aux Princes pour le maintien de leur grandeur des principes qui ne sont nécessaires que dans le gouvernement despotique et qui sont inutiles, dangereux et même impraticables dans le monarchique. Cela vient de cela qu'il n'en a pas bien connu la nature et les distinctions, ce qui n'est pas digne de son grand esprit. »

L'affinità del metodo dimostra già, di per sé, la grande affinità dei due spiriti. E l'avere il Montesquieu, non turbato dall'esempio di suoi più vicini predecessori, adottato risolutamente quel metodo per cui il nome del fiorentino brilla nella storia della scienza politica come quello di un fondatore, di un iniziatore, è per me il più sicuro indice dell'azione che sul Montesquieu esercitò il Machiavelli.

Accennate ad alcune altre affinità fra il modo con cui i nostri autori giudicano gli uomini, notammo, esaminando alcune delle loro idee generali, un punto di contatto pieno d'interesse. Il Machiavelli, trattando empiricamente delle cause che concorrono a formare il carattere e il valore di un popolo, forní al Montesquieu quell'idea che è il punto centrale della sua teoria sulle cause fisiche e morali; mettendogli sott' occhio come il legislatore possa con un atto di volontà (causa morale) opporsi all'azione deleteria del clima (causa fisica), gli forní l'idea che riunisce e mette d'accordo fra di loro le due parti antitetiche della sua teoria.

Passando poi ad un' altra delle teorie fondamentali del Montesquieu, quella che afferma la virtù essere il principio attivo della repubblica e della sola repubblica, stabilimmo (sempre fondandoci sull'esame comparativo dei testi) che già nel Machiavelli era una formula — la virtù sta alla repubblica come la corruzione sta al principato — che deve aver certo influito notevolmente sulla formazione di quella importantissima teoria del Montesquieu. Come pure, alcuni rapporti diretti e precisi fra certe affermazioni de' nostri due, ci permettono di intravvedere nel Machiavelli alcuni elementi confusi e embrionali di quella che sarà nel Montesquieu la teoria che pone alla base di ogni forma di governo un principio che la informa e la fa agire.

Dati questi precedenti, era naturale che il Montesquieu seguisse il Machiavelli nell'attribuire al popolo una notevole capacità politica ed avesse gran fiducia nella sua giustizia e chiaroveggenza quando si tratta di scegliere i magistrati.

Segue quindi tutta una serie di osservazioni intorno alla costituzione e al regime repubblicani che il Machiavelli ha suggerite al Montesquieu : intorno alla potenza reale degli stati basati tutti sul commercio, intorno al carattere della dittatura, intorno alla durezza del governo repubblicano in paese di conquista.

Infine, dopo aver accennato ad una definizione della monarchia, chiudemmo il capitolo sulle idee generali, dimostrando che il Montesquieu ha seguito il Machiavelli in quel suo originale parallelo fra religione pagana e cristiana, in cui pretende che il paganesimo, tutto dedito alla vita terrena, formi e mantenga negli uomini l'amore della libertà assai più che il cristianesimo che rivolge tutte le loro cure e i loro pensieri al mondo di là.

Avvicinando poi fra loro le due opere de' nostri autori che hanno maggiore affinità — i *Discorsi* e la *Grandeur et décadence des Romains* — ci accorgemmo che, se il disegno e i limiti delle due opere sono alquanto diversi, l'idea centrale è identica : dimostrare in qual modo Roma potè conseguire il proprio scopo uno e duplice al tempo stesso. Aumentare la propria potenza, mantenendo i lìberi ordinamenti. Il Montesquieu poi compie l'opera, trattando anche della decadenza.

Cominciando dalla politica seguita dai romani per ciò che concerne la religione, notammo quanto forte sia l'azione del Machiavelli sul Montesquieu in questo argomento ; specialmente in gioventú, nell'opuscolo intitolato la *Politique*

des romains dans la religion, egli segue quasi alla lettera il Machiavelli nel considerare la religione dei Romani come un semplice strumento di governo. Strumento di governo e quindi causa di grandezza; come in cause di grandezza si risolvono le crisi, i momenti essenziali della vita romana all' epoca dei Re: la ripresa delle lotte dopo la stasi pacifica del regno di Numa, la rovina stessa della monarchia che stava sotto il Superbo diventando assoluta e quindi contraria all'interesse di Roma che, lo vedemmo, era fatta per ingrandire, mediante la forza de' suoi liberi ordinamenti.

Ed allora, fondata la repubblica, si sono anche fondate le due grandi cause della potenza romana. L'ambizione dei consoli che, nella breve durata del loro ufficio, voleano lasciar traccia di sé, brillare, conseguire col trionfo il massimo onore concesso ad un romano, portava la repubblica sulla via di sempre nuove imprese, di sempre nuove vittorie. La lotta continua fra le classi sociali intanto, fra i patrizi e i plebei, manteneva vivi gli spiriti e le forze, e sveglie le ambizioni; conservava e perfezionava gli ordinamenti democratici; eccitava ed ingagliardiva lo spirito militare; apriva la via a nuove forze, a nuovi elementi di grandezza.

Tutto ciò è nel Machiavelli, tutto ciò è nel Montesquieu: e noi, mettendo in luce tali concetti mostrammo, basandoci sui testi, i legami e i trapassi fra l'un autore e l'altro.

Ma, spiegate le grandi cause da cui la potenza romana deriva, occorre anche spiegare i modi tenuti nel conseguirla; e il Montesquieu ha accettato dal Machiavelli una quantità di osservazioni particolari intorno ai metodi seguiti dai Romani nella loro opera di conquista, metodi in cui si rivela pienamente la loro sagacia e la loro saggezza. Tutta una serie di cause atte a spiegare la superiorità dei loro ordina-

menti militari, tutta un'altra serie per dimostrare come potessero facilmente imporsi agli altri popoli, rinchiuderli nelle proprie fila e servirsene per nuove conquiste.

Anche quella grande causa di debolezze poi che è la prolungazione del potere consolare, ben chiaramente additata dal Machiavelli, viene utilizzata dal Montesquieu nel suo vigoroso quadro della decadenza romana.

Ed infine, è naturale che il Montesquieu, dopo aver così minutamente e così acutamente cercato di trovare fin le minime cause della grandezza romana, si rifiutasse (insieme col Machiavelli) d' ammettere che la fortuna, il caso (come taluni storici hanno voluto) abbia avuto una parte importante a formare tale grandezza, che invece è dovuta tutta quanta alle qualità del popolo romano ed agli ordinamenti ch'esso si è dato e che ha saputo conservare per secoli e secoli[1].



L'opera del Montesquieu adunque ha punti di contatto numerosi ed importanti con quella del Machiavelli. Forse che tale fatto può togliere alcunchè al valore ed alla gran-

1. Come già accennai più sopra, nel corso dell'opera, io non volli occuparmi che de' punti di contatto tra i due autori in cui il contatto stesso è diretto e dimostrabile coi testi. Lasciai deliberatamente da parte tutte quelle altre affinità dovute a comuni reminiscenze e a fonti comuni. Per esempio, si sarebbe tentati di trovare nella affermazione del Machiavelli che la eccellenza del governo romano deriva dall'unione delle tre forme, la monarchica, la oligarchica e la democratica (*Discorsi*, l. I, cap. II), un germe da cui avrebbe potuto scaturire la teoria del governo costituzionale del Montesquieu. Ma la teoria del governo misto di tre forme si trova già in Aristotile (*Politikon*, II, 3 ; II, 9).

dezza dell'opera del gran Presidente? No. Sarebbe puerile e falso il credere che, per aver trovato l'origine di alcuni concetti del Montesquieu, la sua originalità ne venga diminuita. Altrettanto puerile e falso quanto il credere che la bellezza dell'Orlando Furioso sia diminuita per la conoscenza che noi abbiamo delle sue (a volte mirabili) fonti carolingie o brettoni.

Il Montesquieu, come quasi tutti i grandi genì del secolo decimottavo, è un genio per eccellenza assimilatore. Nutrito di letture immense, egli ha sviscerato tutta la letteratura politica a lui antecedente, ha meditato sulle idee di tutti i suoi antecessori. Ha quindi preso da loro quei concetti che naturalmente entravano a far parte nell'insieme delle *sue* teorie, e da cui naturalmente si svolgevano altri *suoi* concetti. Ciò che forma però la grande originalità di un'opera come quella del Montesquieu è il complesso delle sue teorie. In esse si può bensí, qua e là, scoprire colla lente il mosaico delle fonti, ma viste ad occhio nudo si palesano ben figlie legittime del loro autore, dicono cioè qualcosa che prima ancora non era stato detto, o non era stato detto così completamente, o non era stato detto con quell' intenzione e con quel significato e con quel valore relativo rispetto ad altri concetti. Furono esse teorie che, martellate in uno stile personalissimo (appunto perchè il Montesquieu è una grande personalità) proclamarono cosi alto e con tanta forza nel mondo alcune verità da informare di quelle i modi del vivere politico di tutta una civiltà.

Dunque, ripeto, sarebbe puerile il credere che uno studio di fonti possa diminuire l'originalità di un' opera come quella del Montesquieu. L'interesse invece che presenta il mio modesto studio è ben diverso.

Lo storico della fortuna del Machiavelli in Francia anzi-

tutto ci trova la prova che anche nel secolo decimottavo, il Machiavelli rappresenta una parte attiva e operante nello svolgimento del pensiero francese ; che, all'epoca press'a poco in cui il Voltaire ispirava e correggeva l'*anti-machiavel* di Federico II, c'era invece un altro grande spirito francese che considerava il Machiavelli in tutt'altro modo, che del Machiavelli aveva fatto uno studio serio e dell'opera sua apprezzava ed accettava parte importantissima.

Per lo studio del Montesquieu poi non è privo d'interesse (se è vero che c'interessano tutti i modi di manifestarsi del genio) il conoscere la genesi di alcuni suoi concetti, il vedere come è stato composto e con quali materiali quel magnifico monumento che è l'opera sua.

Nelle *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* noi possiamo ora scorgere quali sono i fondamenti che egli ha trovato già preparati dal suo predecessore e di cui egli si è servito per costruire il suo armonioso edifizio. E, anche nell' *Esprit des Lois*, la nostra opera minuta di analisi ci ha fatto provare qualche volta il raffinato diletto di scorgere come i più disparati e indeterminati elementi possano, costretti dalla forza sintetica di una grande mente, comporsi in una bella ed armoniosa teoria.

Vedete, per esempio, come un'osservazione del Machiavelli (che il saggio legislatore debba opporsi all'azione deleteria del clima) quasi senza importanza, perchè confusa fra molte altre osservazioni che non formano un tutto organico, può diventare nel Montesquieu il punto centrale, la chiave di volta di una teoria (sulle cause fisiche e sulle cause morali) che interessa uno dei problemi più importanti della filosofia della storia!

Vedete come un postulato accennato qua e là dal Machiavelli (che la virtù è il fondamento della repubblica e solo della republica) può, completato arricchito trasformato, entrare a far parte di una delle teorie più ben definite, più

caratteristiche, più celebri del Montesquieu, la teoria dei tre principî delle forme di governo!

Ma anche da un punto di vista più generale credo non privo d'interesse lo studio presente. I fatti da me messi in luce e formulati possono essere anche di qualche utilità allo studio della storia del pensiero politico, poichè mostrando alcuni punti di contatto fra due grandi spiriti che sono i massimi rappresentanti del pensiero politico di due epoche, si palesano quali sono i punti di contatto fra le due epoche stesse.

Quali sono infatti i concetti che il Montesquieu ha accettato e derivato dal Machiavelli? Non certamente quelli che sono il prodotto del pensiero del rinascimento italiano in ciò che esso ha di più libero, di più scapigliato, di più insofferente di pastoie; non già la teoria del successo, non già la glorificazione dell' individuo libero di ogni pregiudizio morale. Abbiamo dimostrato anzi che a questo *machiavellismo* il Montesquieu oppone la forza del suo ragionamento rafforzato da convinzioni radicatissime nell'animo suo e dall'indignazione che tali teorie suscitano in lui; abbiamo visto in che cosa consista l'*antimachiavellismo* del Montesquieu.

Egli proclama ben alto l'unità della morale, unica per gli individui e per i popoli; egli si scaglia contro la doppiezza e fa l'elogio invece della sincerità; egli prende parte per l'interesse dei sudditi contro l'autorità del sovrano; a questi rammenta i suoi doveri, la giustizia, la clemenza; combatte la superstizione come mezzo di governo, sente profondamente la solidarietà umana, e via dicendo. Dunque nel Machiavelli egli combatte il pensiero del rinascimento italiano in ciò che esso ha di più individualistico e di più amorale.

Quali sono invece, ripeto, i concetti che il Montesquieu accetta?

Dal Machiavelli sono passati nel Montesquieu, insieme con l'ammirazione vivissima per l'antichità romana comune a tutti e due, alcune idee democratiche derivate dallo studio e dal culto di quella stessa antichità.

L'ideale di virtù repubblicana che è nel Montesquieu ha alcune radici nel pensiero del Machiavelli.

La convinzione nella forza delle leggi a mantenere le libere istituzioni è un sentimento vivissimo nel Machiavelli e questo sentimento ha ispirato il Montesquieu. Questi ha accettato completamente l'opinione del suo predecessore in quanto concerne la capacità del popolo a eleggere i proprî magistrati, quindi a reggere se stesso in regime repubblicano. Insomma, per non parlare di altri concetti di minore importanza, in cui i due autori concordano pienamente, c'è vero influsso dell' uno sull' altro in tutti quei concetti che sono derivati dall' ammirazione sconfinata per un ideale di governo fortemente e liberamente ordinato, quale essi vedevano realizzato nella repubblica romana, oggetto del loro studio e del loro amore.

Orbene, tutti sanno (e non fa mestieri che io mi dilunghi a dimostrarlo) che sono questi i concetti che del Montesquieu hanno fatto, per un certo tempo, l'autore preferito della Rivoluzione francese, quasi il testo, il verbo che essa si sforzava di applicare.

Ecco adunque il punto di contatto. Il Rinascimento italiano e il secolo decimottavo francese, che ha preparato la Rivoluzione, si toccano attraverso l'ammirazione per l'antichità classica ; in uno dei grandi testi della Rivoluzione noi ritroviamo un bagliore della luce suscitata in Italia dalla rinascita dell' antichità.

INDICE DELLE COSE, DEI NOMI E DEI LIBRI

CONTENUTI NEL PRESENTE VOLUME

INDICE DELLE MATERIE

CAPITOLO I

STORIA DELLA QUESTIONE

CAPITOLO II

MONTESQUIEU, LA LINGUA ITALIANA E LE OPERE DEL MACHIAVELLI

CAPITOLO III

IDEE GENERALI

CAPITOLO IV

I ROMANI

CAPITOLO V

L' « ANTIMACHIAVELLISMO » DEL MONTESQUIEU

CAPITOLO VI

CONCLUSIONE

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE

Guide des Étudiants à Paris

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1911-1912

LITTÉRATURE ET LANGUES ROMANES

(FRANÇAIS, PROVENÇAL, ITALIEN, ESPAGNOL, ROUMAIN)

In-8 de 46 pages.. 1 fr.

JEANROY (A.), *professeur à l'Université de Paris.* **Giosuè Carducci, l'homme et le poète.** 1911, in-8, XVI-289 p.................................... 5 fr.

LACHÈVRE (F.). *Le libertinage devant le Parlement de Paris.* **Le procès du poète Théophile de Viau** (11 juillet 1623, 1er septembre 1625), publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales. 1910, 2 vol. in-8 de XLVI-592, 448 pages et planches .... 20 fr.

Couronné par l'Académie française.

Dans cette histoire de la vie et des œuvres de Théophile, le procès que lui firent les Jésuites est publié pour la première fois. On y a joint les pièces « avouées » et « niées » par le poète.

— *Le libertinage au* XVIIe *siècle.* **Disciples et successeurs de Théophile de Viau.** La vie et les poésies libertines inédites de Des Barreaux (1599-1673) et de Saint-Pavin (1595-1670). 1911, fort vol. in-8.......................... 10 fr.

LANDRY (Eugène). **La théorie du rythme et le rythme français déclamé,** avec une étude expérimentale de la déclamation de plusieurs poètes et comédiens célèbres, du rythme des vers italiens et des nuances de la durée dans la musique. Beau volume in-8 de 427 pages.................................. 7 fr. 50

LEFRANC (Abel), *professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France.* **Les lettres et les idées depuis la Renaissance.** Tome I. MAURICE DE GUÉRIN, d'après des documents inédits. 1910, beau volume in-8 écu, orné d'un portrait gravé sur bois par Jacques Beltrand et de cinq gravures et fac-similés .... 5 fr.

MAIGRON (Louis). **Le romantisme et la mode,** d'après des documents inédits, avec une planche en couleurs et 24 photogravures hors textes, 1 vol. in-8 de VIII-250 p. .... 10 fr.

— DU MÊME AUTEUR, déjà paru et presque épuisé : **Le romantisme et les mœurs** .... 8 fr.

OULMONT (Charles). La poésie morale, politique et dramatique à la veille de la Renaissance. **Pierre Gringore.** 1911, 1 vol. in-8 de XXXII-383 p. .... 7 fr. 50

Dans son Histoire de la Littérature française (Paris, 1901), M. Faguet écrivait que Gringore « fut un personnage littéraire de première importance, comme pamphlétaire, orateur en vers, satirique, directeur de théâtre. Toute proportion gardée, comme on pense bien, c'est le Voltaire de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe ». M. Faguet disait aussi que Gringore « est un des hommes les plus intéressants de notre littérature antérieure à la Renaissance, et il est digne d'être l'objet d'une étude détaillée que je ne vois pas qu'on ait écrite. »

Cette étude, la voici : « Sans souscrire tout à fait à ces éloges, dit l'auteur de ce livre dans sa préface, nous avons pensé, nous aussi, que Gringore méritait un livre, et c'est ce livre que nous présentons aujourd'hui au public..., Gringore, devenu Gringoire, masqué, méconnaissable, ne fallait-il point le démasquer et lui rendre sa véritable physionomie ? »

C'est à quoi s'est employé M. Charles Oulmont, avec élégance, précision et érudition.

— **Étude sur la langue de Pierre Gringore.** 1911, 1 vol. in-8 de VII-152 p. .... 4 fr.

— **Les débats du Clerc et du Chevalier dans la littérature poétique du Moyen Age.** Etude historique et littéraire suivie de l'édition critique des textes et ornée d'un fac-similé, 1911. 1 vol. in-8 de XVI-234 p............... 5 fr.

PLATTARD (Jean), *agrégé de l'Université, docteur ès lettres.* **L'Œuvre de Rabelais** (Sources, invention et composition), 1910. Un vol. gr. in-8 de 400 pages. 8 fr.

Couronné par l'Académie française.

SODERHJELM (Werner), *professeur à l'Université de Helsingfors,* **La Nouvelle française au XVe siècle,** 1910. In-8, XII-239 pages.................. 7 fr. 50

Couronné par l'Académie française.

THOMAS (L.-F.). **Gongora et le Gongorisme** considérés dans leurs rapports avec le Marinisme. 1911, in-8, *portrait*.. 4 fr.

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE

